N° 7

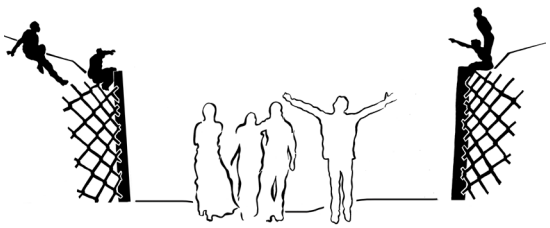


Jeunes et Mineurs en Mobilité

Paroles de Jeunes

Les récits d'Ismaël et Wisdom

Coordonné par Cédric Morère et Daniel Senovilla



JEUNES ET MINEURS EN MOBILITÉ
YOUNG PEOPLE AND CHILDREN ON THE MOVE

Jeunes et Mineurs en Mobilité
Young people and Children on the Move

Revue électronique éditée par
l'Observatoire de la Migration des Mineurs
Laboratoire MIGRINTER-
Université de Poitiers- CNRS
MSHS – Bâtiment A5 – 5, rue Théodore Lefebvre
TSA 21103
F-86073 Poitiers Cedex 9
France
Tél : +33 5 49 36 62 20
daniel.senovilla@univ-poitiers.fr

Directrice de la publication
Virginie Laval

Rédacteur en chef
Daniel Senovilla Hernández

Comité de rédaction
William Berthomière
Audrey Brosset
Jean-Pierre Deschamps
Gilles Dubus
Chabier Gimeno Monterde
Philippe Lagrange
Guillaume Lardanchet
Jean François Martini
Olivier Peyroux
Sarah Przybyl
Marie-Françoise Valette
Alexandra Vie

Graphisme original
Les Six Patates Créations – sixpatates.com

Logotype JMM
Lucie Bacon

Croquis
Eddy Vaccaro - eddy-vaccaro.over-blog.com

ISSN 2492-5349
Les articles reflètent les opinions des auteurs
Tous droits de reproduction interdits
sans l'autorisation de l'éditeur
Copyright : OMM, 2022

Jeunes et Mineurs en Mobilité
Young people and Children on the Move
N° 7 — 2022

Dossier

Parôles de Jeunes: Les récits de Ismaël et Wisdom

Coordonné par

Cédric MORÈRE

et

Daniel SENOVILLA

Illustrations de couverture

Hannibal NSEIR

Illustrations des récits

Marius GIRARDOT (Ismaël)

Hannibal NSEIR (Wisdom)

Mise en Maquette

Daniel SENOVILLA



Observatoire de la Migration de Mineurs

MIGRINTER - CNRS - Université de Poitiers

TABLE DES MATIÈRES

{PRÉSENTATION DU DOSSIER}

CÉDRIC MORÈRE - La difficulté des jeunes migrants à s'exprimer sur leur parcours de vie ou la difficulté à créer un espace qui rend possible leur parole ?..... 7

{DOSSIER- PAROLES DE JEUNES}

Ismaël: une migration non calculée.....15

Wisdom: aidé ou kiddnappé ?.....69

{LU, VU, ENTENDU}

LU - « Les héros du quotidien »..... 103

VU et ENTENDU - « Il y a du bon, il y a du mauvais » 107

Difficulté des jeunes migrants à s'exprimer sur leur parcours de vie ou difficulté à créer un espace qui rend possible leur parole ?

CÉDRIC MORÈRE

L'accès à une expression ou à un discours des jeunes migrants sur leurs parcours migratoires est souvent considérée comme difficile que ce soit par les travailleurs sociaux qui les accompagnent ou par les chercheurs universitaires lors d'enquêtes de terrain. Des freins ont été évoqués par certains universitaires (Etiemble, 2002 ; Przybyl , 2017 ; Senovilla Hernandez, 2021), mettant en évidence la temporalité des enquêtes qui n'est pas en adéquation avec le temps nécessaire pour créer une relation de confiance avec ces jeunes. Également, les nombreuses sollicitations à devoir raconter leur histoire que ces jeunes ont vécues ou subies, que ce soit par la police ou les associations d'évaluation de la minorité et de la situation d'isolement, constituent un frein à leur expression future. Ce texte vise à tenter d'identifier quels ont été les facteurs qui ont permis aux jeunes dont les récits sont présentés dans ce numéro de s'exprimer sur leur parcours migratoire et sur leurs histoires en général. Les identifier tend à questionner le cadre de l'accompagnement socio-éducatif des Mineurs Non Accompagnés (MNA), ainsi que les pratiques éducatives des travailleurs sociaux à leur égard.

En tant qu'éducateur, je constate qu'en effet, tel que l'a qualifié la sociologue Angelina Etiemble (2013), l'histoire de ces jeunes est un « point aveugle » de l'accompagnement éducatif. Etiemble cite certains « prétextes » donnés par les éducateurs tels que la crainte d'évoquer des moments douloureux pour les jeunes et aussi la suspicion de mensonge concernant les parcours de vie racontés (Bricaud, 2017).

J'ai pu me rendre compte dans les différentes structures de la protection de l'enfance où j'ai travaillé que la grande majorité des travailleurs sociaux avaient un rapport non apaisé au parcours des mineurs non accompagnés. Le discours soupçonneux remettant constamment en cause la véracité des éléments connus sur le parcours de ces jeunes est particulièrement prégnant. Il m'a semblé aussi que le parcours des mineurs non accompagnés pouvait aussi être considéré comme un sujet trop délicat et sensible pour tenter de l'appréhender. Souvent par bienveillance afin de ne pas raviver des traumatismes, et parfois aussi pour s'éloigner de l'inclination voyeuriste de certains concernant les moments les plus tragiques des parcours migratoires.

J'ai aussi constaté que l'accès et la prise en compte de l'histoire dans l'accompagnement de cette population est variable d'un établissement à un autre, ce qui me convint de penser que ce qu'il faut interroger sont les pratiques éducatives ainsi que le cadre institutionnel. Il n'est pas pour autant question d'affirmer qu'il soit facile pour ces jeunes de raconter leur histoire, chargée en douleur et en évènements

traumatiques. Cette difficulté ne doit pas pour autant occulter que pouvoir s'exprimer soit avant tout un besoin pour la plupart de ces jeunes, nécessité qui ne peut être prise en compte que dans un cadre et un espace d'accompagnement adapté.

Daniel Senovilla Hernández (2021) a montré que pour accéder à un discours de fond, le chercheur, en plus de son objectif premier lié à son enquête, doit être impliqué dans une action auprès de ces jeunes. Cet aspect de l'implication n'est pas censé à première vue pouvoir faire défaut aux travailleurs sociaux, du fait de leurs missions d'accompagnement socio-éducatives. Pourtant, en prenant en considération les cadres politique et institutionnel dans lesquels se fait l'accueil et l'accompagnement des mineurs non accompagnés, il est possible d'observer également des freins dans cette implication des éducateurs. Certaines contraintes sont à penser pour ce qu'elles induisent dans la relation éducative. Les identifier ne permet pas de les faire disparaitre, mais elles doivent néanmoins être prises en compte pour en limiter autant que possible leurs effets. Je vais présenter celles qui me paraissent les plus déterminantes.

Distinctions et temporalités de l'accueil des mineurs non accompagnés dans la protection de l'enfance

L'accueil des mineurs non accompagnés se fait de plus en plus dans des structures *ad-hoc*, différenciées des foyers « classiques » qui accueillent des jeunes français, ce qui n'est pas sans effets sur la relation éducative. Dans les Bouches-du-Rhône, mais aussi dans d'autres départements, différentes structures spécifiques à l'accueil de cette population portant l'habilitation MECS (Maison d'Enfants à Caractère Social) ont été créées depuis une dizaine d'années. Elles ont souvent un financement plus réduit, en moyenne moins de la moitié du budget habituel d'une structure qui accueille des mineurs et jeunes majeurs français. Ce budget réduit induit logiquement des moyens humains beaucoup plus limités : les travailleurs sociaux sont donc moins nombreux et le travail d'accompagnement se centre alors nécessairement sur les aspects administratifs concernant la régularisation et l'insertion-professionnelle, afin d'éviter une fin de prise en charge vers des conditions de vie précaires. Il s'agit aussi de respecter le cadre donné par l'Aide Sociale à l'Enfance pour pouvoir prétendre à l'obtention d'un Contrat d'Aide à Jeune Majeur (CAJM).

En d'autres termes, un travailleur social accompagne beaucoup plus de jeunes dans un foyer spécialisé MNA que dans un foyer classique avec un financement « ordinaire ». Il devient inévitablement plus compliqué de trouver le temps pour effectuer un travail d'accompagnement éducatif plus « approfondi ». Les moments partagés dans le quotidien entre l'éducateur et chacun des jeunes accueillis ne peuvent qu'être moins fréquents. L'accueil ne peut plus s'organiser par le mode d'accueil de l'internat permettant une intimité et une proximité avec les équipes éducatives. Les établissements sont plus grands, plus impersonnels. Il devient évidement plus difficile pour ces structures de pouvoir offrir à ces jeunes des moments informels partagés, souvent les plus propices pour parler de leur parcours et aussi expliquer com-

ment ils se projettent dans le futur. Ce sont très souvent eux-mêmes qui décident du moment où ils vont s'exprimer sur leur histoire, donc ces moments informels sont précieux pour eux et aussi pour les travailleurs sociaux qui les accompagnent.

Les récits que nous présentons dans ce volume ont été recueillis dans une MECS classique, non spécialisée pour le public MNA. Je pouvais donc plus facilement partager un quotidien avec les jeunes, des moments formels mais aussi et surtout des moments informels. Nous partagions des repas, des thés, des parties de baby-foot, des séjours en vacances, même des moments d'ennui, ce qui laissait la place au jeune qui le souhaitait d'en venir à exprimer son parcours de vie.

Dans les MECS pour mineurs non accompagnés il serait aussi pertinent de pouvoir s'intéresser aux forts taux de turn-over des travailleurs sociaux qui sont certainement confrontés à une perte de sens dans leurs fonctions socio-éducatives. Ce turn-over est inévitablement contraire à ce que nécessitent le travail social et l'accompagnement de ces jeunes. Il est un symptôme de la souffrance des intervenants sociaux et ne peut que limiter le développement de bonnes pratiques, la transmission d'une culture professionnelle ou de connaissances cliniques sur l'accompagnement de ce public.

Ce turn-over est aussi logiquement une difficulté pour les jeunes accueillis qui ont besoin de temps pour faire confiance aux intervenants sociaux et qui subissent leurs embauches et leurs démissions successives. Cela favorise un sentiment d'insécurité face aux nouveaux professionnels avec lesquels il faudra encore du temps pour construire une relation de confiance. Difficile dans ce contexte de confier son histoire à un éducateur, d'autant plus s'il partira bientôt avec.

Un autre aspect important à considérer est la temporalité de l'accueil. En pratique, la poursuite de la prise en charge après la majorité par un Contrat d'Aide à Jeune Majeur est plus limitée pour les mineurs non accompagnés que pour les jeunes français accueillis en protection de l'enfance. Leurs prises en charge plus courtes induisent davantage de pression pour les jeunes et pour les éducateurs qui les accompagnent. Ceci ne favorise pas non plus la prise en compte de leur histoire dans l'accompagnement éducatif. Le difficile accès à une continuité de la prise en charge après la majorité ne peut que contraindre ce travail sur les parcours de vie. L'accompagnement se focalise inévitablement sur les questions de régularisation, d'insertion professionnelle et d'accès au logement, tant ils sont anxiogènes.

Le peu de moyens financiers, et donc humains, induit un plus grand nombre de jeunes en référence attribuées à chaque éducateur, ce que ne leur permet pas d'être suffisamment disponibles. Leur implication s'en trouve donc compromise et peut leur faire défaut. Ceci rejoint cette perte de sens dans le travail social qui est dommageable pour les professionnels, mais aussi pour les jeunes accueillis.

Procédure d'accès à la protection de l'enfance et de régularisation à la majorité : des obstacles potentiels dans la relation éducative

Bien souvent, les jeunes migrants rencontrent les travailleurs sociaux ou les éducateurs sans savoir ce qu'ils pourraient ou devraient attendre d'eux. Le métier d'éducateur, tel qu'il est pensé dans la protection de l'enfance en France, est éloigné des réalités sociales, économiques et politiques des pays de départ que ces jeunes ont connues. Il est possible de penser qu'avant qu'ils puissent se saisir des éducateurs, l'expression de leur histoire et de leur parcours ne pourra qu'en être limitée.

Il faut aussi considérer que leur perception des travailleurs sociaux et des éducateurs n'est pas neutre pour autant. Les jeunes ont dû éprouver la procédure d'évaluation au niveau administratif, parfois les recours au tribunal, pour faire valoir leur minorité et leur isolement et pour que leur ordonnance de placement soit réellement mise en œuvre. Certains ont également attendu de long mois, voire plus d'une année, avant qu'une place se libère dans une MECS. Leur parcours institutionnel avant leur placement pérenne a induit chez eux une position socialement basse ou dominée à l'égard des établissements d'accueil et des éducateurs qui vont les accompagner.

L'éducateur est nécessairement dans une position d'autorité et la relation éducative est asymétrique par nature, il semble donc nécessaire de réduire cette verticalité afin de favoriser l'expression de ces jeunes. Ces derniers pourront se dévoiler que s'ils se sentent dans une certaine équité relationnelle et surtout s'ils peuvent se permettre de penser que l'expression de leur histoire ne fait pas l'objet d'une investigation ou d'un contrôle.

Concernant le cadre légal en matière de régularisation, il est difficile de penser que la logique de contrôle qu'y est associée n'ait pas des effets sur la relation qu'ils vont entretenir avec les éducateurs.

Les conditions de régularisation des mineurs non accompagnés ou plutôt de « l'étranger qui a été confié à l'aide sociale à l'enfance »[1] telle que la loi les désigne, à défaut de leur reconnaitre un véritable statut juridique, ne va pas toujours dans le sens de leurs aspirations. Effectuer une formation professionnelle fait partie de ces conditions, peu importe la volonté du jeune, qui devra prendre un risque s'il désire être inscrit dans un lycée d'enseignement général. Au lieu de chercher l'épanouissement de ces jeunes, les conditions de régularisation conduisent la plupart des mineurs non accompagnés à représenter une main d'œuvre dans les métiers en tension le plus rapidement possible. Le risque est de laisser ces jeunes en fin de prise en charge avec effectivement une carte de séjour, un emploi et un logement, mais avec un sentiment de mal-être et une fragilité qui pourra un jour leur porter préjudice.

Le caractère asymétrique de la relation éducative est donc accentué par les logiques de contrôle évoquées. Les pratiques socio-éducatives doivent prendre en compte la position socialement basse et dominée dans laquelle ces jeunes se trouvent dans la

[1] Article L 435.3 et Article L 423.22 du CESEDA

protection de l'enfance, afin de pouvoir limiter cette verticalité. L'enjeu est de leur laisser davantage de place pour exister dans ce contexte, afin qu'ils puissent faire apparaitre leur personnalité et éventuellement s'exprimer sur leur parcours de vie.

Prise en compte des rapports de domination des populations immigrés dans les pays d'arrivée

Au cours de ces années en tant qu'éducateur spécialisé auprès des mineurs non accompagnés, prendre en compte leurs parcours m'est apparu comme une nécessité pour pouvoir adapter l'accompagnement. Une nécessité qui ne se fait pas pour autant sentir au premier abord de la rencontre car il serait bien entendu infructueux de contraindre au jeune à raconter son histoire, il s'agit plutôt de lui laisser la possibilité de le faire. Il n'est pas non plus question d'affirmer que chaque jeune a besoin de raconter son histoire, mais je constate néanmoins dans ma pratique qu'une majorité d'entre eux vont le faire si on leur apporte les conditions adéquates.

Les récits que nous présentons dans ce volume ont pu être réalisés grâce à certains facteurs le facilitant. Les jeunes qui y ont participé étaient pris en charge dans une MECS accueillant des mineurs non accompagnés et des mineurs français dont le budget permettait des moyens humains adaptés. Il a été possible dans ce contexte de créer une relation éducative dans laquelle le rapport d'autorité a pu - autant que possible - se départir des effets écrasants que ces jeunes avaient éprouvés pour rentrer dans la protection de l'enfance, et qu'ils subissaient d'ailleurs encore pour demeurer dans les critères du droit au séjour. Il est aussi à noter que le turn-over professionnel était aussi très faible dans cette structure durant la période où cette série de récits a pu être réalisée. Les jeunes qui ont pu s'exprimer sur leur parcours étaient donc accompagnés depuis minimum un an et demi par les mêmes éducateurs.

Au-délà, j'ai tenté de porter une attention pour ne pas perdre de vue que ma rencontre avec ces jeunes qui allaient me livrer leur récit n'était pas neutre. Elle présentait une intersubjectivité propre aux pratiques éducatives à prendre en compte qui demandait un effort de clarification des fonctions des éducateurs. J'ai également toujours porté une vigilance particulière à ce que les rapports de domination qui se répercutent sur les populations immigrées ne soient pas réactivés, voir accentués, dans et par la relation éducative. Cela pouvait passer par des discussions au quotidien à propos de l'histoire, la politique ou la géopolitique entre les pays Européens et les pays d'origine des jeunes. Une grande partie des jeunes migrants viennent de pays anciennement colonisés par la France et il s'agissait d'éviter que toutes ces réalités historiques et politiques ne viennent créer des malentendus dans notre relation.

Il semblerait alors que l'expression des jeunes que je rencontrais a été facilitée par un réel intérêt de ma part pour leurs pays d'origine. Je me suis rendu compte qu'au fur et à mesure des années passées, j'avais de plus en plus de facilité à accéder à un discours spontané sur leur parcours, sans avoir le sentiment d'avoir changé ma posture dans l'accompagnement. Si les jeunes prenaient davantage la peine de me

raconter leurs histoires, c'est que sans être devenu spécialiste, j'étais devenu moins ignorant sur certaines réalités des pays d'émigration ou sur les parcours migratoires. S'exprimer sur leur histoire est souvent un besoin mais aussi un véritable effort auquel la plupart des mineurs non accompagnés ne se risquent pas à faire s'ils ont le sentiment que leur interlocuteur ne parviendra pas à comprendre. À l'endroit de cette méconnaissance fréquente chez les travailleurs sociaux des réalités des pays de départ et des parcours migratoires, ces jeunes peuvent y voir une forme d'ethnocentrisme qui ne pourra que limiter leur volonté à s'exprimer sur leur parcours. J'ajouterai aussi qu'il est important de ne pas juger les histoires des jeunes, qui ne doivent en aucun cas être pensées en termes de légitimité par rapport aux raisons du départ du pays d'origine.

En conclusion, la prise en compte des réalités sociologiques et du cadre institutionnel et juridique dans la relation éducative avec les mineurs non accompagnés ne peut être effective que si elle est accompagnée de l'adhésion des travailleurs sociaux à certains principes, notamment celui de considérer que travailler sur leur histoire de vie est un besoin dans l'accompagnement de certains mineurs non accompagnés. Dans cet objectif et dans le cadre de mes fonctions d'éducateur en MECS, j'ai pu effectuer un travail de recueil de récits avec les jeunes que j'accompagnais. Ces récits ont été rédigés à partir d'entretiens enregistrés. Au cours de ce travail, dix jeunes ont souhaité y participer, sur la base du volontariat. Deux de leurs récits sont présentés dans ce numéro.

Bibliographie

Bricaud, J. (2017), Accueillir les jeunes migrants : Les mineurs isolés étrangers à l'épreuve du soupçon (2em éd.), France: Chronique Sociale.

Etiemble, Angelina (2002), Les mineurs isolés étrangers en France : évaluation quantitative de la population accueillie à l'Aide sociale à l'Enfance, les termes de l'accueil et de la prise en charge, Etude réalisée pour la Direction de la Population et des Migrations, 2002.

Przybyl, Sarah (2017), Territoires de la migration, territoires de la protection. Parcours et expériences des mineurs isolés étrangers accueillis en France, in *Hommes & Migrations*, vol. 1319 (n° 4), p. 166-170.

Senovilla-Hernández, D. (2021), Légitimité et enjeux méthodologiques lors du travail de recherche auprès des mineurs et jeunes migrants non accompagnés, in *Hommes & Migrations,* vol. 1333, p. 21-29.



Croquis : Eddy Vaccaro

{PAROLES DE JEUNES}

Ismaël : une migration non calculée



Illustrations de Marius Girardot

Né à Besançon en 1991, après une formation professionnelle en menuiserie, il rejoint l'école nationale supérieure d'Art d'Aix-en-Provence. Lors d'un Erasmus à l'école nationale supérieure des arts visuels de La Cambre, il perfectionne sa pratique du dessin et revient à d'autres médiums.

Les pièces qu'il conçoit cherchent toujours à rattacher l'art à une histoire du quotidien. Un art contextualisé qui raconte. Ce sont dans des espaces habités, vécus, qu'elles émergent et qu'elles trouvent leur sens.

Intervenant et artiste, son travail a une portée personnelle et participative qui découle de recherches processuelles et de protocoles de créations. Sans vraiment de statut d'œuvres finies, ses créations invitent le spectateur/participant à projeter ses propres sensibilités.

https://www.mariusgirardot.com/

Ismaël : une migration non calculée



Avant-propos de Cédric Morère

Au moment de réaliser ce travail de récit, Ismaël était accueilli depuis environ un an et demi dans l'établissement où nous nous sommes rencontrés. Il était accompagné à cette période par le service des appartements diffus.

Lorsque j'ai proposé à Ismaël de participer au projet de transmission de récits, il m'a dit qu'il trouvait cette idée intéressante. Cela a tout de même été relativement long pour parvenir à fixer un rendez-vous afin d'effectuer l'enregistrement audio de son histoire. Le rendez-vous a eu lieu quelques semaines plus tard. Un temps qui paraissait nécessaire à Ismaël pour se préparer et organiser son discours.

L'entretien a duré plus de quatre heures. Un seul autre a été effectué ensuite pour préciser certains passages. Plus tard, il a expliqué que ce travail n'avait pas été facile pour lui, mais en même temps nécessaire, voir libérateur. Cela a permis à Ismaël de raconter des passages de son parcours de vie et parcours migratoire qu'il n'avait jamais partagé.

Fin d'une époque

Lorsque je pense à mon parcours de la Guinée à la France, je me dis que c'est une des périodes qui aura le plus marqué ma vie, même si j'espère en être encore qu'au début. Je me pose toujours des questions. Qu'est ce qui m'a mis dans tout ça ? Jusqu'à maintenant je ne trouve toujours pas les bonnes réponses. Je me dis que c'est ainsi et c'est pour cela que je crois un peu au destin.

Il y a des choses qui se sont passées en Guinée, c'est-à-dire qu'il y avait un motif que je trouve valable, qui a fait que je sois parti. Il y a forcément des choses dont j'ai du mal à me souvenir, même si je ne les ai pas complètement oubliées.

Tout a commencé lorsque mon père est tombé malade. Lorsque c'est arrivé, je devais avoir 14 ou 15 ans. J'étais au collège. Au début, on ne savait pas de quoi mon père souffrait. Malheureusement, chez nous en Guinée, tout ce qui est accès aux soins, ce n'est pas comme en France. D'autant plus que nous vivions dans une région et pas dans la capitale. Cela s'appelle Tamakéné, située entre Sangarédi et Kamsar, dans la préfecture de Boké. C'est au nord-ouest de la Guinée, dans la route qui va vers la frontière avec le Sénégal. Les mines de bauxite sont à proximité. Tamakéné n'est qu'un gros village par rapport à la ville de Boké. Ce qui fait que l'accès à la santé y est encore plus compliqué.

Mon père ne pouvait plus travailler et c'était ma mère qui se démerdait. Elle travaillait au marché. Ce n'est que maintenant que je réalise qu'elle faisait beaucoup plus que je le pensais à l'époque. Je ne l'ai jamais vu se plaindre, alors qu'elle faisait beaucoup de choses. Elle n'a pas fait d'études mais elle était vraiment courageuse parce qu'elle a pu nous élever. Jusqu'à présent, je l'appelle quand je suis dans la merde. Elle est la seule qui est capable de me calmer.

Mon père était enseignant de géographie et de français. Il a même fait des études à l'étranger et a obtenu un diplôme en géologie. Comme on dit en Guinée, c'était un intellectuel. Il a étudié en Roumanie pendant l'ex-Union Soviétique. Il y avait une coopération entre la Guinée et les pays de l'Est avec des bourses pour les meilleurs élèves. Il a réussi à en obtenir une et cela lui a permis de faire une formation en géologie. Malheureusement, lorsqu'il est retourné en Guinée, il n'a jamais travaillé dans ce domaine. Certainement qu'il n'a pas trouvé de poste et il s'est mis dans l'enseignement.



Source: Adobe Stock

Le rêve de mon père était que je fasse des études, parce qu'à l'école primaire et au collège, j'étais toujours premier de la classe. Il me disait chaque fois « J'ai fait le tour du monde alors que je n'avais pas les moyens. Mes parents n'avaient pas les moyens et je suis le seul qui a fait ça de toute ma famille, donc si tu étudies tu as toutes les chances dans la vie. Tu vas voyager, tu feras tout. Tu pourras avoir une bourse d'étude si tu es bon. Ce n'est pas impossible ». Pour lui, il fallait seulement étudier.

On est trois enfants dans la famille et mon frère n'a jamais accepté de prendre les études au sérieux. Ma petite sœur était malade à cause d'un problème d'épilepsie. Cela faisait que mon père misait tout sur moi. Il était beaucoup derrière moi pour ma scolarité. Il était contractuel et donnait des cours dans différents collèges et lycées, dont le mien. Dans mon collège, en contrepartie des cours qu'il donnait, il ne payait pas pour ma scolarité. Il avait cette faveur en plus du salaire qu'il percevait, donc il me suivait beaucoup.

Pour moi, mon père n'a pas échoué sa vie. Il a juste eu la malchance. Il m'expliquait que lorsqu'il était venu en Europe, c'était après l'indépendance de la Guinée et il y avait beaucoup d'ethnocentrisme. On lui disait « Non, tu es peulh, tu ne peux pas avoir de bourse ». Finalement, comme il a été dans les cinq premiers de la république au Bac, il a quand même réussi à obtenir une bourse d'étude. Il m'expliquait que les gens disaient que la Guinée était une république ethnocentrique, mais que lui-même ne l'avait pas subi. Il a eu sa bourse et il est parti étudier en Roumanie.

Il me racontait ses voyages, qu'il était parti à Moscou et dans toute l'Europe occidentale, dont la France. Il disait « Si j'ai fait tout ça, c'est parce que j'ai fait des études ». Il était fier. Ses diplômes étaient affichés au mur dans le salon. Je me souviens qu'il y avait Moscou avec des écritures bizarres. Il était le seul à pouvoir les lire. Ça sortait toujours de sa bouche « À Moscou ! En Union Soviétique ! Le système communiste c'est le meilleur ! ». Je ne comprenais rien à ce genre de chose. Maintenant, lorsque je vois des documentaires sur l'Union Soviétique, je vois mon père ! Parfois, quand j'ai la nostalgie, je vais sur YouTube et je cherche des choses qu'il aimait.

Il avait une grande bibliothèque. J'y ai lu plein de livres. Mes leçons, je les récitais vite, alors il me sortait un gros bouquin et me disait « Va lire ». Je lui disais « Mais tu veux que je lise quoi ? » et il répondait « Tu as fini tes leçons alors il faut lire. Il ne faut pas t'asseoir comme ça. Lis ». Parfois, je lisais des bouquins mais je n'en comprenais rien. Il me disait « Lis, lis, lis. Le simple fait que tu saches lire c'est déjà pas mal ».



Il avait un bouquin qu'il gardait toujours avec lui. C'était un truc chinois avec beaucoup de proverbes. C'est un communiste chinois qui l'avait écrit. Il le lisait tout le temps et à l'époque, je pensais que c'était religieux. Parfois je le prenais et je lisais des choses mais je ne comprenais rien ! C'était un petit livre qu'il mettait dans sa poche. Il ne s'en séparait jamais, même à l'école. On disait « C'est monsieur Bah, c'est celui qui a le livre rouge ».

Quand mon père est tombé malade, il a fallu trouver l'argent pour le soigner. Mes parents ont fait des demandes en rapport avec la fonction publique en Guinée. Le pouvoir a dit qu'il n'avait pas les moyens de l'aider et qu'il fallait que mon père se démerde. Ils ont dû faire avec le peu qu'ils avaient. Ma mère avait un petit terrain. C'était un peu éloigné de la ville et il ne valait pas grand-chose, mais ils l'ont vendu. Avec cet argent, il a pu partir dans un hôpital à Conakry et les médecins ont annoncé que c'était du diabète.

Jusqu'à ce qu'il y ait ce diagnostic, nous pensions que c'était lié à du maraboutage, parce que c'est au niveau de ses pieds que cela avait commencé lorsqu'il est tombé malade. Ses pieds ont enflé puis ils se sont infectés. Chez nous, on dit souvent que l'on peut te jeter un sort. On le pensait parce que sa famille au village n'était pas d'accord avec ce que mon père faisait en ville et à la façon dont il nous éduquait. Mon père était un intellectuel et sa famille trouvait qu'il n'était pas assez traditionnel. Lorsque nous recevions des gens du village, ils critiquaient sa façon de nous élever ou sa façon de vivre. On nous reprochait de ne pas assez citer le coran, que ma petite sœur s'habillait de façon pas logique. Aussi mon père fumait beaucoup et ils ne l'ont jamais supporté. Sa famille disait souvent qu'il fallait envoyer mon frère, ma sœur et moi au village, pour une bonne éducation. C'étaient surtout ses frères qui le disaient. Mon père ne comprenait pas. Dans sa famille, mon père était le seul à être allé à l'école. Ses frères avaient hérité de ce qui venait de mon grand-père, comme l'élevage. Ils ont beaucoup de vaches.



Quand on est parti à Conakry et que l'on a su que c'était du diabète, c'était déjà très grave. Il était trop tard pour pouvoir le traiter correctement. C'était à un stade où il fallait amputer. Cela a été fait à Conakry. Jusqu'à présent, j'essaye de me dire que ce n'était qu'un cauchemar. Je n'avais jamais vu mon père comme ça, dans le désespoir. Il faisait plus d'un mètre quatre-vingt-dix et après ce n'était plus la même personne. Cela a beaucoup joué sur lui. Il ne disait plus rien et c'était ma mère qui décidait.

Départ vers l'inconnu

Mon père suivait les soins pour la cicatrisation et il fallait payer pour chacun. Ses frères lui ont dit « Tout est à payer ici, et au village ça ne va pas être le cas, donc tu vas au village et tu vas continuer le traitement dans l'indigénat. Au village on traite souvent ces maladies ». Aussi mon père en avait marre de rester à Conakry. C'est le frère de mon père qui avait décidé de se déplacer au village et ma mère n'avait pas d'autre choix. Elle voulait que ça aille mieux. Ce n'était pas qu'une question d'argent. Il y avait aussi ce côté du voisinage. C'est-à-dire, qu'il y avait un sentiment de pitié. Je m'en rendais déjà un peu compte mais c'est aujourd'hui que je comprends mieux tout ça.

Mon père a donc décidé de suivre ses frères au village et il fallait aller avec lui. Le village s'appelle Bourouwal, ce qui signifie la « brousse ». C'était décidé qu'il fallait aller provisoirement au village pendant la période des vacances scolaires. Seulement ma sœur était restée à Conakry chez le frère de ma mère, à cause de son épilepsie.

Je suis resté au village plus longtemps que prévu. Ma famille m'avait dit qu'ils allaient trouver une solution pour l'école, qu'il y avait un collège. C'était décidé que si j'avais mon brevet, j'irai comme ma sœur à Conakry, chez mon oncle maternel, pour continuer mes études. Il était transitaire au port autonome de Conakry, dans la douane. Cet oncle avait les moyens et il aidait beaucoup ma mère.

Au village, c'était un monde que je ne connaissais pas du tout. Je n'avais jamais vu de telles choses. Le frère de mon père était trop autoritaire. J'étais parti avec tous mes bouquins mais il avait décidé que je devais seulement lire le coran. Je le faisais déjà en ville mais pas comme il le voulait. Mon oncle paternel, c'est ce qu'on appelle un « Thierno ». C'est un pseudonyme que l'on rajoute au nom de la personne, notamment chez les peuhls. Les « Thiernos » connaissent bien le coran et ils le transmettent. Ils sont des savants dans le domaine de la religion et de la culture. Comme on le dit, ce sont des personnes traditionalistes. Le frère de mon père porte le même prénom que moi. Chez nous, tu donnes à ton enfant le nom de quelqu'un qui t'es cher, qui est proche de toi. Ce qui fait qu'en principe, mon prénom devrait aussi comporter le pseudonyme « Thierno », mais mon père ne l'a jamais mis dans mon extrait de naissance. Malgré cela, au village, on m'appelait quand même « Thierno ».



Mon oncle disait que c'était l'école francophone et les études que mon père avait faites qui l'avaient conduit dans cette situation, avec la maladie. Il me disait « Si tu ne veux pas finir comme ton père, viens là et tu lis ». Au début, j'obéissais et je lisais, sauf que c'était violent. Il fallait réciter et si tu ne le faisais pas on te sanctionnait. Il fallait aller puiser de l'eau, aller au champ, sortir le bétail.

Il n'y avait pas la télé, pas d'électricité et plein de choses que je ne connaissais pas. On lisait le coran et quand on avait fini, il fallait prendre un fagot de bois. On faisait un feu et puis on continuait à lire le coran.

Quand j'étais en ville, je lisais le coran. Je le lisais même très bien parce que je sais lire l'arabe, sauf qu'il y avait une contradiction avec ce que l'on enseignait au village. Mon père m'avait mis dans une école coranique normale, c'est-à-dire beaucoup plus moderne. J'y allais après les cours. J'avais appris à lire le coran d'une façon assez similaire aux pays arabes. On appelle ça le « Tajwid ». Cela consiste à lire le coran en chantant joliment. Pour prier, nous le faisions en croisant les bras.

Au village, c'était différent, ils n'acceptaient pas cette façon de prier. Ils considéraient que ce n'était pas lié à la tradition. Il fallait toi-même écrire sur une planche avec de l'encre, puis lire en traduisant en pular, notre langue maternelle. C'est-à-dire qu'en lisant, il faut dire ce que cela signifie dans ta langue et tout mémoriser. Moi, je ne savais pas le faire.

Mon oncle recevait de nombreux jeunes de la campagne environnante pour transmettre son savoir. Il n'était pas une petite personne et moi je n'obéissais pas. Je me rebellais donc il me punissait et me torturait en quelque sorte. Les punitions pouvaient consister à se faire attacher. Mon oncle ne le faisait pas lui-même. Il donnait seulement les ordres et le faisait faire par ses élèves les plus costauds. Ce qui était bizarre est qu'il y avait des gens qui avaient 25 ou 30 ans et qui étaient toujours ici à étudier le coran, pour espérer un jour être un maître à leur tour, dans un autre village. Ils faisaient tout ce que mon oncle disait, comme battre les élèves. Par exemple, quand tu refusais de faire certaines choses, on te mettait dans une cage de forme ronde. C'est fait avec de la paille et à l'intérieur il y a un tronc d'arbre sur lequel des chaînes sont fixées avec un cadenas. Celui qui désobéissait était attaché par la cheville. Tu pouvais te balader dans toute la cage mais tu ne pouvais pas sortir parce que le tronc d'arbre est lourd. Tu mangeais une fois en 24 heures. C'est à ce moment que j'ai commencé à perdre du poids. Jusqu'à présent, j'ai n'ai pas pu le reprendre. Il est possible de comparer cela au mitard dans les prisons.



Rébellion

En un certain moment, je n'avais plus envie de me soumettre. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais je ne pouvais plus. Ce qui était bizarre, c'est que plus mon oncle me punissait, plus je me rebellais. Cela a surtout commencé lorsque mon père est parti dans un village environnant pour continuer ses soins. Il était soigné à l'indigénat, c'est-à-dire chez le marabout. Mon père restait chez lui pendant des semaines. Le marabout le lavait avec ses machins et le faisait boire des remèdes.

Quand mon père est parti dans cet autre village, ma mère l'a suivi. J'ai dû rester seul avec mon oncle et cela a été encore pire. Parfois mon oncle me disait de venir m'asseoir devant tous les élèves et il racontait ce qu'il disait à mon père lorsqu'il était plus jeune. Il disait que mon père avait refusé de l'écouter et qu'il était allé à l'école sans que la famille soit d'accord. Il balançait la vie de mon père devant tout le monde comme un mauvais exemple. Il expliquait aux élèves que c'était ce qui avait conduit mon père dans son état. Je n'ai jamais adhéré et cela m'énervait. À chaque fois que je répondais, c'était un coup.

J'ai continué à me rebeller. Forcément, j'avais quand même des amis parmi les élèves et comme c'était proche du Sénégal, certains venaient de la frontière, vers Gaoual et Koundara. Ils disaient que si cela continuait, ils quitteraient leur famille pour fuir au Sénégal. La plupart d'entre eux étaient envoyés par leurs parents. À l'école, il n'y avait pas de jeunes du village parce que la tradition consiste à aller chercher le savoir ailleurs. On dit qu'il faut aller chercher la bénédiction du maître.

Partir à l'aventure pour reprendre le contrôle de sa vie

Les tortures ont continué. Je ne m'adaptais pas et un jour mon cousin, le fils de cet oncle, m'a dit qu'il avait le projet de partir à l'aventure. On appelle cela « partir à l'aventure », c'est-à-dire partir chercher le bonheur ailleurs, à la capitale, ou dans les grandes villes.

Mon cousin avait la vision d'aller réussir à l'extérieur. J'avais 15 ans et il était plus grand que moi. Il devait avoir 22 ou 23 ans. Il faisait du taxi-moto dans les villages environnants, parfois jusqu'en ville. Comme je venais de la ville et que je parlais le français, il aimait ça. Quand il était jeune, il venait en vacances chez nous, en ville. Il était un peu fasciné par moi. Au village, il était impossible de trouver quelqu'un qui parle le français. Pour lui j'étais éveillé.

Le soir, mon cousin parlait de son projet de voyage. Il me disait qu'il voulait partir. Il avait entendu à ses amis qui étaient partis en Espagne, à Ceuta ou Melilla « C'est des grillages, tu sautes et c'est l'Europe ! ». Il voulait aller en Europe et y vivre. Quand j'ai entendu ça, je me suis dit que je devrais me barrer de la même façon. Je voulais franchement me tailler le plus loin possible, même si c'était au Sénégal. Mon cousin m'avait mis ça dans la tête. Je lui ai dit « Écoute, le jour où tu vas décider de partir, tu me le dis. Moi je suis chaud ».

Mon cousin savait aussi que j'avais un oncle maternel à Conakry qui avait les moyens. À travers moi, il savait qu'il pouvait se servir de mon oncle s'il était bloqué dans un autre pays. Mon oncle pouvait nous envoyer de l'argent. C'est ce qui l'a motivé à me faire venir avec lui.

C'était fou parce qu'avant que mon père tombe malade et que l'on se retrouve au village, j'étais bien. A l'époque je ne rêvais de rien. Tout mon rêve, à part d'être à la maison, était de faire du basket. Mon père m'avait inscrit dans un club. Je jouais aussi à la PlayStation. C'était tout mon souci. Je m'en foutais de me dire qu'un jour j'allais être embarqué dans toute cette histoire. Je ne connaissais même pas ce que c'était de partir à l'aventure. Mais cela faisait presque un an que j'étais au village quand mon cousin m'avait mis cette idée dans ma tête. Je me souviens que l'année scolaire avait débutée et je n'avais pas commencé les cours parce que mon père n'était plus à côté de moi. On ne se parlait même plus depuis qu'il était tombé malade.

Avec mon cousin, nous en avons parlé pendant des mois. Une fois, il m'a dit « écoute , moi je suis chaud ». Il a vendu sa moto et avec ce qu'il avait de côté, cela lui faisait un peu d'argent. Il m'a dit « Allons à Conakry mais tu ne le dis à personne ». Nous étions plus proches du Sénégal mais mon cousin voulait faire son passeport à Conakry. Il expliquait qu'il ne pouvait pas voyager sans et puis c'est à Conakry qu'il connaissait des passeurs. Il fallait leur déposer l'argent. Sans cela, j'aurais voulu partir vers le Sénégal pour avoir le moins de chance possible d'être retrouvé. Cela prenait plus de temps d'aller à Conakry.



Mise en acte

Nous sommes partis à Conakry. Je vais toujours m'en souvenir. On est parti un soir, sans le dire. Il faisait nuit. On est allé jusqu'à la ville la plus proche, Télimélé, pour prendre un taxi et encore un autre jusqu'à Conakry. Parfois aujourd'hui, je me couche et je rêve que je suis dans ce même taxi ! Parfois je rêve de cette route et je vois beaucoup de rails comme dans un train parce qu'en Espagne et en France, je n'avais pas les moyens et je voyageais seulement dans des trains. J'ai tellement vu de rails que jusqu'à présent, j'en rêve !

Je pensais que mon oncle nous cherchait. J'étais stressé parce que s'il nous prenait, c'était chaud ! Mais en réalité, ce n'est qu'après plusieurs semaines que mon père et ma mère ont appris mon départ. Mon oncle ne s'est pas vraiment préoccupé de nous parce que des jeunes désertaient chaque semaine.

Comme prévu, mon cousin a fait sa demande de passeport à Conakry. Il a déposé l'argent au réseau de passeurs. Je ne sais pas combien il fallait payer. Cela comprenait seulement le trajet entre Conakry et l'Algérie. Mon cousin a payé pour nous deux et il m'a dit « Quand on va arriver en Algérie, tu vas téléphoner à ton oncle pour qu'il nous envoie de l'argent ». Je répondais toujours « Oui, il n'y a pas de problème ! Mon oncle il va payer ! ». Mon oncle m'a toujours aimé. Il sentait que ma mère avait besoin d'être aidé dans cette situation.

On est resté deux ou trois semaines à Conakry. Pendant ce temps, mon cousin attendait pour obtenir son passeport et aussi à certains de ses amis qui avaient aussi ce projet de voyage. Je ne connaissais pas vraiment la ville, ni le quartier où l'on était.

Nous avons ensuite pris la route. J'ai eu l'impression que le voyage entre Conakry et la frontière du Mali a été le plus long de ma vie. Nous avons pris un camion parce qu'il n'y a pas beaucoup de bus. C'était un camion de marchandises. Tu payes et tu restes derrière sur les bagages. Au Mali, il n'y a pas de port, alors il y a des camions qui viennent récupérer la marchandise en Guinée. Les bus existent mais pas vraiment dans cette partie du pays où les routes sont très mauvaises. Ils ne sont pas tout-terrain.

À l'époque, j'avais tellement envie de sortir de la Guinée qu'à chaque fois que je dormais dans le camion, je me réveillais et je disais « On est où ? ». Puis on était toujours en Guinée ! De Conakry jusqu'à Kankan en Haute Guinée, c'est déjà très loin. La route était tellement mauvaise que le camion est tombé en panne et nous avons attendu pendant toute une journée. On s'arrêtait tout le temps et à chaque fois j'avais peur que l'on me retrouve. Si mon père savait, il m'aurait cherché. Même s'il ne pouvait pas lui-même, il aurait trouvé quelqu'un pour le faire.



Doutes

Enfin arrivé au Mali, on s'est arrêté dans un village au niveau de la frontière. Je ne me souviens plus précisément de ce village. C'est à ce moment-là que j'ai regretté d'être parti et, franchement, j'ai voulu retourner. On ne savait rien de ce qu'il se passait. Des maliens sont venus avec nous, ce qui m'a fait comprendre, qu'à chaque fois que le camion s'arrêtait, il y avait des gens qui se joignaient à nous. Ensuite, nous sommes partis à Bamako et nous avons attendu quelques jours, le temps d'attendre un autre passeur pour aller au Niger. Nous étions logés dans une maison avec une cour. C'était tranquille. On sortait souvent la journée.

Nous sommes repartis et mon cousin a commencé à dire qu'il nous fallait de l'argent. Il disait que nous devions contribuer à payer la nourriture. « Moi je n'ai plus rien. Il faut commencer à appeler ton oncle ». J'ai essayé mais le numéro de ma mère ne passait pas et j'avais peur d'appeler mon père. Je regrettais d'avoir quitté et j'ai dit à mon cousin que j'allais retourner à Conakry pour voir mon oncle maternel et lui expliquer que je ne voulais pas retourner au village, que je voulais rester avec lui. Mon cousin m'a dit « Non, sois un homme ». Il y avait des guinéens, dont un plus jeune que moi avec qui je suis toujours en contact, qui me disaient « Toi tu viens jusque-là et tu te retournes en Guinée !? Sois un homme ! On continue ! ». Certains appelaient leurs parents et disaient « On est dans le désert. Ils nous ont pris donc il faut nous envoyer de l'argent ». Ils mentaient pour avoir de l'argent. Sauf que je ne pouvais pas appeler mon père. Je savais dans quel état il était et il n'avait pas de sous. Puis si j'appelais mon oncle maternel, j'avais peur qu'il me demande de revenir. Je l'ai

expliqué à mon cousin en lui disant que j'arriverai à le convaincre de nous envoyer de l'argent une fois arrivés en Algérie ou au Maroc. Parmi nous, il y avait un jeune guinéen et c'est lui qui a eu l'idée de me dire que si j'appelais mon oncle sans être loin, il pourrait me dire de rentrer. Surtout que mon oncle travaillait dans la douane, donc il pouvait avoir des relations jusqu'ici, aux frontières. Mon cousin a été convaincu et il a encore avancé de l'argent.

Nous ne sommes pas passés par le nord du Mali parce que dans le désert il y a des groupes qui t'arrêtent et qui te prennent en otage. Tu es contraint d'appeler tes parents pour qu'ils t'envoient de l'argent. Il me semble que nous sommes passés par le Burkina pour aller au Niger. Cette partie a été rapide et je ne me souviens pas beaucoup.

Au Niger, on s'est arrêté quelques jours à proximité de la frontière avec l'Algérie. Il fallait que les passeurs négocient avec je ne sais qui. C'était sûrement pour attendre les pickups et d'autres passeurs. Je me rappelle que c'était une maison faite en terre battue. Il y faisait très chaud. Nous n'avions pas le droit de sortir.

J'ai commencé à me rendre compte de ce que c'était. Certains qui étaient avec nous dans cette maison ont commencé à sortir des images de la traversée clandestine. Ils disaient que ce n'était pas facile. C'est seulement à ce moment que j'ai appris que c'était dur. Il y avait aussi des gens qui venaient de pays que je n'avais jamais vus. Par exemple, je n'avais jamais connu un Ghanéen de ma vie. Dans cette maison, je me suis fait des amis que je connais encore jusqu'à présent. Il y a un jeune ivoirien qui a été avec nous jusqu'en Algérie. On se trouvait tous dans le même espace et comme nos langues se ressemblent un peu, nous arrivions à nous comprendre. Certains montraient des images de naufrages. Il y en avait qui étaient découragés, d'autres qui étaient motivés.

J'ai commencé à avoir peur. J'étais fatigué et je me sentais mal. J'avais du regret. Les gens me disaient « Non, il faut avancer ! Un homme doit avancer ! ». En même temps, je voyais sur les téléphones des images de personnes mortes dans la mer. C'était la preuve que c'était difficile. J'en ai parlé à mon cousin et il m'a dit « Non, nous on ne passe pas par la Libye. On passe par le Maroc. Là-bas c'est sûr ! Là-bas c'est l'Espagne mais c'est dans le Maroc. Il n'y a même pas la mer là-bas ».

À ce moment du parcours, je ne savais rien de ce qu'il fallait comme argent. On me donnait juste à manger. C'étaient des sardines et parfois du simple pain. En ce temps, j'étais énervé contre mon cousin. Je me disais que c'était lui qui m'avait mis là-dedans comme si je n'avais rien décidé. Je cherchais un coupable. Quand j'y pense, pendant tout ce temps il n'a jamais eu marre de moi, alors que ce n'était pas de sa faute.

Jusqu'à présent, j'ai l'image de ce moment où ils sont venus nous chercher avec deux pickups pour passer entre le Niger et l'Algérie. J'ai commencé à voir les vrais Touaregs. Il y avait des arabes qui portaient des tissus enroulés sur la tête. Ils nous

insultaient en arabe, nous tapaient, nous donnaient des coups de pied. Nous avions peur. Il ne fallait pas parler et s'asseoir. On s'agrippait parce qu'ils roulaient très vite et puis il n'y avait même pas de route. Je me demandais comment ils faisaient pour conduire. Tu ne voyais rien. Des fois des traces de pneus, des fois même pas. Je me demandais où est ce qu'ils nous emmenaient. J'avais peur. Parfois sur la route, nous pouvions quand même voir une personne avec du bétail, c'est ce qui nous donnait de l'espoir. Tu te disais « Ah ça va, on ne m'envoie pas pour me tuer ». Quand tu vois quelqu'un qui regarde passer le pick-up avec son bétail, tu te dis qu'il doit y avoir des gens plus loin, devant.

J'ai commencé à voir des gens armés à la frontière pour rentrer en Algérie. Je ne sais pas s'ils étaient algériens ou nigériens. Je me demandais s'il pouvait y avoir des nigériens blancs. Ils étaient tous armés donc on n'osait pas riposter à la façon dont ils nous traitaient. Tu pouvais les regarder normalement et l'un d'eux te disait « Pourquoi tu me regardes comme ça ! ». Il te donnait un coup de pied ou il crachait sur toi puis il riait ! Il n'y avait aucun respect.



J'en ai gardé des traumatismes de ces moments. Cela peut paraître bizarre mais parfois il m'arrive d'avoir des positions contre des personnes arabes à cause de ces souvenirs. Je peux même m'énerver contre des amis. Par exemple, j'ai un ami à Marseille que j'ai connu en foyer d'urgence. Une fois, on riait et il me dit « Karlouche » en arabe. Automatiquement j'ai pensé à ces coups de pieds que j'avais subi. Je lui ai répondu « Pourquoi tu dis ça ! » puis il m'a dit « Ce n'est rien, ça veut dire noir ». On s'est levé et on s'est battu. Quand cela est passé, je me suis dit que c'était bizarre. Jusqu'à présent il n'a pas compris. À chaque fois que je me sens mal, je m'énerve contre des gens qui n'ont rien à voir avec ce que j'ai vécu. Lorsque cela m'arrive, je vais à la salle de sport, je sors, je cours et j'écoute la musique pour oublier un peu. Je me demande parfois d'où vient toute cette colère. Ce dont je me rappelle bien, c'est que ces personnes dans les pickups m'ont traumatisé.

On roulait et le désert ne s'arrêtait pas. Chaque jour, on roulait avec le pick-up puis on s'arrêtait dans une maison faite en terre battue. Il y avait toujours d'autres personnes qui attendaient aussi qu'un autre pick-up vienne les chercher. Cela pouvait prendre un ou deux jours. On a continué comme ça et à chaque fois qu'on arrivait dans une nouvelle maison, il y avait d'autres arabes toujours plus bizarres et plus violents qui venaient nous récupérer. L'ami que je m'étais fait est parti du côté de la Libye, au niveau de la troisième maison. A ce niveau, il y a eu une séparation entre ceux qui allaient vers la Libye et ceux qui continuaient en Algérie. Certains aussi s'arrêtaient en Algérie pour travailler un moment avant de repartir.

Je pensais que l'Algérie n'allait jamais finir. Je demandais souvent où on était et on me répondait « On est toujours en Algérie ». Je disais « Comment ça ? On a roulé toute la journée, toute la nuit et on est encore en Algérie ?! ». Je ne me rappelle pas combien de jours cela a duré. Ce qui est fou c'est que je pensais que ça n'allait même pas faire deux ou trois jours entre la Guinée et le Maroc.

Frontière Algérie-Maroc

Quand on est arrivé à Maghnia, au nord de l'Algérie vers la frontière avec le Maroc, je suis tombé malade. Dans cette ville, on est resté plusieurs jours. Au début on dormait dehors. On allait chercher du plastique qui se paye au mètre. Cela nous servait à faire des genres de tentes. J'avais de la fièvre. Je ne mangeais pas et j'étais épuisé. Mon cousin avait peur parce qu'il savait que si je mourrais, il n'allait peut-être jamais réussir à passer au Maroc. Il avait un numéro de téléphone de ces blancs qui s'occupent des migrants. Ce sont des ONG qui soignent les migrants. C'étaient des espagnols qui parlaient le français. Ils voulaient m'envoyer à l'hôpital mais je refusais parce que ceux qui étaient avec moi me disaient dans notre langue « S'ils t'envoient à l'hôpital, après ils vont te renvoyer en Guinée. Il faut dire non, que tu veux te faire soigner ici, que tu ne veux aller nulle part ». Du coup je disais « Non c'est bon. Ça va aller. Il faut juste me donner les médicaments. Ça va aller ». Ils me disaient « Tu es sûr que c'est bon ? Tu es sûr que c'est bon ? ». Puis ils m'ont donné des médicaments et à manger. Il y avait des boîtes de conserve.

Je ne voyais rien, à part des gens bizarres sous des tentes. Il y avait beaucoup de camerounais et d'ivoiriens, pas beaucoup de guinéens. J'avais le regret d'être parti et je voulais rentrer en Guinée. Je réfléchissais mais je savais que ce n'était pas possible. Je me disais que j'étais seulement en train de rêver, que j'allais me réveiller en Guinée. Sauf que ça ne finissait jamais et j'étais vraiment épuisé.

J'ai contacté ma famille. J'étais parti sans téléphone mais je connaissais les numéros de mon père et de ma mère. Jusqu'à présent je m'en souviens. Mon cousin connaissait le numéro de mon oncle car il comptait sur lui pour avoir de l'argent !

Une fille m'avait prêté son téléphone. J'ai appelé mon oncle et il m'a dit « Mais qu'est-ce que tu as fait ?! Attends je vais le dire à Alima ». Alima, c'est ma mère. Elle m'a appelé sur le même numéro. Elle avait compris que j'étais parti mais elle ne pensait pas que j'étais en Algérie. Ma mère était soulagée d'avoir de mes nouvelles et elle a pleuré de joie. Elle m'a dit « Qu'est-ce que tu as fait ? Tu vas aller mourir dans la mer ? ». C'est seulement à ce moment que j'ai compris qu'il y avait aussi la mer au Maroc !

Ensuite elle m'a expliqué « La situation allait s'arranger. J'allais te chercher au village pour t'envoyer faire des études chez ton oncle à Conakry. On s'était entendu avec ton père sur ça quand on était au village. Maintenant qu'est-ce que tu vas faire ? ». J'ai dit « Je vais passer. Je vais aller en Espagne et il me faudrait de l'argent ». Elle m'a dit « Mais où tu veux que j'enlève de l'argent ? Tu sais la situation ». Elle me disait « Non, non, non, c'est hors de question. On va trouver une solution pour que tu reviennes ». J'ai répondu « Non, moi je ne reviens pas ». Je ne disais pas à ma mère que j'hésitais à rentrer en Guinée. Je voulais déjà que ma mère sache où j'étais et puis le simple fait de parler avec elle me faisait du bien.

Nous étions très proches du Maroc et le soir nous pouvions même l'apercevoir. En Algérie aussi, les personnes qui étaient avec moi me disaient « Non, il ne faut pas retourner ! Il y a l'Espagne juste là ! C'est la chance de ta vie ! Là-bas tu peux faire des études ! Tu peux faire tout ce que tu veux ! ». Je leur avais expliqué que ma famille voulait que je rentre et ils me disaient « Quand c'est comme ça, tu raccroches et tu ne rappelles que dans quelques jours ». Cela me faisait de la peine. Je me disais tous les jours que ma mère devait pleurer. Parfois, elle appelait avec son numéro et on me disait « Il ne faut pas décrocher. Tu attends, tu attends ». Je me sentais mal durant ces jours. Quand j'ai enfin décroché, elle me disait « T'inquiète pas, on va trouver une solution mais il ne faut jamais aller dans la mer. Il ne faut jamais faire ça. Il y a des gens là- bas qui rapatrient des gens en Guinée. Ton oncle va trouver ». Je lui ai répondu « Non, moi je ne veux pas retourner ». Les gens avec moi continuaient à me motiver.

Ma mère a aussi demandé si j'avais de quoi manger. Je lui ai dit que si je pouvais avoir un peu d'argent, ce serait bien. Quand elle a su que j'étais parti, elle était allée à Conakry chez son frère. Mon oncle m'a dit au téléphone qu'il allait nous envoyer

de l'argent « À chaque fois que tu as un problème, si tu ne manges pas, si tu as un problème d'argent, tu me dis et il n'y a pas de problème. Tu m'appelles et tu me dis ! D'accord ? Et je t'envoie à manger ! ». Mon cousin était à côté de moi et il a entendu. Il était content !

L'envoi de l'argent se faisait par Moneygram. Ce sont les filles qui partaient dans la ville la plus proche pour récupérer l'argent. Elles prenaient 10 ou 20 dirhams pour faire le déplacement. Les filles pouvaient aller en ville sans avoir de problèmes avec la police. A l'inverse les garçons se faisaient parfois arrêter et envoyer en prison. Il y avait le risque d'être ensuite rapatrié de force au pays. Les femmes n'étaient pas prises par la police, surtout celles qui étaient enceintes. Elles partaient chercher l'argent, faisaient les courses puis elles cuisinaient. C'était bizarre. Il y en a qui tombaient enceintes avec des migrants. J'ai vu des choses que je n'avais jamais vues ailleurs.

Après avoir parlé à ma mère, j'ai commencé à aller mieux. Aussi parce qu'elle n'avait pas tout pris sur elle et elle en avait parlé à mon père. J'ai commencé à jouer avec les amis que je m'étais fait. Avec l'argent envoyé par mon oncle, nous avons pu dormir dans une maison. Il fallait payer pour avoir une place dans une maison louée par des passeurs.

Tout ce que je savais, c'est que le contrat avec les passeurs s'arrêtait en Algérie. Le prix avait compris le transport et la nourriture de Conakry à ici. Il fallait maintenant encore payer pour passer au Maroc. Je devais à nouveau appeler ma famille pour avoir de l'argent. Ceux qui n'ont pas de solution partent le matin dans les villes algériennes pour travailler. Mon cousin comptait sur moi et moi je ne comptais que sur mon oncle !

J'ai appelé mon oncle et avec mon cousin nous lui avons expliqué le plan de passer au Maroc pour aller dans les enclaves espagnoles. Mon oncle voulait bien que j'aille au Maroc mais pas pour aller en Espagne. Il voulait faire jouer des relations qu'il avait là-bas pour me faire rentrer en Guinée. Il était même prêt à venir au Maroc pour me chercher. C'est pour cette raison qu'il a accepté de nous envoyer de l'argent. Il me disait « Quand tu es au Maroc, tu me fais signe. Je sais où tu peux aller ». Il avait des amis au Maroc.

Mon oncle était quand même inquiet pour le passage de la frontière. Il m'a dit « Est-ce que tu es sûr qu'il y a une garantie et que tu vas être en sécurité ? ». Il me répétait de ne pas mettre ma vie en danger pour un problème de 50 ou de 100 euros.

Pour passer au Maroc, les passeurs sont des blacks qui connaissent bien. Cela fait des années qu'ils viennent en Algérie et faire passer la frontière est leur business. Au niveau de la frontière, il y avait comme un grand caniveau. Je me demandais si c'était un fleuve, un marigot qui avait tari, ou bien si cela avait été creusé, mais en tout cas c'était balèze. En plus de l'autre côté, c'est à dire du côté marocain, il y a des

grillages. Les guides mettent des troncs d'arbres ou des planches pour descendre dans le trou et remonter de l'autre côté. Il faut s'assoir sur la planche et traverser sauf qu'il y a encore le grillage qu'il faut couper. Le guide sert à faire passer le caniveau et le grillage. Il arrive qu'ils connaissent des endroits où le grillage est déjà coupé.

Traverser le caniveau est dangereux. Certains ont peur lorsqu'ils le voient. Avec ce système de planches, il y a des personnes qui tombent et qui se blessent. D'autres se font attraper par la police. À Maghnia il arrive de voir des blessés et on t'explique que c'était à la frontière marocaine. Ce qui fait qu'avant de partir, tu as déjà peur. Une nuit, nous avons tenté la traversée une première fois avec un groupe d'une dizaine de personnes. Lorsque l'on s'est approché, nous avons vu les torches et les chiens. Cela n'a pas marché. Il est très rare de voir que tout le groupe réussit à passer.



Nous y sommes retournés la semaine suivante pour une deuxième tentative et nous avons réussi à passer. Ce n'est pas tout le groupe qui a réussi. Ce jour-là, j'étais devant avec mon cousin. Quand tu payes un peu plus, on te met devant et tu as plus de chances de passer avant que la police arrive. Du côté marocain, on est restés cachés dans des buissons. C'était de la végétation sèche avec des renfoncements dans les rochers. Il fallait rester caché jusqu'au matin pour éviter les patrouilles qui surveillent le soir. Nous avons dormi dans les buissons jusqu'au matin.

Nous étions à côté de la ville d'Oujda. C'est beau comme endroit. On a marché jusqu'à la gare de bus. Il fallait payer en dirhams marocains sauf que nous avions seulement de l'argent algérien. Il y avait des gens qui faisaient le change mais ils font payer cher. On voulait aller à Casablanca et il y avait un seul bus qui y allait dans la journée. Ce n'était pas possible d'attendre toute la journée à Oujda parce qu'il y avait beaucoup de policiers. Il faut alors prendre un bus ou une voiture en auto-stop pour quitter la ville au plus vite, sinon la police te prend et te ramène en Algérie. Nous avons pris un bus et nous sommes partis dans une petite ville qui s'appelle Taourirt. Je l'avais écrit dans un carnet que j'avais sur moi. Il m'arrive de le regarder. C'est pourquoi je n'ai pas oublié le nom.

À Taourirt la police peut t'arrêter mais elle ne te ramène pas en Algérie. On a passé toute la journée à attendre dans la gare en étant en sécurité. Il n'y avait pas de bus direct pour aller à Casablanca ou à Rabat et nous avons attendu un bus qui ne partait qu'à 23 heures pour Guercif. Franchement les gens étaient sociables au Maroc. En Algérie, je n'ai pas rencontré quelqu'un qui a été gentil avec moi, alors qu'au Maroc il n'y a que la police qui m'a maltraité, mais jamais un marocain. Les gens comprenaient et t'aidaient facilement si tu voulais acheter quelque chose. Ils te disaient quel bus prendre. Ils te prêtaient un téléphone.

Rencontres

Dans ce bus, je me suis fait une amie. Jusqu'à maintenant, je parle encore avec elle. Je trouve ça fou ! Elle voyageait et attendait aussi ce bus avec sa maman. Elle nous a demandé « Vous venez d'où ? » et je lui ai expliqué qu'on arrivait d'Algérie. Elle habitait à Casablanca, donc elle parlait bien le français et nous avons beaucoup discuté. Elle était originaire de Guercif et y était allée pour les vacances. Elle m'a donné son numéro. Elle s'appelle Wiam. Je n'avais pas de téléphone mais je l'ai noté. Elle m'a dit « Si tu es à Casablanca. Tu viens à la maison. On fait le couscous, tu manges ». J'ai dit « D'accord ! ». C'était quand même sympa !

On a pris le bus ensemble, sauf qu'au Maroc lorsque tu montes dans le bus, si tu es noir, tu t'assois derrière. Ils t'obligent en quelque sorte, en disant que c'est pour les contrôles de police. Les personnes qui te vendent les billets avant de monter dans le bus te disent « Viens, il y a une réduction ! ». Sauf qu'ils te vendent toujours les places de derrière. C'est vraiment fou et ça m'a choqué.

Wiam était assisse à l'avant du bus. Elle voulait que je la rejoigne mais les salariés du bus nous ont dit « Non, pour les contrôles de police, vous ne pouvez pas être devant. Vous vous asseyez derrière ». Puis Wiam a répondu « Non, ce n'est pas juste, ils peuvent s'assoir devant. Ils ont payé comme tout le monde ». L'homme restait ferme et nous a dit « Non, vous restez derrière. Sinon vous descendez ». C'était le seul bus donc nous sommes restés derrière, alors même que le bus était vide. C'est quelque chose qui m'a toujours choqué et c'est pourquoi jusqu'à présent, lorsque je quitte l'école ou le travail, je m'assois toujours à l'avant du bus !

Nous sommes partis jusqu'à Casablanca chez un contact de mon cousin. C'était un appartement géré par de vrais passeurs qui reçoivent des gens qui n'ont pas pu continuer tout de suite et qui attendent de recevoir de l'argent pour être envoyé sur la mer. Ces lieux s'appellent des « tranquilos » comme « tranquille ». Tu te tranquillises pour trouver un plan pour passer. Tous ceux qui sont passés par le Maroc doivent connaitre les « tranquilos ».

Dans cet appartement, il y avait des insectes partout. Ils s'accrochent à la peau et sucent le sang. Au Maroc, entre africains on appelait ça « carambé[1] ». Une fois par semaine, je mettais mes vêtements dans de l'eau chaude parce que ces insectes y pondaient leurs œufs.

Au Maroc : première expérience de liberté

Au Maroc, j'ai connu ce qu'est la liberté. La partie du Maroc est la plus facile à expliquer en comparaison au reste du voyage dont je ne voudrais même pas avoir de souvenirs. Il y a quand-même eu des moments difficiles mais j'ai connu la liberté de pouvoir faire ce dont j'avais envie. J'ai vu des choses que je n'avais jamais vues. Je ne voyais que des blancs ! Je me disais « Ça existe un monde avec que des blancs ?! » Avant d'arriver en Espagne, je ne pouvais pas différencier un européen et un arabe.

À Casablanca, on devait payer chaque mois 100 dirhams (autour de 10€) pour avoir un endroit où dormir dans les « tranquilos », puis à partir d'un certain moment je m'étais fait beaucoup d'amis et j'allais dormir chez eux. Certains de ces amis étaient marocains, d'autres africains, et je sortais même avec une fille qui s'appelait Zahra. Elle était métisse, marocaine par sa mère et gabonaise par son père. J'ai passé beaucoup de temps chez elle. Cela m'a beaucoup marqué. Ils avaient une belle maison avec le confort. Ce sont des souvenirs inoubliables et puis c'est avec elle que j'ai commencé à voir ce qu'était une femme !

Il y a des gens que j'ai rencontrés et qui m'ont aimé sans rien connaitre de ma culture. Il y avait Wiam rencontrée dans le bus, mais aussi toute sa famille ; son père, sa mère et son frère. J'allais souvent chez elle. Ses parents m'avaient dit « Tu peux passer autant de nuits que tu veux. Ça ne nous dérange pas ». J'y passais des nuits mais je ne dormais pas avec elle. Je dormais dans la chambre de son frère. Ils étaient

[1] Il s'agit probablement de puces de peau.

comme une famille pour moi. C'est quelque chose d'inoubliable. Je communique toujours avec elle. Jusqu'à aujourd'hui, mes amis du Maroc m'écrivent « Viens au Maroc quand tu pourras ! Viens à la maison ! ».

J'y suis resté environ 6 mois. Ma vie consistait à jouer toute la journée au basket dans des associations. Il y avait la Croix Rouge qui donnait des habits et à manger. C'étaient des lieux où il n'y avait que des occidentaux. Je suivais aussi des cours de français et d'anglais dans une ONG.

En ce moment, je n'étais même plus avec mon cousin. Comme j'avais trouvé plein d'endroits où passer la nuit, je n'étais pas obligé de dormir dans l'appartement qu'il avait trouvé, infesté de « carambés ». Mon cousin se débrouillait. Comme d'autres au Maroc, il allait chercher du travail au bord de la route, au niveau de certains carrefours. Des gens s'y arrêtent pour te faire travailler. Il essayait de se payer une place dans un zodiac. Moi j'étais plus tranquille. Mon oncle m'envoyait de l'argent à chaque fois que j'en avais besoin et puis je connaissais le terrain.

J'étais devenu un peu plus malin. Mon oncle m'envoyait de l'argent sans que mon cousin le sache, mais j'avais tout de même pitié de lui, alors à chaque fois, je lui en donnais un peu.

Au Maroc, j'ai connu une liberté que je n'avais jamais connue avec mon père qui me disait « Étudie la géographie ! » Je ne faisais que lire ou alors j'allais dans des endroits où il y avait une Playstation. Il fallait payer 500 francs guinéens pour jouer. Je me suis rendu compte qu'en étant resté à Boké, je n'aurais jamais connu tout ce que j'ai découvert au Maroc. Je me pose souvent la question « Si tu n'avais pas fait cette bêtise, ta vie se serait arrêtée à Boké ? ». Parfois aussi, je me dis que mon père a connu et vu tout cela sans pour autant faire cette bêtise. Ce qui est certain, c'est que j'ai vu des choses que je n'aurais pas pu voir en restant et c'est quand même positif. Je ne regrette pas d'être parti mais plutôt la façon dont je l'ai fait, sachant que mon oncle m'aurait aidé. Il m'avait promis depuis longtemps que si j'avais le bac, il m'enverrait en France pour étudier. Ses deux fils sont même au Canada pour leurs études.

Frontière Maroc- Espagne

Mon oncle n'a pas réussi à me convaincre de rentrer. J'ai dit que si je rentrais, je partirai à nouveau. Je ne voulais plus aller étudier en Guinée. Je répétais toujours « Aidez-moi, je veux aller en Europe ». A cette période je ne croyais pas qu'il m'enverrait vraiment faire des études en Europe, parce que les amis que je côtoyais au Maroc me disaient « Ton oncle a les moyens. Il peut t'aider à partir d'ici. Il suffit juste de te payer un passeur et tu feras des études en Espagne ou en France. S'il veut t'aider, qu'il t'aide d'ici parce que si tu rentres là-bas, tu ne sais pas s'il va tenir sa promesse ». C'est pourquoi, je ne suis pas rentré mais j'aurais pu. Mon oncle me disait de réfléchir et que si je voulais, je pouvais aller voir son ami qui m'aurait aidé à rentrer.

Mon oncle pouvait payer pour me faire passer en Espagne mais il refusait parce qu'il craignait qu'il m'arrive quelque chose. Il me disait « Je ne veux pas payer de l'argent pour que tu ailles mourir dans la mer. Je m'en voudrais pour toujours ». C'est pour cela que j'ai duré au Maroc et en un certain moment, j'en avais marre. Puis, j'ai entendu qu'il y avait quelque chose que l'on appelait « polo free ». Cela signifie que tu rentres en Europe gratuitement, sans payer de passeur. Un « polo free » est un grand groupe de personnes qui va forcer et escalader les grillages d'une enclave espagnole. Quand cela se passe, il y en a certains qui rentrent et d'autres qui n'y parviennent pas. Des personnes venues de Casablanca disaient aux jeunes « Il y a un 'polo free' qui se prépare pour rentrer à Ceuta. Tu rentres et tu ne payes rien. Allez à 'Boningo' ». C'est le nom d'une forêt à coté de Ceuta. Les migrants ont donné des noms africains à ces forêts. Je ne sais de quelle origine précisément.

Comme mon oncle me retardait avec cette histoire de sécurité, j'y suis allé. Je me suis dit qu'il y avait des amis plus petits que moi, donc que je n'allais pas mourir ou nous allions être morts tous ensemble. Je n'avais dit à personne que j'étais parti, sauf à ceux qui étaient aussi motivés pour tenter leur chance. J'ai pris le bus pour Tanger afin de rejoindre la forêt. En arrivant, j'ai vu plus de cinq-cents ou six-cents personnes, avec des femmes, des enfants. Je n'avais jamais vu ça. Cette forêt était énorme comme celles de Guinée. Tous les jours, nous nous levions le matin et on attendait la police. Quand elle arrivait, tout le monde allait se cacher. Il y avait des grottes dans lesquelles nous nous cachions parce que la police n'y rentrait pas. Puis le soir, les gens revenaient et se rassemblaient.



Pour aller à la forêt de « Boningo », il faut acheter beaucoup de biscuits, des choses à manger que tu mets dans ton sac. J'avais de l'argent et j'avais acheté plein de boites de sardines. Ce n'était pas seulement pour moi mais pour me faire accepter. Il faut donner des denrées à ceux qui ont duré dans la forêt, sinon ils t'arrachent ton sac. J'étais malin, donc à chaque fois je cherchais qui était le chef, je venais vers lui avec le respect. Je disais « Je suis venu parce que j'ai besoin d'aide. Tiens ça c'est pour toi. J'ai appris que tu étais gentil avec les jeunes ». De cette façon, ils m'acceptaient !

Pour dormir, il fallait acheter un plastique à Casablanca ou à Tanger. Le soir, quand il pleut, tu t'enroules dedans. Parfois, je fais des cauchemars dans lesquels j'entends encore le "tac tac tac" de la pluie qui tombe sur le plastique. De cette façon, on ne se mouillait pas mais on entendait la pluie et on respirait difficilement parce qu'il fallait laisser qu'une petite ouverture pour que l'air passe. Ce n'était pas possible de construire des cabanes parce que les militaires venaient tout de suite les casser. Il y avait encore ces bestioles, les « carambés », qui m'ont fait la misère. J'ai toujours les traces de ces insectes sur ma peau. C'était violent.

Pour passer à l'enclave de Ceuta, il y a trois grillages qu'il faut escalader ou couper. Pour escalader, il fallait utiliser des crochets au niveau des mains et des pieds. Il y a même un petit grillage dans la forêt pour s'entraîner. Sauf que le premier et le troisième grillage sont en surplomb, donc quand tu montes, à un certain moment, tes pieds sont dans le vide. Il y a seulement celui du milieu qui est totalement vertical. Il y a aussi quelques portes et certaines personnes savent où elles se trouvent. Ce sont des petites portes utilisées pour la maintenance des grillages. Parfois, certains les cassent mais, généralement, on vous donne la consigne que ce sont les femmes qui doivent passer par les portes.

Pour le « polo free », on a attendu qu'il y ait de la pluie avec beaucoup de brouillard et on est parti pour ce qu'ils appellent la « frappe ». C'est-à-dire, tout le monde qui part ensemble pour essayer d'escalader les grillages. Des espagnols sont présents pour surveiller mais comme il y a trop de personnes en même temps, ils ne peuvent parfois rien faire d'autre que de vous regarder.

Quand on est parti, j'ai avancé et j'ai vu que des gens se coupaient dans des barbelés au sol. J'ai eu peur et je me suis arrêté. Je voyais plein de gardes en voitures et les gens passaient à côté. Il y a seulement 5 minutes maximum pour passer les grillages et c'est dommage parce que j'ai perdu du temps. J'ai failli ne pas repartir et finalement j'ai commencé à escalader le premier grillage. Quand je montais, le grillage tremblait parce que, de tous les côtés, beaucoup de monde montait en même temps. Les renforts espagnols sont arrivés et ils ont commencé à lancer des gaz lacrymogènes. Cela m'a fait peur et j'ai lâché. Le grillage était très haut et la chute a été violente parce que je n'ai pas pu me réceptionner correctement. Je suis tombé dans un trou. Cela m'a ouvert sur le côté du ventre. C'était grand comme blessure. J'ai encore la cicatrice. Il y en avait beaucoup de personnes à terre qui étaient aussi tombés. Certains disaient qu'ils n'arrivaient plus à bouger. Il y avait du sang partout.

Je regardais tout le temps ma blessure pour voir s'il n'y avait pas mon intestin qui sortait !

Ensuite, la police marocaine est venue. Il y a eu des ambulances et j'ai été emmené à l'hôpital. Ils m'ont juste mis un pansement et m'ont donné des médicaments. Quand j'étais à l'hôpital, j'ai appelé mes amis et aussi Wiam. Je lui ai dit « Bon là, je suis à l'hôpital. J'ai fait une bêtise ». Elle m'a dit « Tu es à Tanger ? Attends, je vais le dire à maman et on va venir ». J'ai répondu « Non, ça va aller ».

À cause du manque de places à l'hôpital, la police est venue nous chercher et ils nous ont envoyé au commissariat pour attendre le « refoulement ». Le refoulement consiste à envoyer les migrants dans une ville lointaine du Maroc. Vous partez en bus et ils vous laissent. Cela se fait couramment, sauf qu'à 23 heures la police nous a finalement dit « On n'a pas trouvé de la place pour vous, donc partez. C'est vous qui savez où aller ». Je suis sorti dans Tanger. Je ne connaissais personne mais je n'étais pas seul. Il y en avait qui venaient aussi du « polo free » et d'autres qui avaient été arrêtés dans la journée parce qu'ils étaient noirs. Toute la journée, la police fait des rafles dans la ville. Ils embarquent tous les africains puis lorsqu'il y a un bus, ils l'utilisent pour le refoulement. Ce jour-là, nous n'étions pas assez nombreux, alors ils nous ont libérés. Nous sommes partis tous ensemble à la gare. Il fallait payer mais personne n'avait d'argent. J'ai appelé un ami à Casablanca qui a payé pour moi. Il a payé et m'a envoyé le ticket en photo sur le téléphone d'une des personnes avec lesquelles j'étais.

Je suis donc retourné à Casablanca le temps de me remettre de ma blessure, mais j'avais décidé de ne plus trop durer au Maroc parce que les amis qui m'avaient motivé pour le « polo free » avaient réussi à passer. Je me sentais mal. Je me demandais pourquoi je n'avais pas réussi à franchir les grillages, pourquoi je m'étais arrêté, pourquoi je n'avais pas été un homme. J'avais expliqué ce qui s'était passé à mon oncle et il voulait toujours que je rentre en Guinée. Je lui ai dit que je ne rentrerai pas et que j'avais l'intention de travailler pour payer une place dans un zodiac.

En plus de cela, ma blessure ne guérissait pas. Elle s'est infectée et j'ai dû retourner à l'hôpital, cette fois à celui de Casablanca. Les soins ont été payés par les parents de Zahra. Aujourd'hui encore, je ne sais toujours pas combien cela a coûté.

Quelques jours plus tard et une fois rétabli, j'ai décidé de quitter Casablanca pour aller à Nador, pour être à côté de l'enclave espagnol de Melilla. Je me disais qu'il fallait que je sois à côté de la frontière, alors je suis allé dans la forêt de Gourougou. J'y ai trouvé une forte communauté africaine. Les marocains disent qu'il y a que les noirs pour y vivre ! Les marocains qui voulaient aller en Europe ne se mélangeaient pas à nous. Il y en a mais généralement on les voit juste à côté de la mer au moment de prendre le bateau. On n'avait pas les mêmes passeurs, mais ils prennent les mêmes bateaux.



Il y a plein de passeurs dans la forêt. Ce qui est bizarre est que les passeurs des guinéens sont guinéens. Les passeurs des ivoiriens sont ivoiriens. Cela fonctionne de cette façon. Parfois on entend que c'est les marocains qui tuent les gens dans la mer mais c'est faux. C'est les ivoiriens qui tuent les ivoiriens et les guinéens qui tuent les guinéens. Ces passeurs sont très riches. Ils ne vivent pas dans la forêt. Ils sont dans les villes à côté, dans de grandes villas. Certains ont même les papiers marocains. Ils vivent au Maroc depuis des années et se lancent dans ce business. Pour eux, c'est un business comme un autre.

Dans la forêt de Gourougou se trouvent uniquement ceux qui attendent pour passer en Espagne par la mer. Ils ont plus de moyens que d'autres. Beaucoup prenaient le bateau pour aller à Melilla. Selon le prix à payer, il y a plus ou moins de risque. Prendre le bateau pour aller à Melilla est cher car c'est moins dangereux que de traverser la mer pour aller vers le continent. Ceux qui ont encore plus de moyens se cachent dans une voiture pour passer à Melilla par la frontière terrestre. C'est le moins dangereux. En revanche, ceux qui ont le moins d'argent prennent des bateaux qui traversent pour aller directement vers le continent européen, ce qui est inévitablement le plus risqué.

En ce temps, je n'avais que l'argent que m'envoyait mon oncle pour manger. J'avais aussi réussi à acheter quelques vêtements. Je portais trois ou quatre pantalons à la fois et je cachais mon argent dans un des pantalons d'en dessous. J'avais toujours un peu d'argent pour avoir de quoi manger, sinon j'appelais mon oncle qui m'en envoyait. Il suffisait que je pleure un peu pour qu'il me dise « D'ici le soir je vais t'appeler ». Il m'envoyait un code Moneygram ou Western-union. Au Maroc, c'était comme en Algérie. Les filles allaient en ville pour chercher l'argent et en échange, elles prenaient une commission.

Quand je suis arrivé dans la forêt de Gourougou, ce qui était bizarre c'est que j'avais décidé de tout faire pour traverser, peu importe la manière. J'étais même prêt à prendre le zodiac pour aller directement vers le continent. J'avais fait plus de six mois au Maroc et mes meilleurs amis étaient déjà passés en Espagne, alors j'en avais marre. C'était fou parce que je n'avais même plus peur de la mort.

Quand il y a un départ, le passeur vient dans la forêt avec sa liste et il appelle les personnes. Ils vous donnent parfois des gilets de sauvetage. Ensuite, des arabes viennent vous récupérer dans la forêt avec un camion. En étant dans la forêt, on voit tout cela, alors quand tu entends ensuite qu'il y a un convoi qui a réussi, c'est un peu le rêve durant les jours qui suivent. Ce qui faisait qu'il y avait des périodes pendant lesquels nous rêvions et d'autres qui étaient tristes parce que, très souvent aussi, on entendait « Le mec qui était juste là. Il est parti sur un zodiac et ils sont tous morts dans la mer ». Nous appelions cela un « programme », c'est à dire un moyen pour passer, comme par exemple un bateau qui partait. Il m'arrivait de me réveiller le matin et on m'expliquait que les gens que j'avais vu partir la veille avec un programme étaient morts. Les programmes étaient le soir donc tu pouvais voir des gens la journée, tu aurais voulu pouvoir partir avec eux, et puis le lendemain tu entendais qu'ils étaient morts.

Je comprends que l'on se demande pourquoi je prenais tous ces risques, sauf que lorsque que tu es dedans, tu ne te poses pas ces questions. La seule chose à laquelle on pense c'est « Je m'en fous si je dois vivre, ça ira. Si ce n'est pas le cas, on ne meurt pas deux fois ». Voilà ce qui était dans ma tête. Parfois, je pensais qu'un an plus tôt, j'étais en Guinée, sans même connaitre ce qu'était cette vie. Je me disais que si maintenant j'étais ici, c'était Dieu qui l'avait écrit, et que si je devais mourir dans la mer, alors ce serait comme ça. Il y a des gens qui réussissaient et d'autres pas. Je n'avais pas peur.



Le problème était que je n'avais pas l'argent minimum. La seule personne qui pouvait payer était mon oncle, mais s'il avait su que j'étais dans la forêt, il aurait refusé. La seule chose qu'il voulait, c'était que je rentre en Guinée. Il me répétait toujours que l'on allait trouver une solution et que je voyagerai dans ma vie, à la condition que je réussisse le Bac et que je m'inscrive dans une bonne école. Je continuais de refuser parce que le soir, au Maroc, je voyais l'Espagne. C'est réel, depuis Tanger tu vois la lumière de l'Espagne. Il y a même des jumelles. En mettant une pièce dedans, tu regardes et tu vois un peu la côte espagnole. J'avais des amis qui me faisaient rêver. Ils me disaient « Tu vois là-bas ? Il y a tout. Les gens, ils vivent ! Toi tu veux retourner parce que tu es tombé du grillage ? Retourne et tu vas trouver la galère. Nous pendant ce temps on va être là-bas et on va t'appeler au téléphone tous les jours pour te faire rêver ». On se chamaillait, parce qu'ils savaient que j'avais cette possibilité de retourner en Guinée avec mon oncle. Il serait même venu me chercher lui-même.

Comme je n'avais pas les moyens, chaque semaine lorsque j'appelais mon oncle je lui disais « Je ne suis plus dans la même maison. Là il faut payer et c'est un peu plus cher ». Il m'envoyait de l'argent et je l'économisais pour pouvoir me payer un passeur. Je voulais prendre le bateau pour passer à Ceuta ou Melilla. Cela coûtait entre 400 ou 500 euros. Cela faisait beaucoup.

Le moyen le plus sécurisé était la voiture mais c'était très cher. Il fallait payer entre 3.000 et 5.000 euros. Pour rentrer à Melilla ou Ceuta en voiture, il y a comme une autoroute. Les arabes achètent une voiture d'occasion à 500 ou 1000 euros et te cachent dedans puis ils passent la frontière. Il y a encore les trois portails dont le premier qui est au Maroc et les deux suivants en Espagne. Dès qu'ils passent le portail du Maroc, ils peuvent garer la voiture dans cette zone tampon et ils l'abandonnent. Lorsque la police espagnole vous retrouve, elle ne peut pas vous ramener au Maroc. Cette technique coûte cher parce qu'il faut payer la voiture qui va être saisie. Ce n'est pas un échec lorsque des gens sont retrouvés dans les voitures, dans des matelas ou autres. Ils se font arrêter mais ils sont déjà en Espagne.

Mon oncle ne voulait toujours pas entendre parler de la mer. Je continuais de l'appeler. Parfois je lui disais que j'étais malade et que je devais aller me faire soigner ou que je m'étais fait voler et il m'envoyait de l'argent. J'avais économisé parce que j'étais sûr que mon oncle n'allait pas payer. Entre-temps, j'ai parlé à ma mère et je lui ai fait croire que c'était par la voiture que je voulais passer. Je lui ai dit que c'était sécurisé « C'est une voiture ! Tu t'assois et tu passes ! On te fait un faux visa et c'est en sécurité ». Mon oncle ne croyait pas à cette histoire de voiture. Il savait que c'était faux, qu'il y avait toujours un risque. Il connaissait ce qu'il se passait au Maroc. Il voyage beaucoup. Il avait juré de ne pas payer. Il disait qu'il n'allait pas être celui dont la famille dit qu'il a tué l'enfant de sa sœur. Il me disait toujours de retourner en Guinée. Il avait même menacé de venir me chercher au Maroc. Il pouvait vraiment le faire, mais ce n'était pas possible qu'il me trouve dans la forêt.

Je suis resté environ deux mois dans cette forêt. Le temps passait vite parce que c'est quand même animé. Il y a de la vie. Des Marocains font du commerce et certains ont même des petites boutiques. Parfois, les militaires marocains ne viennent même pas ou alors ils viennent et ne touchent pas les gens parce qu'il y a beaucoup de marocains qui vivent de cela. C'est pourquoi tu ne t'ennuies pas. Tu es là et tu rêves !

Avec l'argent d'un téléphone que j'avais revendu, j'avais environ 400 euros. J'ai réussi à convaincre mon cousin de parler à son passeur pour qu'il m'accepte. Le problème, c'était que j'avais économisé pour ce que l'on appelle « jéjé ». Cela représente seulement la moitié de ce que l'on doit payer habituellement pour la traversée, sauf que c'est valable pour une seule tentative. Si ça marche, tu passes ; mais si cela échoue, tu n'es pas remboursé. En plus, si tu es refoulé, rien n'est pris en charge pour ton retour. Le risque est de donner tout cet argent à un passeur qui invente un voyage. Cela s'appelle programme « fuma fuma ». C'est-à-dire que c'est une arnaque où tu es mis sur un programme qui n'a aucune chance de réussir et

la police te rattrape. Au début, je voulais quand même payer le minimum et tenter ma chance au plus vite mais mon cousin me mettait la pression pour que je l'aide financièrement et que je ne parte pas sans lui. Je ne pouvais pas le laisser dans cette galère. Puis, j'ai aussi eu peur de perdre tout mon argent. En payant plus cher, le passeur va te mettre sur des « programmes » jusqu'à ce que tu passes et lorsque tu te retrouves à l'autre bout du Maroc à cause du refoulement, il t'envoie des tickets de bus pour le retour.

Un jour, mon cousin m'a dit « Essaye de parler à ta mère et de lui dire que tu as l'intention de passer, que ce soit avec son aide ou pas ». Il savait que si je parlais à ma mère et qu'elle pleurait devant mon oncle, il allait céder. Après avoir téléphoné à ma mère, mon oncle m'a parlé. Je me rappelle bien ce qu'il m'avait dit « Tu sais que tu risques ta vie pour rien ? Moi je ne veux pas voir ta mère dans la dépression alors que ton père est dans cet état. Maintenant, elle me dit que je laisse son fils mourir alors que je suis le seul qui peut faire quelque chose, donc on va être clair. Je vais te parler comme à un militaire. Tu es jeune peut-être mais je sais que tu peux retenir. Retiens bien. Si je t'aide à passer et que cela fonctionne, c'est ce que l'on souhaite. Si tu laisses ta vie dans la mer, dans l'au-delà devant Allah, tu ne me tiendras pas pour responsable. C'est ce que j'ai aussi dit à ta mère. Alors je vais essayer de voir. Donne-moi le numéro de ton passeur dont tu m'as parlé. Je vais essayer de parler à ses contacts en Guinée ».

Mon oncle et ma mère ont parlé avec le passeur mais je ne sais pas ce qu'ils se sont dit. Je sais juste que le passeur a dit à ma mère « Il y a une garantie avec le réseau. Vous déposez l'argent à Conakry. Ensuite il pourra passer la frontière en sécurité. Si ça ne vous convient pas, vous pourrez récupérer votre argent ». Mon oncle a été tenté de payer pour la sécurité, donc pour le passage avec la voiture par la frontière terrestre. Encore aujourd'hui, je ne sais pas combien il a payé mais c'est certain que cela faisait beaucoup, entre deux milles et trois milles euros. Le passeur m'a simplement dit « Ton oncle et ta mère ont payé ». J'ai essayé de savoir combien en demandant à ma mère mais elle m'avait répondu que mon oncle disait que ce n'était pas important. Je me demande ce qu'il serait arrivé sans mon oncle.

J'ai compris que le passeur avait une pression après la discussion qu'il avait eu avec mon oncle parce qu'il commençait à m'appeler au téléphone. Il me disait « Ça va, tu es bien là-bas ? Faut que je t'envoie un peu d'argent pour que tu fasses la cuisine et tout ». Jusque-là, c'était seulement moi qui l'appelais !

Pour ce « programme » avec la voiture, ce n'était tout de même pas facile, parce qu'il fallait attendre longtemps. Cela pouvait être encore deux mois à attendre dans la forêt et je ne voulais pas. Alors même que mon oncle avait payé pour la méthode avec la voiture, j'avais dit au passeur qu'il me mette sur n'importe quel programme, que je voulais aller en Europe, peu importe comment. Je lui avais seulement dit une chose, c'est que je voulais arriver de l'autre côté vivant. « Si tu as un zodiac avec un bon moteur tu m'envoies. Si tu sais que c'est pourri, tu ne m'envoies pas ». Les passeurs s'occupent de tous les différents programmes. Ils trouvent les clients et les donnent aux arabes qui font passer.

J'avais payé le « programme » le plus cher donc s'il me faisait passer par le moins cher, il gagnait encore plus d'argent. Je l'arrangeais, alors il me faisait passer en priorité. Il avait même aussi accepté de faire passer mon cousin en priorité. Le passeur était content ! Il m'a dit « Bien sûr il n'y a pas de problème, sauf que quand tu entres en Espagne, dis à ton oncle que tu es bien arrivé ».

Le passeur m'a donc rapidement envoyé à un programme. Un soir, des arabes sont venus nous chercher avec un camion. Ils avaient la liste de ceux qui venaient. Pour rentrer dans le camion, c'étaient des coups de pieds. Ces passeurs sont des criminels. Dans le camion, il faisait noir et on ne voyait pas la route. On est sorti du camion, il y avait la lumière des garde-côtes qui tournait, alors ils nous ont dit « À plat ventre ! ». En fait, tout est négocié avec les garde-côtes mais vous ne faites quand même pas de bruit. On a trouvé des gens qui nous attendaient. Tu vois un moteur, un zodiac. Personne ne parlait. J'entendais les vagues. Je sentais des choses, le vent, mais je ne voyais pas. L'eau de la mer était devant moi mais je ne voyais qu'une couleur bizarre, sans réaliser. Je pensais que c'était de la végétation. C'est seulement lorsqu'ils ont dit « Levez-vous. Approchez » que j'ai mis mon pied dans l'eau et que j'ai enfin su que c'était la mer. L'eau était glacée et sombre. Cela faisait peur. J'avais déjà vu la mer trois ou quatre fois et aussi l'océan en Guinée mais c'était quand même rare.

Un arabe est venu avec le zodiac et a dit « Montez ! Montez ! Montez ! ». On s'est assis. Il y avait beaucoup de vagues mais on est quand même partis. Nous avons continué jusqu'à un certain moment où le moteur s'est éteint. Le gars tirait sur le démarreur pour essayer de le rallumer mais il n'y avait rien à faire. Le moteur était noyé. Nous avons tourné et dérivé jusqu'au petit matin où les garde-côtes marocains sont venus nous chercher. Je pensais que l'on était loin mais au lever du soleil, nous avons vu la côte marocaine qui était toute proche. Je pensais que l'on avait fait au moins cent kilomètres ! Je me suis dit « Mais comment c'est possible ?! Si c'est comme ça, on ne va jamais réussir à rentrer en Europe ! ». Les garde-côtes marocains nous ont pris. C'était la police marocaine avec un grand bateau. Ils nous ont ramené à leur base pour ensuite nous mettre dans des bus pour le refoulement. Le bus a roulé une journée, une nuit et encore une journée. Je me suis retrouvé à Safi, une ville très éloignée. Comme j'avais beaucoup payé, le passeur a envoyé des billets de bus pour que je puisse revenir et réessayer. Il y avait une garantie. Soit il envoie de l'argent, soit il achète des billets, donc j'ai fait l'aller- retour.

Après cette première tentative, j'ai essayé de passer plusieurs fois. Je ne saurais même pas me souvenir combien. J'avais tellement envie d'aller dans le bateau que je n'avais plus peur de la mer. Il m'arrivait de penser que c'était impossible tellement j'avais fait de tentatives. Parfois, nous n'avions même pas le temps de voir la mer. À chaque fois, les garde-côtes ou la police nous arrêtaient. C'est à ce moment que j'ai été menotté pour la première fois parce que c'est quand même une bêtise. On était envoyé en garde-à-vue. On nous insultait, on nous donnait des coups de pied. Par exemple, si le policier te regardait et que tu lui souriais, il te mettait une gifle ! On me posait des questions « Qui est ton passeur ? » et je répondais juste « Je ne sais pas ». Le plus grand du groupe était torturé. Le fait de voir quelqu'un se faire

torturer à côté de toi, c'est comme si on te torturait toi-même. Parfois, j'ai encore des images de personnes que je voyais se faire tabasser. Une fois il y a un jeune qui était un peu révolté et deux ou trois policiers se sont acharnés sur lui. Au Maroc, les tortures sont faites par la police. Je n'ai jamais été torturé par la population civile.

Prison

Une nouvelle fois lors d'un « programme » qui avait encore échoué, j'avais été particulièrement tabassé. Cette fois, nous nous étions fait attraper au bord de la mer. Nous étions nombreux et certains sont partis en courant. J'ai décidé de rester parce que lorsque tu cours dans certains endroits, il y a aussi des clochards qui peuvent te voler ou te frapper à mort. On s'est dit que l'on allait refaire le refoulement sauf que c'étaient des garde-côtes, ils ne rigolaient pas avec nous et ils ont commencé à envoyer des coups. Parmi les militaires, il y avait un noir. Il était même plus noir que moi, alors quand je l'ai vu, je me suis dit « Au moins peut-être que lui, il va nous comprendre ». C'était le militaire le plus méchant que j'avais vu de toute ma vie ! Il est venu, il a commencé à parler « Vous faites quoi là !? » et il a commencé à envoyer les coups. Parmi le groupe de militaires, il était le seul à parler. J'avais tendance à vite me révolter. J'avais la bouche qui me grattait et je lui ai dit « Franchement, toi tu es noir comme nous et tu nous tortures. Tu n'as même pas honte ? ». Il ne fallait pas lui dire ça ! Il s'est mis à me frapper et je continuais de me révolter. Je lui disais « Vas-y ! Si un noir me tue, je serais fier ! ». Le pire, c'est que c'étaient ses collègues qui venaient et qui essayaient de le retenir. J'ai toujours cette image.

Parfois quand je vais à la bibliothèque et que je lis sur les afro-américains qui ont résisté contre la ségrégation raciale, je fais un lien avec cette histoire. J'ai lu un passage qui disait que toute civilisation qui se fait pourrir de l'extérieur, c'est qu'elle est déjà pourrie de l'intérieur. C'est-à-dire, je voyais ce noir qui nous torturait beaucoup plus que tous les autres que j'avais rencontrés sur mon voyage. Il était énervé contre nous alors que je le sais et je l'avais entendu dire : les noirs marocains ne sont pas acceptés par les autres. C'est une réalité au Maroc. Il y a du racisme envers les noirs marocains parce qu'ils sont des descendants d'esclaves. Je connaissais cette histoire et je lui ai dit. Il m'a tabassé. Je me suis relevé et il m'a encore tabassé. Il était encore plus énervé ! Cela m'avait énervé de voir un noir comme moi, qui avait ce comportement au lieu de nous aider.

Les militaires garde-côtes nous ont ensuite mis dans leur fourgonnette pour nous emmener à la gendarmerie. Le militaire qui m'avait frappé m'a sorti un gros tas de papiers et il m'a dit de signer. J'ai dit « Qu'est-ce que je dois signer ? Je ne vais rien signer ». Il a alors encore recommencé à me frapper. Il n'était pas le seul avec moi. Il y avait aussi un grand gradé. Ils ont commencé à parler entre eux et, comme j'avais duré au Maroc, je commençais à comprendre un peu le dialecte. Un militaire disait « Lui, il est petit ». J'entendais qu'il parlait du procureur en disant que ça allait être compliqué. Ils ont ensuite recommencé à me dire de signer. J'ai dit « Non moi je ne comprends pas l'arabe. Comment voulez-vous que je signe ? Je ne vais pas signer ».

Ils m'ont répondu « Si tu ne signes pas, on va te torturer ou te mettre en prison. Tu vas mourir ! ». Je disais que je ne connaissais personne dans ma vie et que cela n'avait pas d'importance que je meurs. À bout de patience, ils ont mis mes mains dans de l'encre et ils les ont posées sur les papiers ! Puis ils m'ont mis dans une cellule séparée des autres personnes.

Je suis resté presque une semaine dans la cellule. Durant ces jours, le même militaire noir est venu dans ma cellule et il s'est excusé. Avec son accent, il m'a dit « Tu sais, la dernière fois, j'ai mal agi, surtout envers toi. J'ai eu honte. Je te le dis maintenant parce que je n'ai pas mes collègues avec moi. C'est à cause de-moi si tu es encore ici jusqu'à présent. Maintenant c'est un peu compliqué ». Je n'en revenais pas ! Je me suis dit que c'était du sérieux. J'ai commencé à pleurer et il m'a dit « C'est compliqué mais on va trouver une solution ». Je lui ai dit « Écoute, je n'ai plus envie de te voir. Laisse-moi tranquille ». Il est parti et je ne l'ai plus revu.



J'ai ensuite été déplacé à Nador et j'en ai déduit que c'était une prison parce qu'il y avait un genre de policier que je n'avais jamais vu. C'était comme une énorme cellule et nous étions nombreux. Il y avait aussi des Marocains dans le groupe. Certains étaient très jeunes et ne devaient même pas avoir 12 ou 13 ans. J'étais le plus grand. J'y suis resté pendant quelques jours puis on m'a dit « Tu dois voir le juge ». J'ai répondu « Comment je dois voir le juge ? ». Ils m'ont dit « On va te libérer. Juste tu dois raconter pourquoi ils t'ont arrêté. Ce n'est rien ». J'ai cru cela et j'ai pensé que ce n'était pas grave.

Je suis parti au tribunal. Je n'avais jamais vu une cour, ni un juge. C'était une grande salle avec beaucoup de marocains. Ils nous ont menottés deux par deux. J'étais avec un marocain. Il y avait un jeune ivoirien qui m'expliquait en dioula qu'il avait fait de nombreux mois en prison. Il me demandait où j'étais. Je lui ai expliqué que je ne savais pas vraiment si c'était une prison mais il m'a confirmé que c'était certainement le cas.

Il m'a ensuite dit « Devant la juge, tu ne parles pas, sinon tu peux prendre un an ou dix ans de prison. Si on te met en prison au Maroc, c'est fini ». Je lui ai répondu « Mais si tu ne parles pas, comment ils vont savoir si tu as raison ? ». Il disait qu'il ne fallait pas parler, que ceux qui ont parlé ont pris au moins 6 mois de prison. J'ai vraiment eu peur parce que jusqu'à ce moment, j'étais convaincu que j'allais simplement être écouté et libéré.

On nous a envoyés dans une petite salle dans laquelle il faisait très chaud. J'étais toujours menotté avec le jeune marocain. J'étais assis et je récitais tout ce que je connaissais dans le coran. J'avais rencontré un jeune au Maroc qui m'avait dit « À chaque fois que tu as peur ou que quelqu'un veut te faire du mal, tu lis ce verset et ça va t'aider. Il ne va rien t'arriver ». C'était un petit verset. À chaque fois que j'avais un différent, je le lisais et cela marchait.

Je m'en souviendrai toujours. Il est arrivé mon tour et j'ai été appelé. Je suis arrivé devant la barre. J'avais été malade et j'étais vraiment épuisé. Premièrement, j'avais eu cette blessure quand j'étais tombé puis on m'avait attrapé à côté de la mer avec des habits sales. J'avais des cheveux longs comme je n'avais jamais eu. En me voyant, on ne pouvait que se dire « Mais qu'est-ce qu'il a lui ? ».

À la barre, on me parlait en arabe et un interprète me traduisait « Monsieur Bah, vous avez été pris à côté de la mer. Vous êtes accusé de tentative d'immigration illégale. Vous êtes accusé d'avoir frappé un garde côte. Vous l'avez blessé à la tête avec un caillou. Vous êtes accusé d'avoir conduit un zodiac. Vous êtes accusé d'être le pilote ». Tout de suite, j'ai commencé à pleurer. Ils ont fini et le procureur a parlé. J'ai supposé qu'il était le procureur parce qu'il était habillé en rouge et j'avais vu des films dans lesquels c'était similaire. Ensuite le juge m'a dit « Est-ce que tu peux m'expliquer tout ça ? Comment cela s'est passé ? Est-ce que c'est vrai tout ça ? ». Avant que je commence à parler, ils m'ont demandé quelles langues je comprenais

et si je parlais le français. En bon français, avec le micro, j'ai expliqué ce qui c'était passé et même ce qui était arrivé avec le policier noir. Tout le monde se taisait. J'ai tout expliqué et j'ai ajouté « Je n'ai toujours pas compris et je ne vais toujours pas comprendre. Même si aujourd'hui vous me laissez partir, même si je rentre chez moi en Guinée, je ne vais jamais oublier qu'au Maroc je me suis fait torturer par un noir comme moi, mais que je ne me suis jamais fait torturer par un policier blanc. Je ne vais jamais oublier ce qu'il a fait ». J'ai tout expliqué !

Le juge m'a dit « Monsieur Bah, vous êtes musulman ? » et les gens dans la salle ont commencé à rigoler. C'est parce que je jurais, quand je parlais je répétais « Au nom de Dieu ! Wallah ! Je ne vais jamais oublier ! » parce que j'étais énervé contre le policier. Il m'a dit « Vous jurez que ça s'est passé comme ça ? ». J'ai répondu « Oui, je jure ». Après il a dit « C'est le ramadan. Vous êtes en jeûne ? ». J'ai dit « Oui je suis en jeûne ». Il m'a dit « Est-ce que vous êtes bien portant ? ». J'ai alors expliqué que j'étais tombé et que j'avais été malade. J'ai raconté toutes les galères que j'avais eues. Il m'a laissé parler. Il m'a répondu « Est-ce que tout de suite ça va ? Vous voulez vous assoir ? ». J'ai dit « Oui » et ils ont parlé en arabe pour que quelqu'un amène une chaise. Après le juge m'a dit « Vous souffrez de quoi ? ». À ce moment, je me suis rappelé que j'avais une tante qui faisait de l'asthme. J'ai eu cette idée parce que cette tante disait que c'était compliqué d'être dans une petite pièce en souffrant d'asthme. Elle ne pouvait pas s'assoir dans une pièce. Je me suis dit qu'en prison dans une cellule, ce serait compliqué avec de l'asthme et puis comme la pièce du tribunal était aussi petite, j'ai pensé « Dis que tu as ça, ils vont peut-être te libérer ». J'ai dit « Je suis asthmatique et j'ai demandé d'avoir la pompe à la prison ». Le juge a commencé à crier et ils m'ont envoyé une petite pompe. Je ne savais même pas comment l'utiliser ! Après le juge m'a dit « Ne vous inquiétez pas. Ça va s'arranger mais vous allez faire quoi si vous sortez d'ici ? ». J'ai dit que j'en avais marre et que je voulais rentrer en Guinée. J'ai dit « Renvoyez moi en Guinée et je vous promets que je ne vais jamais revenir au Maroc ». Il m'a dit « C'est tout ce que vous avez à dire ? ». J'ai répondu « Oui ». Il a dit « Il n'y a pas de problème. Rien ne vous arrivera et la cour donnera sa réponse demain ».

Quand nous sommes repartis à la prison, ils m'ont mis dans une cellule individuelle avec le confort. Le lendemain, je suis reparti devant la justice, toujours menotté. C'était le même tribunal avec le même juge. J'ai été le seul à être libéré. Ils m'ont dit « Monsieur Bah, vous êtes innocent. On vous libère ». Ils m'ont donné un papier en disant « Si vous vous faites arrêter par la police, vous montrez ça ». En même temps, ils m'ont rendu l'argent que j'avais quand je me suis fait arrêter. Le juge m'a dit d'aller dans des associations qui pouvaient m'aider à rentrer dans mon pays.

En sortant, même avec le papier du juge, j'ai quand même dû faire le refoulement. Dans le bus, j'ai réalisé que j'étais sorti d'une prison, que j'avais eu de la chance. Dans toute cette histoire, j'avais presque fait deux semaines de détention. Après ça, j'étais bizarre. J'étais vraiment amoché avec ma blessure et j'avais une énorme coupe de cheveux. Je n'ai jamais oublié cette histoire. Parfois j'en rêve, quand je suis dans la détresse.

À ce moment, au Maroc, j'ai relu le verset du coran et je me suis dit « Tiens, si tu lis ça tu vas aller en Europe ! Tu ne vas pas mourir dans la mer ! ». Je suis revenu du refoulement sans passer par Casablanca. Je suis allé directement dans la forêt et j'ai dit au passeur « Je m'en fous de quel programme mais dès qu'il y en a un tu m'envoies. Moi j'avance maintenant ». Ce qui était bizarre, c'est que j'étais encore plus motivé qu'avant.

Quand je suis arrivé du refoulement, ma mère m'a dit au téléphone « Ça fait longtemps que tu ne nous as pas contactés ». Je ne leur avais pas expliqué toute cette histoire avec la prison et le tribunal. J'ai répondu que c'était un peu compliqué à cause de la pluie dans la forêt. Elle m'a répondu « Et comment ça se passe ? Il n'y a toujours pas de voiture ? ». J'ai dit « Non mais dans ces jours-là, ça devrait arriver. Demain peut-être. Tout est ok ».

À cette période, j'ai goûté à l'alcool pour la première fois. Il y avait des bouteilles de whisky que les migrants allaient acheter aux villages environnants. Elles ne coutaient pas cher. Tellement que j'en avais marre, j'achetais ces bouteilles et plus je buvais, plus ça me faisait du bien. Parfois, il pleuvait et je ne sentais rien ! Puis j'avais le papier du juge. Je me disais que même si la police débarquait, je n'avais pas besoin de fuir. Je montrais ce papier quand j'allais en ville parce que c'était l'endroit fréquent où des policiers en civil nous prenaient. À chaque fois, on me laissait. J'avais encore ce papier quand je suis rentré en Espagne. Je l'avais dans ma poche.

J'ai fini par perdre patience et j'ai dit au passeur « Depuis le début, tu n'as toujours pas trouvé de voiture. Tu m'envoies toujours dans des programmes où il y a la mer, alors que tu sais que mon oncle a payé. Je vais lui expliquer tout ». Il m'a dit « Non, t'inquiète pas on va trouver une solution. Ne l'appelle pas ». Il m'a donné de l'argent lui-même en disant « Tiens ça et puis si tu as besoin de quelque chose, tu me le dis, ok ? À chaque fois que tu as un problème, dis-le-moi ». C'est à ce moment que j'ai compris que mon oncle avait payé beaucoup d'argent !

Traversée

Quelques jours plus tard, le passeur m'a téléphoné pour me demander si ça me tentait un bateau sécurisé, qui n'est pas un zodiac. Le passeur m'expliquait que l'on serait peu nombreux, en ajoutant « S'il te plaît ne dit rien à ton oncle. En plus il n'y a pas de problème. C'est un bateau sécurisé. Il n'y pas de risques ». J'ai dit que j'étais d'accord. Je ne sais pas pourquoi il avait peur. Mon oncle faisait partie de la douane, alors c'était peut-être pour cette raison. Puis certainement que mon oncle avait fait signer des engagements.

Cette fois, cela se passait dans la journée. Le passeur est venu me chercher. Je lui ai dit que si quelque chose m'arrivait, je le dirai à mon oncle. Il m'a répété que je ne devais pas m'inquiéter et qu'il n'allait rien m'arriver.

Il avait raison. Cette fois, on ne m'a pas frappé. Il m'a emmené dans une villa à Nador, à côté de la mer, dans un quartier avec des belles maisons ! Il y avait aussi d'autres personnes, des Marocains et des Érythréens qui voulaient aussi passer en Espagne. On était au nombre de six. On nous a mis dans un vrai bateau avec une cabine. Il y avait comme un salon. On est rentré dedans et il y avait une fenêtre au niveau du toit. Tu voyais le ciel. C'était confortable. Ils nous ont même donné des boissons. Au-dessus, il y avait des marocains avec des filles. Toute la journée le bateau s'est baladé. Ils faisaient des tours dans la mer puis d'un coup, l'un d'eux nous a dit « On est arrivé. Sortez doucement et un par un ». J'ai regardé autour de moi et c'était encore le Maroc ! Ils nous ont laissés sur un genre de presqu'île puis ils sont partis. C'était beau ! L'un de nous a téléphoné à son passeur et on lui a expliqué. Il nous a dit « Restez sur place. Ne bougez pas ». Il a aussi demandé si nous étions bien habillés, pour savoir si on passait inaperçus. Nous étions en effet bien habillés, comme il nous l'avait été demandé pour ce « programme ». Nous n'avions pas les mêmes passeurs mais nous avions eu la même consigne.

Le passeur nous a dit de rester jusqu'au soir et c'est ce que nous avons fait. Il y avait une plage, des palmiers et plein de bateaux dans la mer. En étant bien habillé et avec les quelques marocains avec nous, nous passions inaperçus.

Le soir, un nouveau bateau est venu nous chercher. Ce bateau était un peu du même genre mais plus rapide. Ceux qui sont venus nous chercher étaient fous. C'est sûr que c'était des militaires parce qu'ils avaient des tee-shirts de la gendarmerie. Tout ce qu'ils faisaient était rapide. Du genre « Montez vite, on n'a pas le temps ». Tellement que le bateau fonçait vite, on sentait des sursauts sur la mer. Ça criait. Les gens avaient peur. À un moment, on a senti la vitesse diminuer. On a entendu le bruit du moteur baisser de régime. Ils nous ont dit « Sortez ! Sortez ! Sortez ! ». Comme d'autres, je suis tombé dans la mer. Heureusement que je savais un peu nager et que l'on était juste à côté du rivage. Le bateau est reparti très rapidement. Il était très puissant. Je n'ai jamais vu un tel bateau. On est monté et tout de suite on a vu la police mais qui cette fois était espagnole. Ils sont venus comme s'ils savaient que l'on arrivait. C'est-à-dire qu'ils nous avaient repérés et c'est pour cela qu'ils nous ont fait descendre du bateau en vitesse. La police a dit « Bougez pas ! Bougez pas ! » et ils nous ont pris.

Nous avons été emmenés par la Guardia Civil dans un camp de migrants. Je ne sais plus où nous étions précisément en Espagne, mais c'était proche de l'endroit où nous sommes arrivés avec le bateau. Je suis resté seulement deux ou trois jours dans ce camp. La Croix-Rouge nous avait donné des serviettes et on a fait des analyses médicales.

Ensuite, nous avons été séparés des adultes et envoyés à Murcia, en Espagne. Il parait que d'autres avaient été envoyés en prison. Nous avons pris le bus pour aller dans une association à Murcia. Nous étions assez nombreux à y aller. Il y avait beaucoup de route.

Une fois arrivé, j'ai appelé mon oncle et ma mère pour dire que j'étais en Espagne. Ils étaient contents. Je n'ai pas dit que j'étais passé en Espagne en bateau. Encore aujourd'hui, ils pensent que je suis passé avec une voiture. Si je le disais, ma mère me reprocherait d'avoir risqué ma vie alors que mon oncle avait payé cher. Elle le prendrait mal. Je m'en veux de lui avoir menti parce qu'il y a de la confiance entre nous. Ce qui est sûr est que le passeur a bien gagné dans cette histoire.

À l'association à Murcia, nous étions logés dans de grands appartements. Il y avait deux niveaux. Les éducateurs m'ont posé des questions « Qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu veux faire l'école ? Tu as des parents ? Tu étudiais ? Tu as quel âge ? ». J'ai dit que je voulais étudier. Ils étaient d'accord mais je devais dans un premier temps apprendre l'espagnol.

Dans cette association, il y avait un jeune français qui travaillait. Il était marié à une espagnole. On discutait beaucoup en français. Il m'avait dit « Tu es intelligent. Tu pourrais franchement étudier. Tu as de la famille en France ? ». J'ai dit « Non, je n'ai pas de famille en France ». En réalité, il parait que j'ai de la famille en France mais je ne les connais pas, puis ils ne m'ont même jamais contacté. Il m'a ensuite dit « Si tu avais quelqu'un en France, ça serait mieux avec ton niveau. Tu n'aurais pas besoin de passer une année à apprendre la langue ». Il me disait que c'était beaucoup plus facile en France, qu'ici à Murcia c'était petit et compliqué pour les africains. Il m'expliquait les différences entre la France et l'Espagne. Il m'avait aussi dit que l'association pouvait nous payer le transport si nous voulions partir dans un autre lieu. Le transport était payé jusqu'à la dernière ville de l'Espagne.

Dans cette association, je suis devenu ami avec un jeune guinéen qui avait de la famille en France et qui comptait les rejoindre. J'ai décidé de partir avec lui. Jusqu'à ce moment, je rêvais de l'Espagne avec Barcelone et la France venait de tout remplacer !

Nouveau départ

En Espagne, nous avons pris un train jusque dans une ville proche de la frontière française, dont j'ai oublié le nom. Nous avons quitté le train pour prendre un bus. Je me souviens qu'il fallait payer cinq ou six euros pour aller à « Irun » qui est la dernière ville espagnole. Nous avions rencontré d'autres jeunes. Il y avait un petit pont au niveau de la frontière. Passé ce pont, c'est la France.

Il y avait quelqu'un qui faisait passer des jeunes gratuitement avec sa voiture. D'autres jeunes nous avaient donné son numéro et nous l'avions contacté. C'était quelqu'un de bien et de rebelle qui disait « Il n'y a pas de problème. Je vous aide. Vous souffrez. Je fais ce que j'ai à faire. Moi je m'en fous ». Nous sommes montés dans sa voiture et nous avons traversé le pont. Cette personne nous a emmené dans un café et a même voulu nous donner de l'argent, mais nous avons refusé en disant que nous en avions sur nous, puis elle nous a dit « Vous prenez un café et vous attendez le bus ».

Franchement, je me sentais bien parce que je voyais des noirs se promener dans la ville. Puis je comprenais tout ce qui se disait en français. Ce n'était pas comme en Espagne. Je me sentais un peu chez moi en quelque sorte. On est resté dans ce café. La personne qui nous avait fait traverser la frontière avait dit que ce serait bien que ce soit moi qui aille voir le bus parce que je pouvais passer pour quelqu'un qui habite ici. Je me suis bien brayé parce qu'à l'époque, on disait qu'un français se braye toujours ! Je suis parti pour voir et il y avait un groupe d'africains. Ils se sont arrêtés juste à côté de l'arrêt de bus et la police est arrivée et s'est dirigée vers eux. Lorsque j'ai vu venir la police, j'ai vu une vieille dame avec un chien. J'ai commencé à jouer avec le chien et la police est passée sans me calculer ! J'avais le cœur qui battait à cent. La police a encerclé le groupe.

Le bus est arrivé au même moment. Avec la police qui était ici, je me suis demandé s'il fallait que j'aille chercher mes amis au café ou monter directement. Je me suis dit « Non, là tu montes dans le bus ». Je suis monté et j'ai vu mes collègues qui regardaient. J'ai demandé au chauffeur de patienter un peu en disant qu'il y avait mes amis. Il m'a répondu « Qu'ils fassent vite ». Je leur ai dit « Courrez ». La police ne les a pas vus parce qu'ils étaient de l'autre côté du bus.



Je pense me souvenir que le bus nous a laissés à Bayonne qui était la première ville où il y avait une gare avec des trains. À Bayonne, il y a eu de la grêle. Cela a commencé par de la pluie, puis j'ai vu beaucoup de glace tomber en quelques minutes. Je n'avais jamais vu ça et je ne vais pas l'oublier.

Nous ne savions pas où aller puis mon collègue guinéen qui était parti avec moi a dit que nous pourrions aller à Nantes, car il y avait son frère qui nous expliquerait comment faire afin d'obtenir une prise en charge. Nous sommes arrivés à Nantes sauf qu'il ne répondait pas au téléphone. Nous ne savions pas comment faire, surtout que c'était l'hiver et que nous avions froid.

Sans solutions, nous nous sommes dit « Allons à Paris. Il y a beaucoup d'africains là-bas ». Beaucoup d'amis rencontrés au Maroc étaient dans des associations à Paris. Nous avons pris un train au hasard, sauf que le train nous a envoyés vers Bordeaux ! Nous avons alors repris à nouveau un train. Dès qu'un contrôleur arrivait, je parlais le pular. C'était un ami qui m'avait dit « Le jour où tu vas rentrer en Europe, dans le train tu parles le pular et ils ne vont pas te poser de questions. Ne parle pas le français, sinon c'est la police ! ». Dès que les contrôleurs venaient, ils nous disaient « Venez monsieur, c'est quoi votre nom ? ». Je répondais « Minanatadhoum », ce qui veut dire « Je ne comprends pas ce que vous dites ». Puis j'entendais dire « Oh putain, vite sors-lui ». À chaque fois, les contrôleurs me donnaient un long papier que je mettais dans ma poche. Ensuite, ils parlaient en articulant au maximum « Vous partez où ? Paris ? Tour Eiffel, ça vous dit quelque chose ? Tour Eiffel ? Toi Paris ?». Ils étaient morts de rire entre eux. Une fois, il y en a quand même un qui était énervé et il a dit à son collègue « Mais qu'est-ce qu'ils sont cons ! Je me demande comment ils font pour venir jusque-là ! ».

Je me rappelle que mon collègue m'avait dit un peu plus tôt qu'il n'avait pas d'argent pour manger. Quand les contrôleurs nous ont trouvés dans le train, il a eu peur lorsqu'ils ont dit « On vous envoie à la police et après c'est le retour au bled ». Il a eu peur donc il a parlé le français. Il a dit « Attendez on va négocier » puis il a sorti de sa poche au moins cent euros ! Les contrôleurs lui ont fait payer le billet puis ils m'ont dit « Maintenant c'est toi ». Je savais qu'ils essayaient juste de me faire peur. Mon pote m'avait dit que les contrôleurs du train te parlent de choses mais qu'ils ne vont rien faire. Je n'ai rien répondu et ils m'ont donné une amende. J'ai ensuite dit à mon collègue « Hier tu as refusé de payer à manger alors que tu avais de l'argent. En plus les contrôleurs ne vont rien faire. Toi tu as eu peur ».

Nous sommes arrivés à la gare Montparnasse à Paris et je voyais que tout le monde était pressé. J'avais faim. Mon collègue a appelé son contact mais moi je n'avais personne. Je n'avais jamais vu une gare aussi grande. Je ne parvenais pas à en sortir. Je voyais des gens descendre par les escalators mais cela m'emmenait au métro. Je ne savais pas que la gare était liée au métro.

J'avais froid, alors je me promenais. Je rentrais dans les boutiques et je faisais semblant de voir si quelque chose m'intéressait, le temps que les radiateurs me réchauf-

fent. Avec mon collègue c'était tendu suite à l'histoire d'argent. Je me suis promené et à un moment, je ne l'ai plus revu. Il a dû partir avec son contact et je me suis retrouvé tout seul. Je me suis dit dans ma tête « Maintenant c'est chaud. Qu'est-ce que je vais faire ? ». J'avais un petit téléphone que l'association en Espagne m'avait donné. Ma carte sim fonctionnait en France mais je n'avais pas de forfait.

J'étais toujours dans la gare parce que je n'arrivais toujours pas à en sortir. À chaque fois que je descendais dans le métro, je voyais ces portes qui s'ouvrent et qui se ferment automatiquement et je ne comprenais pas. Je voyais les gens qui bipaient avec leurs cartes et qui passaient. À chaque fois que je vois ce système, je pense à ce jour. Je me disais que s'il fallait payer pour sortir, c'était un problème !

Il faisait nuit maintenant. J'ai vu un groupe d'africains qui couchaient dans la gare. Je comprenais leur langue. Je suis allé les voir et j'ai dit que j'avais faim. Ils m'ont répondu « Va là-bas, ils donnent à manger. Tu vas tout droit jusqu'à que tu vas voir des gens assis. Ils vont te donner à manger ». J'ai couru et il y a un mec qui m'a vu. Il m'a dit « Tu veux manger ? ». J'ai dit « Oui ». Il m'a donné un plat. Quand j'ai fini, je me suis dit « Franchement c'est bien la France » parce que je n'avais pas de solution et j'ai pu manger. Une dame qui s'occupait de distribuer la nourriture m'a dit « Si vous êtes là demain à la même heure, on vous donne encore à manger ». Nous avons un peu parlé puis elle m'a dit « D'où tu viens ? Tu passes la nuit où ? Va dans des associations. Ils vont t'aider ». Elle m'a donné un dépliant avec les contacts des associations qui donnent à manger. J'ai compris que je pouvais au moins manger sans argent et surtout que je pouvais avoir de l'espoir.

J'ai vu qu'il y avait le wifi dans la gare mais mon téléphone ne pouvait pas aller sur internet. Une des personnes qui mangeaient m'a prêté le sien et je me suis connecté. J'avais des amis en France mais je ne savais pas dans quelle ville. J'ai vu qu'un ami du Maroc avec qui j'avais rêvé de l'Europe était connecté. Il était rentré lors du « polo free ». Il était surnommé « le blanc » parce qu'il disait qu'il pensait à aller en Europe depuis sa naissance ! Je lui ai envoyé « Salut ». Il m'a répondu « Tu es où ? J'ai appris que tu es rentré ». J'ai écrit « Je suis à Paris ». Il m'a demandé « Yo man, t'es à Paris ! Mais tu es où ? Dans quelle association ? Dans quel foyer ? ». Je ne savais même pas ce que c'était un foyer. Je lui ai expliqué la situation et il m'a donné les astuces pour savoir comment faire. Puis il m'a dit « Tu sais à Paris, c'est un peu bizarre. Il y a beaucoup de gens et ce n'est pas facile d'avoir une prise en charge. Va dans les petites villes. Là où je suis c'est bien. Viens ici à Rodez. Va à la gare des trains et regarde si tu vois Toulouse. Tu montes dans le train. Tu ne payes rien sauf qu'il faut faire attention parce qu'à la montée, ils demandent les billets. Fais comme tu peux. Quand tu arrives, tu m'appelles et je viens te chercher ». J'ai donné mon numéro de téléphone à mon ami et jusqu'au lendemain, il m'a appelé plusieurs fois pour savoir où j'étais.

À la gare, j'avais essayé de demander où était le tableau d'affichage des horaires de train. J'essayais de demander aux gens, mais ils ne me regardaient même pas, en pensant que j'allais demander une pièce. Parfois même, ils me contournaient.

Pourquoi ?

La nuit, la police a vidé la gare. Le dernier train est venu et ils ont dit « Sortez, sortez ». Du coup j'ai enfin pu voir où était la sortie en suivant les gens. J'ai compris qu'elle était plus proche que le métro ! Je me suis retrouvé dehors et je suis allé sous un abribus. Il faisait froid et j'ai commencé à faire des pompes, pour ne pas geler. Ce qui m'a beaucoup marqué, c'est que j'ai remarqué qu'il y avait quelqu'un qui dormait sous l'abribus. C'était un sans-abri. J'ai regardé et j'ai vu que c'était un vieux et que c'était un blanc. Je le dis parfois « Dieu merci et merci à la France ». Quand je vois des gens dans la rue et que c'est des Français, je me dis qu'il ne faut pas être ingrat. La France nous aide quand même, malgré la galère pour obtenir les papiers. Depuis que je suis arrivé, des gens m'ont aidé. Tu te dis que ce n'est peut-être pas les mêmes français entre ceux qui nous aident et ceux qui ont fait l'esclavage et la colonisation ! Je me dis qu'il ne faut pas voir que le côté négatif.

Jusqu'à présent, je me rappelle de ce vieux sous l'abribus et je me dis que j'ai eu de la chance. La dernière fois que j'étais au travail, qu'il faisait froid, que mon chef me mettait la pression, je voulais abandonner mais après je me suis dit « Quand même, il y en a beaucoup qui n'ont pas cette chance ». Je me dis que c'est normal que je me lève à 5 heures pour aller au travail. Même si c'est loin, c'est pour un temps.

Lorsque j'ai vu cette personne en train de dormir sous l'abribus, j'ai même arrêté de faire les pompes que je faisais pour me réchauffer. Je me suis dit « Regarde cet homme couché par terre. Il a l'âge de ton père. Toi tu es là et tu as peur du froid ! Assieds-toi ! ». Je me suis assis et je réfléchissais maintenant à mon père qui était malade, à ma mère, à ces conneries que j'ai faites au Maroc et aux risques que j'avais pris. C'est à ce moment que j'ai commencé à me poser la question du « pourquoi ». Est-ce que j'avais fait tout ça pour venir m'échouer sous un abribus ? C'est comme si j'avais pensé qu'en arrivant en France, j'allais trouver des français à la porte avec les bras ouverts, criant « Bienvenu ! ».

Je vois encore l'image. Sur la gare Montparnasse, il y a une grande horloge avec les aiguilles allumées. Je sortais la tête de l'abribus pour regarder l'heure. Je repensais à tout et le pire est que je n'ai pas trouvé réellement le « pourquoi » qui m'a motivé à risquer ma vie. Je ne dirais pas pour si peu, mais pour quelque chose que je ne connaissais même pas. J'ai vu ce que mon père me disait sur l'occident qui comporte beaucoup de difficultés, comme le froid par exemple. Il disait aussi que si je m'en sortais moi-même et que je pouvais aider la famille, il aura réussi lui aussi. Ma réussite ferait qu'il n'a pas échoué en nous éduquant. Tout ceci est en rapport avec sa famille qui considèrent qu'il a échoué dans sa façon de nous éduquer.

Le lendemain, je suis allé prendre le train pour Toulouse. J'ai constaté qu'il y avait des portes qui s'ouvrent automatiquement en montrant le ticket de train, mais de l'autre côté ce n'était pas automatisé. Il y avait un contrôleur qui regardait les tickets. J'ai remarqué que parfois, il ne regardait pas bien. Je n'avais pas de sac, ni rien, alors j'ai observé pendant une minute et j'ai vu un monsieur noir avec deux valises. Il avait du mal à les porter. Je suis venu et je lui ai dit « Est-ce que je peux vous ai-

der monsieur ? ». Il m'a dit « Oui, avec plaisir. Merci beaucoup mon fils. Ça va ? Tu t'appelles comment ? ». Il a commencé à me remercier en marchant jusqu'à ce que l'on arrive au niveau de la porte et je suis passé sans montrer de ticket. J'avais pris un journal et je l'avais plié pour que cela passe pour un billet puis avec la valise du monsieur, je suis passé sans problème ! Quand on est passé, je n'entendais même plus ce qu'il me disait ! Je suis monté dans le train. J'étais assis et j'avais peur de me faire contrôler, mais il n'y a rien eu. Je n'ai pas vu de contrôleur. Le train était direct jusqu'à Toulouse.

Je suis descendu du train et j'avais encore faim. Je me suis débrouillé pour appeler mon pote qui m'a dit « D'accord mec ! Attends-moi là-bas. Je prends un train ! Je suis à Rodez. C'est un peu loin mais t'inquiète ! ». Il a pris le train et il est venu jusqu'à Toulouse. C'était loin ! Je l'ai attendu pendant presque deux heures de temps. En arrivant, il m'a emmené dans un snack. Il a acheté plein de choses en disant « Mec défoule-toi ! Tu n'es plus dans la forêt ! ». Après il a vu des filles et il les a appelées « Salut les filles, vous voulez vous assoir avec nous ? ». Les filles se sont assises et il a commencé à discuter avec elles ! J'ai vu qu'il était habillé avec des marques et il faisait le beau ! Il a pris le numéro de l'une d'elles. Moi, je ne disais rien et il n'arrêtait pas de me donner des coups de pied sous la table pour que je parle avec l'autre. Cela n'était pas dans ma tête en ce moment ! Je lui ai dit « Mais qu'est-ce qu'on attend, moi je veux voir où je vais passer la nuit ! ». Il a continué de parler avec une des filles. C'est un bavard ! L'autre me regardait dans les yeux et mon pote continuait à me donner des coups de pied. Je ne faisais rien. Il m'a pris par l'épaule et il m'a dit « Mais tu vois comment la fille te regarde ! ». Je lui ai répondu « Tu es fou ou quoi ? Je viens d'arriver et tu vois comment je suis habillé ? ».

Accès à la protection de l'enfance

Il m'a dit « Bon, voici le plan. Je te paye le billet de train. On va à Rodez ». Ensuite, il m'a expliqué « Quand on arrive là-bas, c'est simple, tu vas à la police. Tu expliques que tu ne connais personne, que tu viens de l'Espagne, que tu es guinéen. Tu expliques ta situation. Ils vont te poser plein de questions et ensuite ils vont t'envoyer en foyer ». On est arrivé à la police et il a continué sans me calculer. Il faisait nuit. Je me suis assis devant la porte de la police comme mon ami m'avait dit de faire ! Il m'a même dit de me coucher s'il le fallait pour montrer que j'étais fatigué ! Cet ami est fou !

Au bout de quelques secondes, une porte s'est ouverte et une policière est sortie. Elle m'a dit « Ça va toi ? Tu vas bien ? » et je me suis couché à terre ! J'ai dit « Non ça ne va pas » et j'ai commencé à faire des simagrées. Le pire, c'est qu'à ce moment, j'ai tourné la tête et j'ai vu mon pote plus loin qui me regardait. Il était mort de rire. Cela m'a énervé et je n'ai plus rien dit. Il y avait aussi d'autres personnes qui regardaient. Encore aujourd'hui, parfois je l'appelle et je lui dis « Toi, tu es un enfoiré ! Pourquoi tu m'as dit d'aller m'assoir comme ça ? Tous les gens me regardaient ».

La police m'a fait rentrer dans le commissariat. Je me suis assis et j'ai vu un policier qui faisait deux mètres ! On a commencé à parler et mon pote m'avait aussi dit de faire comme si je ne comprenais rien du français. Le policier disait « Toi ça va ? Toi malade ? Tu n'as rien ? ». Moi je répondais « Non moi un peu malade. Moi faim ! Moi manger ! ». Le policier disait à ses collègues « Qu'est-ce qu'il a ? Il est fatigué le gamin ». Ils ont commencé à parler entre eux « Bon là, il faut aider le gamin. Qu'est-ce qu'on va faire ? On ne peut pas le mettre en garde-à-vue lui… On s'en fout de la procédure. On l'envoie au foyer ». Ils ont téléphoné à un foyer pour demander s'il y avait de la place et ils m'y ont envoyé. Ils m'ont hébergé la nuit et le lendemain, on m'a renvoyé à la police pour que je donne mes empreintes et que je réponde à des questions. Ils m'ont dit que je devais voir une conseillère au département.

J'ai expliqué mon histoire à la conseillère du département. J'ai expliqué que j'avais un ami ici et qu'il m'avait dit de venir. Elle m'a dit que le problème était qu'il n'y avait pas beaucoup de places en foyer mais qu'elle allait essayer de m'aider en me trouvant une place dans une autre ville, pas trop loin d'ici.

En attendant qu'il y ait une place, je suis resté une semaine à Rodez. Je n'avais rien et au foyer, on m'a acheté des habits. J'ai revu quelques fois mon ami qui me faisait visiter la ville. Il m'emmenait voir des choses que je n'avais jamais vues. Il me présentait des filles et il disait « Ah lui, c'est mon meilleur pote. On était ensemble au Maroc. On a connu plein de filles aux Maroc ». Il disait ça aux filles ! Il faisait un peu comme s'il connaissait tout !

J'ai été envoyé à Villefranche. C'est un petit village à côté de Rodez. On était dans un appartement. J'ai fait connaissance avec d'autres jeunes. Il y avait beaucoup d'ivoiriens et j'étais le seul guinéen. La conseillère m'avait demandé si j'étais bien. J'ai répondu que c'était trop petit ici. Elle m'a dit « Oui c'est quand même éloigné. Tu aimes les grandes villes ? ». J'ai dit « Je ne sais pas ». Elle m'a demandé « Tu viens d'une grande ville de la Guinée ? ». J'ai répondu « Oui, si on peut dire, mais c'est surtout que les gens sont bizarres ici ». Elle m'a demandé « Tu as réussi à te faire des amis français à Villefranche ? ». J'ai répondu « Non, il n'y a que des vieux ici ». Elle a rigolé un petit peu et elle a dit « D'accord ». Après quelques temps, j'ai encore été reçu et elle m'a dit « C'est bon, on va te transférer à Marseille ».

Je suis resté presque deux mois à Villefranche. J'avais même commencé à faire des cours de remise à niveau. Il y avait une professeure à l'école qui ne voulait pas que je parte. Elle me disait « Non, c'est bien, tu vas être bien ici. Il ne faut pas quitter. C'est petit mais c'est calme. Tu vas t'habituer ». Parfois, elle m'envoyait avec ses enfants pour me faire visiter. Il y avait une colline avec une vieille église. C'est très beau et ancien ! C'est historique ! Il y a un petit fleuve qui traverse le village. Elle me parlait de la première guerre mondiale et des monuments. Elle essayait de faire en sorte que je me sente à l'aise mais je ne voulais pas rester. Ils n'ont que le TER qui passe.

Je m'étais quand même habitué aux éducateurs. Il y avait une éducatrice qui était très gentille envers moi. Elle m'avait dit que c'était compliqué à Marseille, qu'il y

avait des jeunes qui n'avaient jamais eu de place en foyer. Quand elle m'a dit ça, j'ai commencé à avoir peur. La conseillère au département m'avait dit que c'était compliqué mais que si ça n'allait pas, il y aurait une solution. Je reviendrais ou alors elle trouverait des contacts à Marseille. Elle m'a dit « Vas-y, ça devrait aller ». J'avais regardé sur internet à propos de Marseille et j'avais eu peur parce que je voyais les quartiers nord et les gens qui se font tuer. J'aimais quand même l'idée de venir, de savoir que c'est une grande ville.

Marseille

Je suis arrivé à Marseille. Bizarrement, par rapport aux jeunes qui étaient transférés dans la ville, j'ai été le seul qui a été attendu à la gare par un éducateur de l'Addap 13[2]. Ceux qui arrivaient des autres départements s'étaient retrouvés seuls à la gare, comme si on s'en foutait d'eux. Ils avaient dû eux-mêmes chercher l'association. Ce n'est que plus tard que j'ai découvert que quelqu'un était venu me chercher parce que ma conseillère du département de Rodez avait téléphoné. L'Addap 13 m'a envoyé à Noailles dans un hôtel infecté de punaises de lits qui m'ont amoché le corps.

Je me suis rendu compte que tous les jeunes avaient des avocats. Ils me disaient « Si tu n'as pas d'avocat, tu meurs ici ». Alors comme tout le monde, je suis allé chercher une avocate. Je lui ai expliqué mon histoire. Elle m'a dit qu'elle allait m'aider et que cela allait bien se passer. Elle allait tout faire pour que je trouve au plus vite une prise en charge. Elle était vraiment bien avec moi. J'ai eu une audience au tribunal pour enfants de Marseille et j'ai obtenu une ordonnance de placement.

À ce moment, je suis à nouveau tombé malade. Bizarrement, pendant tout le temps que j'étais au Maroc ou sur la route, je n'ai jamais eu mal au point de me faire opérer. C'est lorsque je suis arrivé à Marseille que j'ai dû me faire opérer. L'Addap 13 m'a envoyé à l'hôpital. Ils ont dit que c'était un problème à l'estomac. Je suis né comme ça. C'était une malformation. Il fallait opérer et je n'avais même pas la CMU. C'était le bordel et un jour, j'avais tellement mal que le Samu m'a envoyé à l'hôpital Européen. Dès que je suis arrivé, ils m'ont dit que je devais me faire opérer en urgence. En quelque sorte, c'est grâce à cela que j'ai obtenu la CMU rapidement. L'avocate m'avait aidé et l'ordonnance de placement du juge avait facilité.

Je me suis fait opérer et à ma sortie de l'hôpital, j'ai été envoyé au foyer Valence. C'est un foyer d'urgence. Encore une fois, l'avocate m'avait aidé. Lorsqu'elle a su que j'étais malade, elle a contacté l'Addap 13 pour que je sois directement placé dans un foyer après mon opération. C'est pour cette raison que je ne suis resté que deux mois à l'hôtel. Cela faisait moins longtemps que tous mes amis.

Quelques temps après, j'ai reçu un courrier de l'avocate qui me demandait comment j'allais et qui me demandait si je pouvais passer au cabinet. J'y suis allé. Elle m'a dit qu'en cas de problème de papiers, il ne fallait pas hésiter à aller la voir.

[2] Association Départementale pour le Développement des Actions de Prévention.

Je suis resté au minimum cinq mois dans le foyer d'urgence. Je voulais faire une formation mais je n'ai pas pu être inscrit. J'avais fait le test sur le niveau scolaire et on m'avait dit que je pouvais faire un Bac. Ceux qui font le test m'ont dit qu'ils allaient m'appeler mais ils ne l'ont pas fait et les éducateurs ne les ont pas contactés non plus. Pendant ce temps que je n'étais pas inscrit à l'école ou dans une formation, je partais à la bibliothèque de l'Alcazar toute la journée. Je lisais beaucoup en ce moment. J'ai lu la trilogie de Victor Hugo. Je ne comprenais pas tout mais c'est fascinant l'histoire de Causette et puis je voyais des mots de français que je ne connaissais pas. Je lisais aussi des choses sur l'Europe de l'Est. Juste pour me rappeler de mon père. Pour me rappeler mon enfance et des souvenirs. Quand j'étais petit, on jouait un peu au jeu des capitales. Je connais tous les pays d'Europe de l'Est, surtout en ex-Union Soviétique ! Je connaissais la capitale et leur emplacement parce que nous avions une carte de l'Union Soviétique à la maison. Mon père l'avait encadrée et affichée. C'était une façon de dire qu'il avait fait le tour du monde. Je me dis qu'il faudrait un jour que je parte voyager dans ces pays.

À la bibliothèque, je suivais aussi des ateliers, des projections de films. J'ai suivi un programme sur la culture du rap et du hip hop à Marseille. Ils ont expliqué l'histoire de la ville. C'était fascinant. J'ai appris plein de choses sur Marseille et tout cela a fait que j'ai beaucoup plus aimé cette ville. Cela m'occupait d'aller à la bibliothèque. Je n'avais même pas de téléphone qui allait sur internet. J'avais celui que m'avait donné l'association en Espagne, donc je ne faisais que lire.

J'ai attendu pendant longtemps et je me suis rappelé que mon père disait qu'il ne fallait pas attendre que les autres fassent tout pour moi et que je devais m'en sortir par moi-même. Je me suis dit que si je restais dans cette situation jusqu'à ma majorité, ça allait être compliqué. J'avais entendu que lorsque l'on restait sans faire de formation ni rien jusqu'à la majorité, ce n'était pas possible d'obtenir les papiers. Au bout d'un moment à attendre une formation, je me suis levé et je suis allé à la Mission locale dont j'avais entendu parler. À la Mission locale, ils m'ont demandé si j'avais un titre de séjour ou un passeport. J'ai répondu que je n'avais rien. J'ai expliqué ma situation et le monsieur m'a dit qu'il allait quand même m'aider. Comme je n'avais pas de papiers, il ne pouvait pas m'aider pour trouver une formation lui-même mais il pouvait me parrainer, pour que j'en trouve une plus facilement. Il m'a demandé les domaines qui m'intéressaient. Mon pote à Rodez faisait une formation en électricité alors je lui ai dit ça.

Désillusions

J'ai vite compris que je ne pouvais pas réaliser mon rêve. Je pensais que j'allais pouvoir faire des études et être demain ingénieur ou comme mon père. J'ai finalement calculé que c'était impossible parce que je ne pouvais pas avoir la prise en charge en foyer pendant très longtemps et parce que le contrat jeune-majeur est juste pour un temps limité. D'ailleurs, je n'étais même pas sûr d'avoir un contrat jeune-majeur pendant six mois parce qu'au foyer à Villefranche, on m'avait dit qu'il n'y en avait pas pour les étrangers à Marseille.

Je me foutais de la formation que j'allais faire. Je devais obtenir les papiers. C'est pour cela que finalement je me suis lancé dans la logistique. Quand j'étais à l'hôpital à Marseille pour me faire opérer, j'ai vu une personne qui avait sur son tee-shirt l'image d'un carton avec la légende « logistique ». Il m'avait dit « Pour la logistique c'est un CAP. Tu le passes en deux ans. Tu portes les bagages. Tu fais les transports et tout ça ». Il m'a expliqué que ce n'était pas un métier facile mais qu'il y avait du boulot. En effet, la Mission locale m'avait dit qu'il y avait beaucoup de contrats en apprentissage dans ce secteur. Je me suis rappelé de ce monsieur et je me suis dit que ça m'intéressait.

La Mission locale m'a envoyé faire un test dans un centre de formation. Ils m'ont dit que j'avais le niveau pour faire un Bac mais qu'il ne restait des places qu'en CAP, à Vitrolles. Ils m'ont dit « Ça t'intéresse ? ». Je me suis dit « Tant que ça peut me permettre d'obtenir les papiers et que je fasse quelque chose de mes journées, c'est bien ». Mon père m'avait dit « Maintenant que tu es là-bas et que c'est ton choix, il faut assumer. Essaye de t'en sortir avec la tête haute. La famille ici, c'est ce qu'elle va voir. Au moins je n'aurais pas échoué dans ma vie à cent pourcent ». C'est pour cela que je me suis dit que c'était un devoir pour moi et je voulais que les choses avancent.

Placement pérenne

J'ai pu enfin avoir une place au foyer Calendal et quitter celui d'urgence. Sur la question de m'envoyer dans cet autre foyer, il y avait des éducateurs qui étaient pour et d'autres qui étaient contre. Certains disaient que ce n'était pas un foyer qui correspondait à mon profil. Ils disaient que c'était dangereux par rapport aux jeunes difficiles ou délinquants. D'autres au contraire disaient que ce serait bien. Moi je voulais venir parce qu'au foyer d'urgence je m'ennuyais et je me disais que j'allais peut-être pouvoir commencer l'apprentissage et être inscrit au CFA. À ce moment-là, je n'avais pas encore commencé. Je n'avais même pas signé le contrat.

Au foyer d'urgence je faisais tout moi-même. On ne m'aidait pas. Cela m'a quand même aidé parce que je suis parti seul à la Mission locale et quand j'y suis retourné récemment, ils m'ont dit qu'ils allaient m'aider à financer le permis de conduire.

En arrivant au foyer Calendal j'ai rencontré la chef de service et elle m'a expliqué le fonctionnement. J'étais content parce qu'il y avait plein de jeunes comme moi et je me sentais à l'aise. Il y avait des vacances qui étaient organisées pour aller au ski et j'ai pu y aller. J'ai aussi fait quelques sorties sportives et on a visité un petit village. Finalement, j'étais mieux malgré ce qu'avaient dit les éducateurs du foyer d'urgence. Au moins, j'avais des choses à faire en attendant de commencer une formation.

J'ai quand même eu beaucoup de chance en France. J'ai l'impression qu'à chaque fois que j'ai un problème, cela fini par s'arranger. Au foyer Calendal aussi, même s'il y a eu des choses qui m'ont choqué et que je vais expliquer, il y a plus de positif que négatif.

Au début c'était compliqué avec mon éducateur référent parce qu'à ce moment je voulais tellement que les choses aillent vite pour l'école que j'en avais marre. J'avais l'impression qu'il ne travaillait pas pour moi et au début on ne s'entendait pas. J'ai finalement quand même assez rapidement signé mon contrat d'apprentissage pour le CAP logistique.

Il y a aussi quelque chose qui m'a choqué. Une fois, il avait pris ma carte de bus et de métro en me disant qu'il allait la faire recharger. Je lui avais demandé si je pouvais avoir quelques tickets, le temps que je puisse récupérer ma carte. Il m'a dit « Je vais voir si j'en trouve mais s'il n'y en a pas, ce n'est pas grave, tu vas te débrouiller juste demain et après tu auras ta carte ». Sauf que comme par hasard, j'ai eu un contrôle dans le métro et j'ai eu une amende. Je suis revenu au foyer. L'éducateur a pris l'amende et m'a dit « Il n'y a pas de problème, je vais en parler à la chef de service et ça va s'arranger ». Ensuite, durant la journée, il m'a envoyé un message pour me dire que la chef de service disait que je devais payer, que j'étais responsable et que c'était la loi.

Longtemps après il y a eu quelqu'un de la RTM[3] qui est venu au foyer faire une réunion avec les jeunes pour expliquer les métiers qu'il y avait dans leur domaine. Ils ont aussi parlé des abonnements que le foyer prenait pour les jeunes. À un moment, la chef de service a dit « C'est comme Ismaël, je lui ai fait recharger sa carte et il s'est fait prendre. Si je paye ta carte, il faut l'avoir sur soi, donc si tu sautes la barrière du métro, c'est normal que tu payes l'amende ». J'ai dit « Madame, c'est ce qu'on vous a dit ? ». J'étais choqué et j'ai commencé à expliquer comment ça s'est passé. La chef de service était aussi choquée et énervée. Dès qu'on est sorti de la réunion, elle m'a dit que ce n'était pas ce qui lui avait été dit et que finalement je ne payerai pas cette amende. Ensuite, je lui avais dit « Alors Madame vous voyez qu'on a peut-être dit plein de choses sur moi et que tout est faux ».

Avec un éducateur du foyer, nous sommes partis plusieurs fois à l'ambassade à Paris pour faire des démarches, comme faire légaliser mon acte de naissance. Il fallait obtenir une attestation consulaire parce qu'il n'y avait plus de délivrance de passeport depuis longtemps. Cela fait plus de deux ans que j'attends mon passeport. Parfois on n'y allait pour rien. Une fois, je me rappelle que je me suis assis sur le divan de la salle d'attente de l'ambassade. Le dossier est loin derrière toi, alors j'étais un peu avachi. Une femme de l'ambassade m'a dit « Eh tu ne peux pas t'assoir comme tout le monde ? » et elle l'a accompagné avec un tchip. J'étais énervé comme si je voulais tout saccager mais je me suis dit « Si tu fais tout ça, tu vas être dans la merde encore ! ». Cette histoire m'énerve jusqu'à présent.

Quand je partais à l'ambassade pour rien, cela m'énervait et je le portais sur moi sauf que personne ne le comprenait au foyer. Les éducateurs pensaient que j'étais fou. Moi je voyais seulement que je n'allais rien avoir en France. C'est l'ambassade qui m'énerve le plus dans cette histoire de papiers. Je suis conscient que la préfecture ne respecte pas non plus la loi mais pour certains pays, tu ne peux pas obtenir de titre de séjour sans passeport. J'en veux plus à l'ambassade qu'à la préfecture.

[3] Régie des Transports Métropolitains.

J'ai compris en arrivant en France que cette question des papiers était importante. Sans ça, tout est impossible et j'ai entendu dire de certains éducateurs que je portais trop d'attention aux papiers. Bizarrement, il s'est ensuite passé quelque chose qui m'a choqué. À ma majorité, je suis allé avec mon nouvel éducateur référent à l'Aide Sociale à l'Enfance pour la signature d'un contrat jeune-majeur. Dans le rapport que le foyer a envoyé, il était cité quelque chose que j'aurais soi-disant dit devant des éducateurs, genre que finalement je n'aspirais pas à avoir les papiers, que je m'en foutais, que j'étais fatigué et que j'en avais ras-le-bol. L'inspectrice de l'ASE m'a lu ces phrases devant l'éducateur à côté de moi. J'ai répondu « Mais madame je n'ai pas connaissance de ces phrases-là. Ça ne vient pas de moi. Si c'était de moi, j'allais vous le dire mais ce n'est pas le cas ». Elle m'a dit « Ah d'accord ». J'étais choqué et depuis lors, je me suis méfié du foyer et de tous les éducateurs parce que je me demandais de qui cela venait. J'aurais pu ne pas obtenir le contrat jeune-majeur à cause de ça ! Je me suis imaginé les conséquences si ce rapport était parti à la préfecture. Après cela, pendant un temps, j'avais envie de quitter le foyer.

Mais à part ces choses qui se sont passées, je suis content. Le côté positif domine et je ne peux que remercier.

Passer la frontière de la préfecture

Pour ma première demande de titre de séjour, je suis parti à la préfecture la nuit, vers minuit. Il y avait déjà une vingtaine de personnes devant moi qui attendaient et le matin ils ne m'ont pas pris. Il n'y avait pas assez de tickets pour les premières demandes.

J'ai recommencé et cette fois je suis parti à 17 heures pour le lendemain matin. Je n'ai pas dormi de la nuit et j'ai vu toutes sortes de personnes qui attendaient comme moi. Il y avait des turcs, des kurdes. J'ai compris la différence entre un turc et un kurde. Il y avait toutes sortes de personnes et chacun expliquait ses problèmes, ses histoires de papiers. Ce qui était bizarre est que ces gens étaient en France depuis plus longtemps que moi. Il y avait un algérien qui avait fait dix ans en France. Il a sorti tout son dossier. Il y avait des billets de trains, des ordonnances médicales qui dataient de longtemps pour prouver qu'il était sur le territoire depuis tout ce temps. Il avait aussi dû payer un avocat. Tout le monde expliquait sa situation et je me suis dit que c'était moi qui avais eu le moins de problèmes, mis à part qu'ils avaient de la famille ici. Moi je n'ai personne.

Cette fois, j'ai réussi à rentrer. J'ai eu un récépissé mais c'était avec le statut « étudiant ». Cela a provoqué des problèmes avec mon patron. Lorsque j'étais encore mineur, j'avais juste besoin d'une autorisation de travail à renouveler tous les trois mois. Ensuite, une fois majeur, à cause du statut étudiant de mon récépissé, j'ai commencé à connaitre ce que signifiait avoir des problèmes de papiers. Je pensais que tout allait bien et le responsable de la société m'a dit que mon titre de séjour ne valait rien. Ils m'ont dit « Si tu ne trouves pas de solution, on va être dans l'obligation

de t'arrêter ». J'en ai parlé aux éducateurs qui m'ont dit « Quand tu auras ta carte et que tu signeras un CDI, tu pourras avoir les papiers avec l'autorisation de travail. Ils vont te changer la carte et tu pourras travailler normalement ». J'ai répondu que je risquais de ne pas avoir le temps de finir mon apprentissage et que j'allais perdre l'année.

L'école aussi me mettait la pression parce que l'entreprise l'appelait. À partir de ce moment, ils ont commencé à dire au travail que je ne faisais pas bien mon boulot, alors que depuis un an et demi que j'y étais, il n'y avait jamais eu d'histoires. Ils disaient aussi que j'arrivais en retard. Cela m'arrivait quelques fois mais ce n'était pas beaucoup et jusqu'ici, on ne me l'avait jamais reproché. Je me levais à 5 heures pile chaque matin de la semaine et je courais prendre le bus à la gare Saint Charles. Ce qui m'énervait est que malgré tout cela, on essayait de me dire « Non, c'est insuffisant » : mon patron me reprochait 5 minutes de retard, alors que j'avais couru et que je ne pouvais même pas prendre les escalators de la gare pour aller suffisamment vite et monter dans le bus à temps.



Demain j'aimerais bien être fier d'avoir mon appartement, d'avoir un travail comme tout le monde. Je ne veux pas vivre du chômage ou profiter. Sinon, je n'aurais pas fait ce que mon père m'a toujours dit. Ce ne serait pas digne. C'est parfois ce qui me permet de tenir. À chaque fois que je cours, c'est comme si je courais derrière mon avenir. Je me demande parfois « Est-ce que c'est ça ta vie ? Est-ce que tu vas continuer à courir derrière les bus et les trains jusqu'à la fin de ta vie ? ».

Mes éducateurs ont dit que je n'étais pas le seul à être dans cette situation et qu'il n'y avait pas de solution. Alors je suis parti voir mon avocate qui m'avait dit de venir en cas de problèmes. Elle était contente d'avoir de mes nouvelles et m'a expliqué que c'était maintenant, en ayant un récépissé, que je pouvais le plus facilement changer de statut. Cela aurait été encore plus difficile en ayant déjà la carte de séjour. L'avocate m'avait expliqué que la préfecture donnait souvent une OQTF (ordre de quitter le territoire français) à ceux qui attendent la fin de leurs études pour demander un changement de statut.

L'avocate m'avait dit qu'elle allait écrire à la préfecture et que sans réponse de leur part dans les deux semaines, on allait engager une procédure auprès de la justice. La préfecture n'a pas répondu et c'est ce que nous avons fait. Enfin, la préfecture avait répondu avec un courrier vide ! Un éducateur au foyer m'avait téléphoné pour que je vienne récupérer un courrier de la préfecture. J'ai ouvert la lettre et il n'y avait rien dedans ! Entre-temps, j'avais reçu un nouvel avertissement de l'entreprise. L'avocate m'avait dit que cela permettait d'attester que ce problème de statut me créait des problèmes au travail.

Pour la plupart des jeunes, la justice ne donne pas de date d'audience parce que ce n'est pas considéré comme urgent mais j'ai eu de la chance. Les avertissements et la lettre de l'entreprise qui disait qu'ils ne pouvaient pas me faire travailler sans autorisation de travail ont accéléré la procédure. Quelques jours plus tard, j'ai reçu la réponse du tribunal qui obligeait la préfecture à me changer de statut. La justice a envoyé au même moment le courrier à la préfecture et à mon employeur. C'est pourquoi, juste un mois plus tard, ma carte de séjour mention « salarié » est sortie. J'ai pu finir ma formation et obtenir le diplôme du CAP.

Parfois, lorsque j'ai des problèmes, je n'ose pas le dire à mes parents. Je n'avais pas dit que j'avais eu ce problème avec les papiers parce que mon oncle m'avait averti depuis que j'étais au Maroc. Il me disait « Comment tu vas faire ? Comment tu vas avoir tes papiers ? ». Il m'expliquait certaines réalités et ce n'est que plus tard que j'ai réalisé.

Je me suis ensuite réorienté dans le domaine de l'électricité. J'ai quitté le foyer mais j'ai pu continuer mes études en apprentissage. J'habitais seul dans un appartement et cela faisait cher par rapport à mon salaire, alors j'habite maintenant en colocation. Le domaine de l'électricité me plait parce que cela demande de réfléchir et c'est technique en même temps. J'ai enfin pu obtenir mon Bac. Au début, je voulais continuer mes études et réaliser mon rêve mais je suis un peu fatigué et j'ai décidé

de seulement travailler. J'ai fait mon apprentissage à Engie où j'y travaille toujours. J'espère qu'il y aura une solution pour que je puisse continuer malgré le fait que je ne puisse pas devenir fonctionnaire, du fait que je n'ai pas la nationalité française.

Bilan positif

Je me pose toujours des questions, notamment pourquoi je me suis retrouvé dans toute cette histoire. Surtout, je me demande pourquoi j'ai fait subir cela à ma mère, même si elle m'a toujours soutenu. Elle m'avait dit « Bon, écoute, tu as fait ton choix, il faut l'assumer maintenant et essaye de t'en sortir. Je sais que tu en es capable ». Elle s'inquiète plus pour moi que pour elle-même alors que j'ai peur qu'elle se retrouve dans la même situation que mon père parce qu'elle a maintenant le même problème de santé.

La situation de mon père et de ma mère s'est améliorée. Il y a eu des progrès au niveau de leur santé, ils ont pu quitter le village. Ils sont allés dans une ville à côté de Conakry. Mon père avait réussi à acheter un petit terrain lorsqu'il faisait ses études. Il avait commencé à faire une maison, qu'il n'avait pas réussi à finir. Mon père a finalement réussi à obtenir une aide de l'État. Cela me rassure qu'ils vivent dans un minimum de confort et qu'ils soient en ville. Au moins, il n'est plus à se faire harceler par la famille.

Dans le peu de salaire que je gagne, je parviens quand même à les aider et c'est positif. Parfois il m'arrive d'économiser un peu de sous et j'envoie 50 euros à ma mère. Cela représente beaucoup en Guinée. Elle est très contente et cela me fait du bien de faire ce geste. Pour eux, c'est une fierté et c'est énorme dans le sens où je sais que j'avance. Si j'étais avec eux et que rien de cela ne se serait passé, j'aurais été une charge.

Je suis également proche de mon oncle. Il est devenu un peu comme mon second père. Jusqu'à présent, il ne m'a pas encore dit combien il a payé au passeur au Maroc. Lorsque nous en parlons au téléphone, il rigole et dit « L'essentiel est que tu es passé. Sois sérieux. Ce qui s'est passé, je m'en fous. J'ai du respect pour toi ».

Ce qui est sûr est que ce voyage m'a permis de voir le monde. Il y a plein de choses qui m'ont marqué. Au Maroc, j'y ai tout appris. J'ai bu de l'alcool pour la première fois. J'ai fumé un pétard pour la première fois. J'ai couché avec une fille pour la première fois. J'ai été menotté pour la première fois. J'ai fait de la prison pour -j'espère- l'unique fois de ma vie ! J'ai dormi dehors dans une situation compliquée avec un sac plastique.

Ce n'est pas possible de tout raconter et il y a des choses que j'ai certainement oublié. Mais ce que je vous ai raconté est en tout cas ce qui m'a le plus marqué.



Croquis : Eddy Vaccaro

{PAROLES DE JEUNES}

Wisdom : aidé ou kidnapppé ?



Illustrations d'Hannibal Nseir

Hannibal Nseir vit et travaille à Marseille. Né en 1992 à Damas en Syrie, il est diplômé des Beaux-Arts de Damas (Date),de la faculté des Beaux-Arts de l'université polytechnique de Valence (2018) et des Beaux-Arts de Marseille (DNAP, 2017 et DNSEP, 2019).

Syrie, Liban, Arménie, Espagne, France, autant de pays que d'écoles *de vies,* traversées. Le travail de Hannibal Nseir ne se résume pas à ce déplacement forcé, (car politique), mais englobe avec justesse et sensibilité par le dessin, la peinture, la sculpture et la performance des questions d'enfermements, de déplacements, de langages,et de libertés. Le but est clair, déconstruire l'urgence afin de mêler de multiples techniques acquises lors des passages de frontières. Transformer les défis économiques et ceux de communications en richesses, afin de construire ou reconstruire une vision picturale et formelle. L'art s'abstient de hiérarchie et devient une sorte de méthodologie applicable à de multiples terrains et de sensations; faire frire un œuf au plat ne pour- rait-il pas être aussi satisfaisant que l'excitation d'un pinceau dans la main contre une surface plane ?

https://www.instagram.com/nseirhannibal/

Wisdom : aidé ou kidnappé ?

Avant-propos de Cédric Morère

Ce travail de récit a été réalisé en 2019. Wisdom avait alors 19 ans et était accueilli depuis deux ans et demi dans le foyer où je travaillais à l'époque. Quelques précisions sont nécessaires pour comprendre le récit qui va être présenté.

J'ai rencontré Wisdom dès son arrivée au foyer, bien qu'il n'était pas accueilli sur le groupe de jeunes avec lequel j'étais positionné. Je le côtoyais donc uniquement durant des moments informels, lors desquels il n'a jamais abordé son histoire ou son parcours migratoire. D'une manière générale, il semblait difficile et délicat pour l'équipe éducative de travailler avec lui autour de son parcours de vie et notamment migratoire. Il avait été placé en urgence, pour de fortes suspicions à être en proie à un réseau de traite humaine de nature prostitutionnelle et pédo-criminelle.

Wisdom n'en disait rien et l'équipe socio-éducative, se trouvant dans une forme de malaise face à l'inconnue des possibles traumatismes et horreurs que cela pouvait représenter, ne cherchait que peu, voire pas du tout, à aborder avec lui son parcours de vie.

Environ deux ans après son arrivée, j'ai changé de service pour rejoindre celui des « appartements diffus ». Dans ces circonstances, je suis devenu son éducateur référent au sein de la MECS. Il était à ce moment-là accueilli dans un appartement en milieu ordinaire.

Aborder la question du vécu de Wisdom me questionnait avec les mêmes inquiétudes qu'avait l'équipe. Il s'agissait de ne pas raviver d'hypothétiques épisodes traumatiques dont il ne serait pas prêt à aborder. Mais il m'était aussi difficile dans son accompagnement de ne pas travailler avec lui cette dimension du passé pour les possibles entraves que cela pouvait générer dans son développement et sa construction identitaire.

Parallèlement, au sein du foyer, j'avais l'occasion de travailler auprès de plusieurs jeunes sur leurs récits et je pensais aussi lui proposer d'y participer. Plus tard, Wisdom a été témoin d'une discussion que j'ai eu avec un jeune guinéen qui me faisait un retour sur l'expérience de travail autour de son histoire. Quelques jours plus tard, Wisdom m'a spontanément demandé s'il pouvait aussi faire ce travail de récit. Du fait de cette demande, j'ai pensé qu'il avait finalement un rapport plus apaisé avec son histoire, en contraste avec ce que nous pouvions penser.

Avant le premier entretien quelques semaines se sont passées. J'avais demandé à Wisdom de bien vouloir attendre que je puisse terminer l'écriture du récit d'un autre jeune accueilli. Lorsque j'étais enfin disponible, il a ensuite raté quelques rendez-vous sans pour autant qu'il souhaite renoncer à faire ce travail. Wisdom a ensuite réussi à se lancer dans un récit oral autour d'un repas, dans l'appartement où il était hébergé.

L'élocution de Wisdom a été très irrégulière. Elle pouvait être parfois très légère comme s'il était question de banalités, et à d'autres moments, plus grave, voire impossible. Il a été contraint de s'arrêter à un certain moment, s'étonnant de l'accélération de son rythme cardiaque. Il a cependant insisté pour reprendre, lors d'un premier entretien de près de 3h30. D'autres entretiens beaucoup plus courts ont eu lieu par la suite pour préciser certains passages.

J'ai été particulièrement marqué par un aspect qu'il faut bien évoquer afin de comprendre la lecture de ce récit. Wisdom a raconté son histoire et notamment son parcours migratoire sans avoir compris ce qui s'y jouait, ce dont il risquait ou encore ce à quoi il a échappé. Son récit ressemble à des histoires de jeunes nigérianes trompées par une personne les emmenant dans certaines villes européennes, et notamment à Marseille, en prétextant vouloir les aider. Le tout étant en fait un réseau de traite humaine qui les contraindra à la prostitution. Wisdom semble en effet croiser la route d'un de ces réseaux criminels, duquel il a miraculeusement échappé in extrémis pour des raisons qui resteront certainement inconnues (ou indicibles).

Ce travail de récit a permis un support très utile à son accompagnement. Cela a ouvert des discussions avec Wisdom qui a fini par demander si nous avions des informations sur son histoire que nous ne lui aurions pas partagé. Il s'en est suivi un entretien lors duquel les raisons de son placement en urgence ont été abordées et notamment le danger qu'il semblait avoir couru. A l'issu de cet entretien difficile pour lui, et aussi pour moi, il semblait que Wisdom avait compris et que les réponses apportées répondaient aux questions qu'il se posait.

Que ce soit avant ou après cet entretien, Wisdom s'est toujours montré très motivé pour une publication de son histoire. Trois ans plus tard, lorsque l'opportunité de ce livre est venue, nous avons pris un temps afin de discuter du regard qu'il portait à présent sur son récit. À ma grande surprise, Wisdom avait tout oublié de l'entretien qui avait suivi sa demande pour que nous l'informions en transparence des circonstances de son placement en urgence. Il semblerait que Wisdom a fait un véritable déni de ce moment. Lors de cette rencontre, nous avons abordé à nouveau ce qui était resté ou redevenu pour lui un mystère. A défaut d'être facile à entendre, cela a semblé nécessaire. Certains propos de cet échange se trouvent à la fin du texte.

Lieu de vie et contexte familial

Au Nigéria, il y a trente-six États, auxquels il faut ajouter celui de la capitale. Il y a aussi beaucoup d'ethnies et de cultures différentes. Cela fait environ 525 langues. Certaines se ressemblent et d'autres au contraire sont complètement différentes. Au nord du pays, les plus nombreux sont les Haoussas et les Foulanis, puis il y a beaucoup de petites ethnies que je ne connais pas. Vers l'Est, ce sont les Igbos qui sont nombreux.

J'habitais avec mes parents à Benin City, dans le sud du Nigéria. C'est la capitale d'Edo State dans le sud du pays. Dans cette partie du territoire il y a beaucoup de Yorubas. Je suis de l'ethnie des Edos. Historiquement, nous étions des Yorubas, puis nous nous sommes séparés, mais il y a toujours le roi qui est commun aux deux ethnies. En revanche, les langues des Edos et des Yorubas sont très différentes.

Je vivais avec mes parents et mes quatre sœurs. Je suis le deuxième de la fratrie. Dans la famille, nous n'étions ni riches ni pauvres. Nous arrivions à manger et avec mes sœurs, nous étions scolarisés.

Ma mère faisait le commerce. Cela peut être des choses très différentes qu'elle achète en grande quantité pour les revendre. Mon père avait fait beaucoup d'études. Il a même eu son diplôme de médecin mais au Nigéria, même en étant diplômé ou en ayant du talent, sans avoir un bon réseau de connaissances, cela reste difficile. Mon père sait soigner les gens et il connait les médicaments. Dans la famille, il nous soignait quand on était malades. Il lui arrivait parfois de travailler comme médecin, mais il ne trouvait pas de poste à l'hôpital.

Comme il ne trouvait pas de travail, il faisait MC, parfois aussi des comédies ou des rôles dans des films. Il faisait des blagues pour faire rire les gens. « MC » veut dire « Master of Ceremonies ». Lors des fêtes comme des mariages, des baptêmes, des anniversaires ou d'autres évènements, il était le responsable de l'animation. Il faisait les annonces avec le micro. Au Nigéria, certains organisent aussi une fête lorsqu'une personne meurt. En tout cas, au sud du Nigéria nous le faisons. Cela peut paraître étrange en France, mais nous considérons qu'un enfant qui est né est emmené sur Terre par Dieu, alors, lorsque quelqu'un meurt, il est simplement repris. Cela arrive et tout le monde va mourir un jour. Une fête pour quelqu'un qui est mort peut alors être organisée en son honneur par ses enfants.

Les fêtes durent parfois plusieurs jours, jusqu'à un mois pour les plus longues. Ces fêtes se passaient parfois à Benin City, mais il arrivait aussi fréquemment que nous nous déplacions dans le pays pour nous y rendre. Parfois, nous y allions tous en famille avec mes parents et mes sœurs et, parfois, j'y allais seulement avec mon père. Je partais tout le temps avec lui. Beaucoup de fêtes se passaient au nord du Nigéria, très souvent pour fêter la naissance d'un enfant. Certaines familles sont riches et organisent de longues fêtes.

Premier déplacement en Angola

Je devais avoir 12 ans. J'ai fait les deux premières années en *secondary school* (équivalent des deux premières années du collège) et je suis parti en Angola avec mon oncle, du côté de mon père. Il est un homme d'affaires parce qu'il achète un peu moins cher au Nigéria et il revend en Angola. Il vivait avec sa femme et leurs deux enfants.

Je n'ai pas trop compris pourquoi je devais partir avec lui. Mon oncle est venu et il m'a parlé « Voilà, tu vas commencer à vivre un peu avec nous ». Mon oncle avait dit à mon père qu'il allait m'aider. Aujourd'hui encore, je ne sais pas pourquoi ma famille avait décidé cela. Chez nous, c'est courant d'aller vivre chez quelqu'un d'autre que ses parents.

En Angola, cela a été difficile au début parce que je ne comprenais pas leurs langues. Ils parlaient leur dialecte et la langue officielle est le portugais. J'allais à l'école mais c'était compliqué. Je ne comprenais rien, alors je n'avais pas très envie.

Je suis resté trois ans en Angola sans retourner au Nigeria. Durant un temps, cela pouvait aller parce que, petit à petit, je m'étais quand même adapté. Je comprenais mieux les langues et je jouais avec mes cousins. Puis à un moment, j'ai commencé à me sentir très mal. Mon oncle était gentil avec moi, mais j'étais petit et je ne voyais ni mon père ni ma mère. Une fois, mon père a téléphoné et je pleurais. Je lui ai dit que je voulais rentrer. Il m'avait répondu « Ça va, rentre alors ».

Retrouvailles avec mes parents et mes sœurs, au nord du Nigéria

J'ai rejoint ma famille qui s'était installée dans le nord du Nigéria. Au début, nous habitions à Damasak, un petit village de l'État de Borno, proche de la frontière avec le Niger. Mon père avait plus de travail qu'à Benin City. Dans le nord du pays, une fête est souvent organisée à la naissance d'un enfant et le Nigeria a une grande démographie. Nous continuions de nous déplacer dans tout cet État, au rythme des fêtes dans lesquelles mon père travaillait.

Nous avons ensuite déménagé dans une petite ville en périphérie de Maiduguri, la capitale de Borno state. L'adaptation était difficile parce que les langues sont complètement différentes. La majorité de la population sont des haoussas ou des foulanis. J'ai appris l'haoussa.

Dans le quartier, il y avait un petit terrain de foot avec des jeunes qui jouaient. J'étais timide, alors au début je passais seulement devant sans dire que j'aurais voulu jouer avec eux. Un jour, un joueur qui venait de se blesser m'a proposé de le remplacer. J'ai joué puis ils m'ont dit « Tu es bon toi ! Tu joues bien ! ». J'ai dit « Ah, vous trouvez ? ». Ils m'ont dit qu'ils jouaient tous les jours et que je pouvais

venir quand je le voulais. J'étais content parce que j'avais trouvé des amis. J'y suis retourné dès le lendemain.

Ma grande sœur a commencé à faire « taylor », cela doit être « tailleur » en français. Elle cousait des vêtements et avait une petite boutique. J'allais parfois l'aider. Ma mère continuait aussi à faire du commerce. Je l'aidais aussi en rentrant de l'école. Elle me laissait même parfois seul au marché. Je connaissais les prix et elle me félicitait quand je faisais des ventes.

Une période de danger et de peur

En cette période, nous avions peur. Boko Haram faisait des attentats, tuait des gens. Ce sont des personnes dangereuses. Ils ne veulent pas voir les gens heureux. Déjà dans le sud, il y avait eu des problèmes. À Benin City, juste à quelques mètres de notre maison, il y avait une dame sous un parasol qui vendait du crédit pour les téléphones. J'y suis allé avec un ami. Nous avons acheté du forfait puis j'ai dit à mon ami « Viens on rentre maintenant ». Il m'a répondu « Tu veux rentrer et après on va s'ennuyer. Ici il y a du monde. Profite ». J'ai insisté en expliquant que je me sentais mal. Nous sommes rentrés et dix minutes plus tard, il y a eu une explosion. La dame qui venait de nous vendre le crédit était morte.

Dans la soirée, l'attentat est passé à la télé. Des recommandations ont été données à la population. Il ne fallait pas rentrer chez soi trop tard le soir, être vigilant dans les lieux publics et surtout repérer s'il y avait un sac abandonné. Les membres de Boko Haram cachaient des bombes dans des sacs. Ils demandaient parfois à des passants s'ils pouvaient garder un sac, en prétextant revenir tout de suite. Il fallait faire attention mais Boko Haram trouvait toujours de nouvelles techniques. Je ne sais pas comment ils trouvaient les armes et les bombes.

Pendant un moment, les attentats s'étaient presque arrêtés puis cela a recommencé. À Borno State, cela se passait tout le temps. Il y avait des attentats dans les marchés. C'était vraiment dangereux. Semaine après semaine, cela devenait une habitude. Le gouvernement avait envoyé beaucoup de militaires mais cela continuait. Je me rappelle d'un militaire qui pleurait à la télé. Il disait qu'il avait perdu ses camarades, qu'il valait mieux être tué directement par les membres de Boko Haram, que d'être kidnappé et qu'ils te ramènent chez eux. S'ils t'emmenaient, cela ne finirait pas mieux et ils te feraient d'abord très mal.

C'était vraiment dangereux. Tout le monde avait peur. Ma mère me disait « Quand tu finis l'école, tu rentres directement ». À l'école, ils nous disaient de ne pas aller dans les endroits qui rassemblent beaucoup de monde. Il fallait toujours être attentif s'il y avait du monde.

Faussement rescapé d'un attentat

Vers la fin du mois de mars 2017, avec le club de foot du quartier, nous avions un match de compétition à jouer. Notre équipe jouait dans un quartier de Maiduguri. Un bus nous a emmené.

Nous avons commencé le match et vers 19 heures, il y a eu une explosion. Boooum !

Ma mère m'avait dit de faire attention. Elle ne voulait pas que j'aille jouer parce que nous avions entendu à la radio que des attentats s'étaient produits le matin-même. Mon père avait dit « S'il aime jouer au foot, laisse-le. Peut-être que ça va apporter quelque chose de bien pour lui. On ne sait jamais ». L'entraineur ne voulait pas annuler le match et j'avais aussi dit que je voulais y aller.

L'explosion était proche, dans un marché. Il y avait de la fumée. Je n'ai pas vu s'il y avait des morts. Tout le monde s'est mis à courir dans tous les sens et nous avons été divisés. J'ai couru et je pleurais ! Cela ne servait à rien de parler car avec la peur, personne n'écoute.



Je courais dans les rues. Je voyais les lumières des lampes torches. J'avais peur. À un moment, je me suis dit qu'il était inutile de courir sans avoir où aller, alors je me suis arrêté pour me cacher dans un buisson. Je me suis couché dedans. Il faisait sombre. Je n'avais pas de téléphone pour appeler mes parents. C'était chaud pour moi. Quand j'étais caché, à un moment, j'ai vu deux personnes qui arrivaient. J'ai senti mon cœur qui accélérait et j'ai recommencé à courir pendant longtemps. Je me suis arrêté à un genre de désert. Il y avait beaucoup de sable. Je me suis arrêté parce que je ne savais encore pas dans quelle direction j'allais et j'avais peur de tomber sur des mauvais gens et d'être attrapé. J'ai pensé à m'arrêter pour la nuit, mais comme il était facile de me repérer dans le sable, je suis allé jusqu'à une vieille maison. Je m'y suis caché jusqu'au lendemain matin.

Aux alentours de 6 heures, j'ai commencé à marcher. Je ne voyais personne. Je pleurais. Je me suis dit « Franchement, je suis foutu là. Ma vie c'est fini ». Plein de choses passaient dans ma tête.

Je ne savais pas où j'allais et j'ai pensé que le mieux était de faire demi-tour. Je me suis arrêté pour réfléchir à la direction qu'il fallait prendre. J'ai marché et j'ai revu le fourré dans lequel je m'étais caché la veille.

Mauvaise rencontre

Sur la route, j'ai vu quelqu'un. Je lui ai parlé « S'il vous plaît monsieur ». J'ai parlé en haoussa et il ne comprenait pas, alors j'ai parlé en créole. C'est de l'anglais mais de la rue. Je lui ai expliqué ce qui s'était passé. Il m'a dit « Ah ! viens ! viens mon petit ! ». Il m'a emmené chez lui avec un genre de moto à trois roues. J'étais dans un état de choc. Je ne me rendais pas compte mais nous avons dû rouler toute la journée parce qu'il était déjà le soir lorsque nous sommes arrivés. Pendant le transport, il discutait avec moi et m'avait demandé ce qui m'était arrivé. Il s'appelait Michel et devait avoir 35 ans. Il était igbo.

Nous sommes arrivés et j'ai remarqué que les maisons et le paysage étaient différents. Il m'a dit d'aller prendre une douche et m'a donné à manger. Je me suis dit que j'étais dans de bonnes mains. Avant j'avais très peur et là je commençais à me sentir mieux.

Il m'a dit « On va contacter tes parents. Tu n'as pas le numéro ? ». J'ai dit que je ne le connaissais pas de tête. Il m'a répondu « Ah, ce sera dur ». J'ai dit « S'il vous plaît, faites que je retrouve mes parents ». Il m'a dit « Ça va. T'inquiète, je vais faire petit à petit ».

La moto à trois roues était à lui et il s'en servait de taxi. C'était son travail. Le lendemain matin, il a dit « Je dois aller au travail et je ne peux pas t'emmener avec moi. Reste ici et si tu as faim, tu manges ». Je n'étais vraiment pas content. Je pleurais et il m'a dit que cela allait bien se passer. Il est revenu le soir et avait acheté du poisson pour manger. Nous avons cuisiné.

À côté de la maison, il y avait une dame. Elle est venue et elle m'a parlé en haoussa « Eh petit ! C'est ton grand frère Michel ? ». J'ai dit « Oui » et elle m'a dit « Ah c'est bien ! Il ne m'avait jamais dit qu'il avait un petit frère ». Je n'avais pas envie de parler, de lui expliquer. J'avais répondu que c'était mon frère pour couper la conversation. Avec Michel, nous sommes rentrés à la maison pour manger. J'étais un peu content parce qu'il prenait soin de moi comme s'il me connaissait depuis longtemps.

Le lendemain matin, il allait repartir au travail. J'ai dit « Non j'ai peur, je ne veux pas rester seul ». Il a dit « Tu dois rester seul ou alors tu restes avec la dame. Je vais lui parler pour que tu ailles chez elle et que tu ne t'ennuies pas ». La dame était d'accord et j'y suis allé. Elle me posait des questions bizarres et je n'avais pas envie de parler. Je ne disais presque rien. Je me suis endormi jusqu'au soir. Michel est arrivé et je lui ai dit « Maintenant c'est bon, je veux voir mes parents ». Je n'étais pas content. J'étais mal, très triste. Il a dit « Ça va être dur. On peut essayer de prendre la route où je t'ai trouvé ». J'ai dit « Oui c'est une bonne idée ». Nous avons essayé sans succès.

Cela a continué et tous les jours, j'allais chez la dame. Après une semaine, j'ai réalisé que je n'étais pas au Nigéria, mais au Niger.

Au début, je me disais que Michel était bon. Il m'a pris comme son frère et m'a donné à manger mais à un moment j'ai commencé à m'inquiéter. Il ne m'avait même pas dit que nous étions au Niger. Je l'ai questionné à ce sujet et il m'a dit qu'il avait simplement oublié de m'en parler. Je l'ai appris avec la dame chez qui j'allais la journée. Comme Michel était nigérian, je lui ai demandé pourquoi il vivait au Niger. Il m'a répondu « Je travaille. Je fais ma vie tranquille. Au Nigéria la vie est trop dure. Ici au Niger les gens sont plus sociables ».

En plus de cela, chaque jour je m'ennuyais et à chaque fois que je parlais de retrouver mes parents, il me disait « T'inquiète, t'inquiète, ça ira mieux ». Puis il ne faisait pas d'efforts pour les retrouver. Je ne me sentais pas très bien et je lui ai dit. Le lendemain, j'ai refusé de rester à la maison et il m'a accepté. Je suis parti avec lui sur sa moto. À cause de moi, il perdait une place et donc aussi de l'argent. Il était énervé, alors il ne parlait pas. En allant avec lui, je voyais des gens et les alentours. Il habitait dans un tout petit village, avec très peu de maisons. Elles étaient faites en grande partie avec du sable. Il n'y avait même pas de loyer. C'était vraiment une maison pourrie !

En voyant du monde, les gens dans la rue, je me sentais mieux. J'étais un peu content. Ce n'était pas la même chose que lorsque j'étais dans la maison. Michel m'a emmené avec lui pendant deux jours et ensuite, il a refusé. Il m'a dit « Tu me fais perdre une place et je sais l'argent que cela représente ». Plus tard, je lui ai dit que je voulais apprendre à conduire sa moto à trois roues. Le soir, il m'apprenait petit à petit mais il ne voulait pas que je conduise pour travailler parce que j'étais trop petit pour pouvoir bien contrôler la conduite.

Nous sommes restés dans cette maison pendant deux mois. Je commençais à me sentir mieux avec lui. Il m'achetait des trucs comme un vrai grand frère. Pendant ce temps, je n'ai jamais expliqué la situation à la dame qui me gardait. Elle parlait trop ! Elle parlait pour ne rien dire, comme « Ça va ? Tu as bien mangé ? ». Je n'avais pas envie de discuter avec elle, mais c'était une erreur parce qu'elle aurait peut-être pu m'aider. Je ne lui avais rien dit sur moi, aussi parce que cela me faisait mal d'en parler.



Une étape de plus dans l'éloignement

Après deux mois, nous nous sommes déplacés dans une grande ville du Niger qui s'appelle Agadez. Michel m'a dit « On va aller en ville. On trouvera une maison ». Je n'arrive pas à me rendre compte combien de temps exactement nous sommes restés à Agadez, mais cela fait plusieurs mois.

Michel travaillait énormément avec son taxi moto et gagnait beaucoup d'argent. En ville, il y avait plus de monde, donc plus de clients. Il me donnait parfois de l'argent et j'achetais des jouets. Cela pouvait être des personnages comme des militaires.

Au Niger, la population parle en français. Je ne savais dire que « bonjour ». Je ne comprenais rien au français mais je communiquais en haoussa et j'ai réussi à me

faire des amis. Je n'allais pas à l'école. La journée, je sortais voir mes amis. Même si j'étais mal par rapport à ma famille, cela me faisait oublier un peu. Michel me disait qu'il fallait que j'oublie, que je ne pense pas à mes parents. Il me disait « Les choses comme ça arrivent parfois. J'espère qu'un jour tu trouveras tes parents, ta famille, mais si tu restes toujours comme ça dans un coin, à quoi ça sert ? Ça ne va rien te rendre. Il faut quand même toujours être ouvert, content, joyeux. On n'a qu'une seule vie. Je sais, ça fait mal, mais essaie de ne pas toujours être comme ça ». En jouant avec mes amis, cela commençait à aller mieux et je me sentais très bien avec Michel. Je le considérais comme mon grand frère. Ce n'est pas que j'avais oublié ma famille, mais je n'avais pas le choix. Je ne pouvais rien faire.

Une fois, je me suis bagarré avec quelqu'un. Cela s'est passé au foot. J'ai driblé quelqu'un qui s'est énervé et il a fait exprès de me faire mal dans le jeu. C'était intentionnel. Tout le monde disait que je jouais bien et il était jaloux ! Je lui ai dit « Arrête, tu es fou ! Pourquoi tu m'as fait ça ? ». Il m'a répondu « Tu m'insultes ! ». Il m'a mis un coup de tête et je saignais, alors on m'a emmené à une pharmacie.

Le soir, Michel a vu mon pansement et il m'a dit « Mais qu'est ce qui s'est passé avec toi ? ». Je ne voulais pas dire que quelqu'un de mon âge m'avait frappé. J'avais honte alors j'ai dit « C'est un grand comme toi qui m'a frappé ». Il m'a répondu « Un grand comme moi ? ». J'ai dit « Non, on jouait au foot. Je suis tombé et je me suis blessé ». Je n'ai pas dit la vérité. Il a dit « Il faut toujours faire attention quand tu joues au foot ». J'ai dit « Ok, ça va ». Aujourd'hui encore, j'ai toujours une petite cicatrice.

Nouveau départ vers une destination inconnue

Nous sommes restés longtemps à Agadez et une nuit, Michel m'a réveillé. Il m'a dit « Wisdom, on va voyager ». Je ne savais pas où l'on allait et je ne lui ai même pas demandé. A ce moment, je ne réfléchissais pas parce qu'il était quelqu'un en qui j'avais confiance. Il me donnait à manger et il ne me faisait pas de mal, alors j'ai été d'accord quand il m'a dit que l'on allait voyager. Michel m'a réveillé dans la nuit parce que ce n'était pas un voyage légal. Ce n'est pas possible dans la journée.

Ce n'est qu'aujourd'hui que je comprends que, durant tout ce temps, il économisait de l'argent pour voyager, pour venir en Europe. Pendant le temps que j'étais avec lui, je ne comprenais pas. Ce n'est que maintenant, avec plus de recul, que j'ai compris qu'il n'utilisait pas trop l'argent qu'il gagnait. Il en gardait de côté.

Cette nuit, nous étions partis avec un pick-up. Il y avait beaucoup de monde et Michel m'a mis devant avec le conducteur. Il a dit que j'étais trop petit pour aller derrière avec lui et les autres. Nous avons roulé plusieurs jours dans le désert. Je pleurais et je disais « Mais on va où là ? On va jamais arriver ? C'est quel voyage ? On va au paradis alors ? ». Michel me disait « T'inquiète, on va arriver ». Nous roulions que sur du sable et il faisait très chaud ! Il n'y avait pas de route.

Michel me faisait toujours des mensonges, comme « On arrive dans une heure » puis cela ne finissait jamais. C'est comme dire à quelqu'un qu'il faut marcher juste 5 minutes, alors qu'en vrai c'est beaucoup plus. Parfois il pouvait me dire « Tu vois la maison là-bas ? C'est là qu'on va » mais quand nous arrivions au niveau de la maison, il disait que c'était juste derrière. Il me faisait toujours des coups de ce genre et après je savais que ce n'était pas vrai. J'ai commencé à perdre la confiance. Je me demandais où il m'emmenait. Nous avons presque fait une semaine avec le pick-up. Même les nuits, nous dormions dedans. J'ai compté 5 ou 6 jours. Nous avons passé un petit village, avant de rentrer dans une ville. Le paysage et les constructions avaient changés. Je voyais aussi que les gens étaient des arabes.

On nous a fait descendre du pick-up pour nous laisser dans un bâtiment. Michel m'a dit « Allez, viens Wisdom ! Ça va ? Tu vas bien ? ». J'ai pleuré et il m'a pris pour rentrer à l'intérieur. Il y avait beaucoup de monde.



Nous avons vu un monsieur qui parlait en français et je ne comprenais presque rien. Je pense qu'il était camerounais. Il a dit que nous allions rester ici pendant quelques jours avant de repartir. J'ai dit « Mais on va où encore ? On va encore faire un voyage comme ça ? ». Michel me disait « Non, ça va, t'inquiète. C'est différent. Là où on va maintenant c'est bon. Tu vas bien gagner ta vie. C'est tranquille ». Ce jour-là, Michel est allé acheter du riz et du poulet pour manger. Dans cette maison, nous avions une chambre juste pour lui et moi.

Michel m'a dit que nous étions en Libye. Au Nigeria, j'avais entendu dire que c'était un pays dangereux, qui était en guerre. Je me demandais ce qu'il se passait. Il y avait beaucoup de choses dans ma tête. Michel me disait « T'inquiète et arrête de pleurer. Dans quelques jours on part d'ici et tu vas trouver la meilleure vie ».

Dans ce bâtiment nous avons dormi une seule nuit et nous sommes repartis durant la suivante avec le pick-up. Cette fois, Michel était devant avec moi et nous n'étions pas dans le désert. Il y avait une route. Pendant le trajet, le chauffeur s'est soudainement arrêté. Nous sommes descendus du pick-up et il a crié « L'argent ! Vite ! L'argent ! ». A son visage, je pense que le chauffeur était un black arabe. Tout le monde a donné son argent, sauf un homme qui n'avait pas assez. Le chauffeur l'a frappé dans la tête avec une barre de fer. L'homme a mis sa main sur sa tête. Il était en sang. Lorsque j'ai vu ça, je me suis encore mis à pleurer et le chauffeur m'a dit « Tais-toi ! Je vais te gifler ! ». Michel a parlé au chauffeur « C'est bon, il va arrêter » et il m'a dit « Allez Wisdom, c'est bon. Ça va aller ». Nous sommes remontés dans le pick-up et nous avons roulé toute la journée. Ce trajet a duré environ 24 heures.

Nous avons été laissés dans un genre de maison étrange, sans fenêtres. Il n'y avait rien, même pas de chambres. Seulement une grande pièce dans laquelle tout le monde était assis par terre. Je suis rentré avec Michel et je lui ai dit « Je vais pisser ». Il m'a répondu « Non, il n'y a pas de toilettes ici ». Je lui ai dit « Comment je fais ? ». Il m'a répondu « Tu sors dehors ». J'ai dit « Non, je veux pas y aller seul », alors il m'a accompagné.

Nous sommes ensuite rentrés et j'étais très fatigué. Je n'avais pas dormi durant les 24 heures du voyage. Aujourd'hui encore, dans un voyage, il m'est difficile de fermer les yeux parce que je ne sais pas ce qui va se passer. Même si j'ai sommeil, je ne dors pas comme si j'avais toujours peur de ce qui peut arriver.

Directement en rentrant dans la maison, je me suis couché par terre. C'était bizarre avec tout le monde dans la pièce. Même si tu changes tes vêtements, tout le monde te voit. Je me suis endormi jusqu'au lendemain. Lorsque je me suis réveillé, des personnes dormaient encore. Je ne voyais pas Michel et je me suis dit « Eh je suis dans la merde là ! ». Je marchais dans la pièce et j'appelais « Michel ! Michel ! Michel ! ». À un moment, quelqu'un qui m'a dit « Eh, toi petit ! Va t'asseoir ! Tu nous déranges ! ». Il était nigérian et il ne savait pas que je comprenais mais il m'a quand même parlé. Je lui ai répondu « Oui, mais je cherche Michel ». Il a dit « Mais c'est qui Michel ? ». J'ai dit « C'est mon grand frère ». Il m'a répondu « Il a dû aller chercher quelque chose dehors. Il va revenir. Viens ici et tu l'attends ». Je me suis assis à côté de lui et 5 minutes plus tard, Michel est arrivé. Il était allé chercher à manger. C'était du pain avec du thon. Le pain n'était pas comme au Nigéria. J'ai goûté et il était dur. J'ai dit « C'est quoi ça ? Tu nous donnes un caillou à manger ? ». Il m'a dit « Tu as ça et tu n'es pas content ? Tu vois les gens qui sont là ? Ils n'ont pas mangé depuis deux jours ». J'ai répondu « C'est vrai ? Mais qu'est-ce qu'ils font là ? ». Il a répondu « T'inquiète, tu vas voir ».

J'ai mangé et j'ai bu de l'eau. On s'est mis à discuter et il m'a demandé « Ça va, tu te sens bien ? ». J'ai répondu « Ça va un peu, mais pas trop ». Il a essayé de me rassurer « Ça va, tu es avec moi. Ne t'inquiète pas. Il faut pas avoir peur ». J'ai dit « Oui mais je comprends pas. Tu me ramènes là, puis là, puis là ! Tu me dis qu'on va quelque part. On trouve toujours des gens et on repart. Tu n'as pas vu ce qu'a fait le chauffeur dans la tête de l'autre ? ». Michel a répondu « Oui ça arrive. Il ne faut pas penser à ça. C'est déjà passé. T'inquiète, ça va aller ». Nous avons parlé un moment puis il est sorti.



Le nigérian est venu me voir m'a demandé comment je m'appelais puis il m'a dit « Mais tu es petit ! Tu fais quoi là ? Pourquoi tu prends ces routes ? ». J'ai répondu « Quelles routes ? ». Il m'a dit « Tu es trop jeune. C'est très dangereux ce qu'on fait là ». J'ai répondu « Oui mais je viens avec mon grand frère » et il a dit « Ok, c'est ton problème ».

Michel est revenu. Il n'avait pas vu que j'avais parlé avec le nigérian. Je lui ai expliqué ce qu'il m'avait dit et il est allé le voir. Michel lui a dit « Pourquoi tu lui parles de ça ? ». J'ai commencé à avoir très peur. Je me suis dit qu'il me cachait quelque chose, qu'il allait peut-être me tuer. Je lui ai dit « Si tu vas me tuer, tu me le dis maintenant, comme ça je sais que je vais mourir et c'est tout. Tu me le dis directement parce

qu'il y a quelque chose que tu caches là ». Il m'a crié dessus « Je ne te cache rien ! Ferme-la toi aussi ! Tu poses trop de questions ! Je t'ai ramené au Niger avec moi ! Je t'ai donné à manger ! Jusqu'à maintenant tu me fais pas confiance ? Casse-toi ! Va te faire foutre ! ». A ce moment, j'ai eu mal ! Il ne m'avait jamais parlé de cette façon.

Je suis parti dans un coin et je n'ai plus rien dit. Je regardais le monde qui passait. Michel est venu et il a dit « Désolé, tu m'as fait trop parler mais tu me fais pas confiance. Je t'ai pris comme un grand frère et encore tu doutes de moi ? Désolé je sais que je t'ai mal parlé aujourd'hui mais ça arrive ». J'avais peur alors j'ai juste répondu « Ok merci ». Je ne voulais plus parler.

Nous sommes restés sans rien dire et il m'a dit « Si tu veux dormir, c'est maintenant parce que cette nuit on va partir encore ». Dans ma tête, j'ai pensé « Cette fois c'est la mort » parce que je ne lui faisais plus confiance. J'avais très peur. Je me disais qu'il me cachait quelque chose. Je suis allé voir le nigérian discrètement pour savoir ce que Michel ne voulait pas me dire. Le nigérian me disait « Non, il y a rien. C'est juste un voyage. C'est rien ». Ce n'était pas la vérité. Je savais que ce n'était pas vrai, que Michel lui avait dit de ne rien me dire mais je ne pouvais pas le forcer à me parler.

Je suis resté sans rien faire et la nuit commençait à tomber. Michel m'a dit de préparer mes affaires. Cela a été le pire moment. Nous sommes sortis et j'ai vu la mer qui était juste derrière la maison ! Je n'avais pas pu m'en rendre compte comme il n'y avait pas de fenêtres. Des personnes ont ramené des choses qui se gonflaient pour devenir un genre de bateau. C'était très dangereux. Ce n'était pas vraiment un bateau. Je ne sais pas comment cela s'appelle mais ce n'était pas bon. C'était comme un ballon. Au touché, cela se voyait que c'était très fin.

Ils ont dit aux gens « Allez ! Allez ! Allez ! ». Les gens montaient sur l'espèce de bateau et Michel m'a dit « Wisdom viens ! ». J'avais peur. Je ne voulais pas, alors cette fois il m'a menacé avec la force. Il m'a attrapé et m'a dit « Ferme ta gueule. Tu ne parles plus, hein ! Si tu parles, je te jette à l'eau ! ». J'ai répondu « Laisse-moi tranquille ! » et il m'a giflé. Il m'a fait très mal et il me faisait peur. Je n'ai plus rien dit. Nous sommes montés. Michel m'a pris comme un bébé. J'étais assis dos à lui. Il y avait beaucoup de monde. Ils ont démarré le moteur et nous sommes partis.

Proche de nous, il y avait une fille nigériane qui s'est mise à prier. J'étais content qu'elle parlait ma langue. Je l'ai saluée et elle m'a répondu « Bonjour, ça va ? ». J'ai dit « Oui ça va ». Elle a dit « Tu t'appelles comment ? ». J'ai dit « Je m'appelle Wisdom et toi ? ». Elle a dit « Je m'appelle Blessing ». Michel ne comprenait pas notre langue, il me regardait, puis il regardait la fille avec des yeux soupçonneux. Il nous a dit « Qu'est-ce que vous vous racontez tous les deux ? Je te connais pas. Je sais pas d'où tu viens. Arrête de parler avec mon petit frère ». La fille n'a plus rien dit et j'avais très peur parce que Michel ne voulait même plus que je parle avec les gens et utilisait même la force. J'étais comme prisonnier.



Nous sommes restés dans le bateau. C'était la nuit puis le soleil s'est levé. On ne voyait que de la mer. C'était très effrayant. Nous avons continué la journée puis il y a eu des vagues qui nous balançaient. A l'arrière du bateau, deux hommes sont tombés. Ils se sont noyés. Tout le monde s'est mis à crier. Tous ceux qui étaient sur les bords ont voulu aller au milieu pour ne pas tomber. C'était la panique, comme s'il y avait une bagarre. Celui qui conduisait a dit « Arrêtez ! Si tout le monde va au milieu, on va tous tomber ! ». Il parlait en créole mais pas celui du Nigéria. Le créole nigérian, c'est de l'anglais mélangé avec les langues du Nigéria. Le Ghana, le Libéria, la Côte d'Ivoire ou l'Ouganda ont aussi leur créole.

J'avais peur et je disais que l'on allait tous mourir. Michel me disait d'arrêter et je le tapais. Je me disais que tout le monde allait mourir alors je ne le laissais plus contrôler. Michel m'a giflé ! Il m'a dit « Toi, quelqu'un qui te fait du bien, tu utilises la force contre lui ? ». Il a commencé à me taper dessus et les gens ont commencé à crier « Arrête, tu vas tuer le petit ou quoi ? Laisse-le ! Tu es fou ou quoi ? Pourquoi tu le maltraites comme ça ? ». Michel a dit « Vous tous, vous vous taisez ! Je sais ce que je fais ! ». Michel voulait que sa voix soit la plus forte. Tout le monde était contre lui. Il y a un homme qui avait très peur sur le bateau et qui criait « Calmez-vous, c'est pas une solution ça ! ».

Même pas deux minutes plus tard, on a vu des petits bateaux, meilleurs que le nôtre. C'était les blancs. Ils ont parlé en anglais et j'ai compris directement. Ils ont dit « *Calm down. We are here to help you. Please don't rush. You need to wait a little bit, a moment* ». Une fille a ensuite parlé en français, alors je ne comprenais pas. Elle a recommencé à parler en anglais « *Do you have child ? A baby ?* ». J'ai dit « Oui moi je suis petit ! ». Elle m'a dit « Tu es avec qui toi ? ». J'ai dit « Je suis avec mon grand frère ». Elle a dit « Ok ça va, vous venez vous deux ». Ils m'ont attrapé pour me mettre dans leur petit bateau. Ils ont pris les autres personnes et nous nous sommes déplacés encore un moment pour arriver à un grand bateau.

Sur ce bateau, il y avait un médecin. Il m'a dit « *You speak English ?* » et m'a demandé si j'avais mal quelque part, si j'arrivais à respirer. J'ai répondu que j'allais bien. Il m'a examiné et m'a dit « Alors, ça va, tu restes avec ton grand frère ». Il m'a donné à manger. C'était un truc bizarre que je n'avais jamais mangé avant. J'ai goûté mais je n'ai pas aimé, alors j'ai laissé.

Michel était content. Il m'a dit « Wisdom ça va aller ! Je sais que je t'ai fait mal mais c'était pour le bien de toi et moi. Désolé, ça arrive ». J'ai répondu « Ça va ». J'étais en colère contre lui parce qu'il m'avait beaucoup giflé. Quand il m'a frappé au visage, c'était comme s'il se battait avec quelqu'un de son âge. Il avait utilisé la force pour que je me taise, comme si j'étais prisonnier. Maintenant, il essayait de s'excuser et je ne disais rien. Je le regardais seulement.

A bord du gros bateau, il y avait des gens que je n'avais jamais vus. À un moment, les lumières de l'Italie étaient visibles. Tout le monde était content, comme s'il y avait une fête. Il y a un blanc qui a pris sa guitare et il s'est mis à faire du reggae.

Tout le monde dansait. C'était fou ! Le mec avec la guitare commençait à me parler et il me posait des questions. J'étais avec Michel et nous nous sommes éloignés sur le haut du bateau où il y n'avait pas grand monde. Michel essayait encore de s'excuser « J'ai fait ça pour le bien de toi et moi. Maintenant la vie ne sera pas trop dure ». Je ne disais toujours rien. Je faisais juste « Hum hum hum » avec ma bouche. Cela lui faisait mal parce que maintenant, il regrettait de m'avoir giflé.



Nous sommes arrivés dans un port. Il y avait marqué *Red Cross Italian department*, alors j'ai su directement que nous étions en Italie. Les gens de la Croix Rouge sont venus pour nous donner des médicaments, des masques. Ils disaient « Ça va, vous allez bien ? Vous avez mal quelque part ? ». J'ai dit « Oui tout va bien ». Il y avait un sénégalais de la Croix Rouge qui est venu. Au début, je ne comprenais pas, alors il m'a parlé en anglais un peu mélangé. Il ne savait pas bien parler mais il essayait de parler avec moi. Il m'a dit « *Toi country ?* ». J'ai compris directement et j'ai dit « Nigéria ». Il a dit « *Ah Nigéria ! Me, Sénégal* ». Il a essayé de bien s'occuper de moi et après il m'a donné des gâteaux.

Passage par un lieu de protection

Ensuite, ils nous ont demandé notre âge à chacun. J'ai dit « 16 ans » puis on m'a dit « Ok, viens par là alors ». J'ai été séparé de Michel. Il me regardait et il m'a dit « Au revoir ». Dans ma tête, je me suis dit « Il va où là ? ». J'ai eu peur. Il y a quelque chose qui s'est passé dans mon corps, dans ma tête, mais ça allait. Dans mon groupe, il y avait un Gambien de mon âge. Ce n'est que maintenant que je comprends que les enfants ont été séparés des adultes.

Nous étions un groupe de jeunes. Une dame est arrivée et nous a parlé « Ça va ? Vous allez bien ? Vous aimez le foot ? ». J'ai répondu « Oui on aime le foot ! ». Elle parlait en anglais. A ce moment, j'ai compris qu'il était vraiment important de parler

anglais. Je n'avais pas vraiment de difficulté avec la langue, alors que certains francophones comprenaient difficilement. La femme a dit « Je viens de Milano. Vous connaissez ? ». Au Nigéria, je regardais le foot donc je connaissais. Il semblait qu'elle était venue pour répandre du bonheur. Tout le monde s'est mis à rigoler. La fille s'appelait Maddalena. Quelqu'un aussi est venu avec sa guitare et nous avons chanté. C'était un bon moment. Nous étions arrivés le matin avec le bateau et nous sommes restés jusqu'au soir.

À un moment, nous avons été rassemblés et mis dans un bus. Nous sommes partis du port pour aller dans un foyer, en Sicile. On m'a mis dans une chambre avec un autre garçon. Nous ne parlions pas la même langue, alors nous communiquions par des gestes. Maddalena est venue nous dire d'aller prendre une douche et nous a informé de l'heure du repas.

Je suis allé prendre la douche. Mes vêtements étaient sales et Maddalena m'a donné un short avec un tee-shirt. Je suis rentré dans ma chambre et j'ai dormi. Dans ma tête, il y avait plein de choses. J'étais quand même un peu content parce que je voyais du monde mais il n'y avait plus Michel. Il était parti. Il m'avait fait du mal vers la fin mais, franchement, il m'avait aussi beaucoup aidé. Il m'avait donné à manger, des choses comme ça. Aussi je pensais à ma famille. Maddalena est rentrée dans ma chambre et elle a dit « Oui j'ai compris. Je sais que tu es en train de réfléchir mais c'est rien. Viens, on va manger. Faut pas rester tout seul dans ta chambre. Viens, on discute ».

Nous sommes allés manger. C'étaient des pâtes. Il y avait aussi du pain qui était dur et que je n'ai pas mangé. Le soir, ils ont commencé à nous donner des règles ; ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Il ne fallait pas se bagarrer. Par exemple, si quelqu'un te frappait ou qu'il y avait un problème, il fallait aller voir un adulte. Il y avait une dame qui parlait en arabe et Maddalena parlait en anglais. Maddalena s'occupait du groupe de jeunes qui parlaient anglais. Certains aussi ne parlaient ni anglais, ni français, ni arabe. Par exemple au Mali, ils parlent bambara et le français est leur langue officielle mais tous ne le parlent pas. Je sais qu'il y a certains pays francophones qui parlent mieux le français que d'autres. Au Mali, ils aiment beaucoup parler en Bambara. C'est ce que j'ai appris avec d'autres jeunes du foyer Calendal à Marseille.

Le lendemain, ils nous ont montré un terrain de foot juste à côté de la maison. J'étais content parce que j'aime beaucoup le foot. Maddalena a dit « *Oh, good !* Tu joues bien toi » ! Je l'ai remercié. Franchement, Maddalena était gentille. Le soir, une professeure est venue. C'était comme le FLE [Français Langue Étrangère] mais pour l'italien. J'étais perdu ! Elle parlait aussi l'anglais et le français. Je l'écoutais mais rien ne rentrait dans ma tête. J'ai juste demandé quelque chose à la professeure « Moi et lui on a la même peau, la même couleur. Comment on dit ça en Italien ? ». Elle a dit « Déjà, pour 'nous avons' on dit '*noi abbiamo*'. 'La même' '*lo stesso*'. 'Couleur' '*colore*' ». Aujourd'hui encore, je l'ai toujours dans ma tête. « *Noi abbiamo lo stesso colore !* » Le français ressemble un peu à l'italien. Mis à part cela, j'ai presque tout oublié.

Plus tard, de nouveaux jeunes sont arrivés dans le foyer. Ce jour-là, j'ai joué au baby-foot pour la première fois. J'étais nul ! Personne ne voulait me prendre avec lui ! Au foyer en Italie, ce n'était pas comme ici (à Marseille) parce que le baby-foot était toujours occupé, donc tu n'avais pas le temps d'être tranquille pour apprendre, mais j'aimais trop y jouer. Un soir, nous avons regardé le match de foot Real Madrid contre le Barça. Il y avait du monde. J'étais pour le Real Madrid. Ils ont marqué et j'étais content !

Dans ce foyer, en Italie, je n'ai pas raconté mon histoire. Ils ne m'ont pas demandé. À part, une fois, un Ghanéen est venu. Je pense qu'il était interprète. Nous étions beaucoup de jeunes et il demandait à chacun. Nous avons parlé de nos histoires, mais c'était vite fait, pas sérieux. Ils ne m'ont pas posé la question si j'étais venu avec quelqu'un et je ne l'ai pas dit.

Un jour, ils ont encore ramené des jeunes. Ils étaient sept dont un Ivoirien avec lequel je m'entendais bien. Le jour de son arrivée nous avons joué au foot ensemble et il m'a dit « Tu es bon toi ! ». Je lui ai répondu « Toi, tu es bon aussi ! ». Nous avons été très amis tout de suite. Il s'appelait Alpha. Si j'étais sans lui, c'était dur pour moi et s'il était sans moi, c'était dur pour lui. Nous ne parlions pas la même langue, alors nous utilisions des mots simples. Alpha avait été transféré d'un autre foyer. Il m'avait expliqué que beaucoup de choses n'allaient pas dans ce foyer.



Il avait un téléphone. Je lui ai demandé « Comment tu as fait pour avoir un téléphone ? ». Il a répondu « C'est ma famille qui m'a envoyé l'argent ». Quand il m'a dit qu'il venait de Côte d'Ivoire, je me suis mis à chanter une chanson de là-bas et nous avons beaucoup dansé. Nous étions très amis alors que nous ne pouvions pas parler facilement.

Alpha m'avait appris des mots. Parfois, il me montrait des messages de sa famille en français mais je ne comprenais pas, sauf les mots similaires à l'anglais. Les deux écritures se ressemblent parfois mais la prononciation n'a rien à voir, alors il riait beaucoup quand j'essayais de lire. Alpha parlait aussi le nouchi qui est un créole qui mélange le français et certaines langues de Côte-Ivoire.

J'étais devenu ami avec Alpha grâce au foot. Les autres jeunes n'acceptaient même plus de nous laisser jouer ensemble parce que nous gagnions à chaque fois. Alpha était bon et pour moi-même, je ne peux pas le dire parce que mon père me disait que c'est aux autres de remarquer lorsque l'on est doué dans un domaine, mais enfin je ne suis pas mal. Si quelqu'un me demande, je ne dis pas que je suis bon mais je dis que je ne suis pas trop mal. C'est la bonne façon de dire les choses.

Je me sentais bien dans ce foyer. Un jour, le directeur est arrivé. Il faisait des blagues nulles mais on rigolait. Il essayait juste de communiquer avec nous. Il a acheté du café à tout le monde. Je ne comprenais pas ce qu'il y avait écrit sur la machine parce que tout était en italien. Je voyais que les gens mettaient 50 centimes et appuyaient toujours sur le premier bouton, alors j'ai essayé de faire pareil. J'ai goûté et j'ai dit « Mais comment vous pouvez boire ça ? ». C'était dégueulasse ! Toute ma bouche était gâchée ! J'ai fait goûter à Alpha et il m'a dit « Tu n'as pas mis de sucre dedans ! Ça va, je t'en achète un autre ». J'ai répondu « Non, même avec du sucre je ne veux pas. Il n'y a pas de chocolat au lait ? ». J'ai essayé et cette fois j'ai beaucoup aimé. J'ai dépensé les deux euros que j'avais dans la machine. Avec Alpha, je ne parlais presque pas. Nous communiquions par des gestes et je ne sais pas comment nous arrivions à nous comprendre si bien. Même, lorsque je me sentais mal, avec lui ça allait. J'avais l'impression de le connaitre depuis longtemps.

Emprise

Alpha me prêtait même son téléphone. Je l'utilisais pour faire des jeux. Je m'étais aussi connecté sur Facebook. J'avais un compte depuis que je vivais au Nigeria. Sur Facebook, j'ai marqué « Michel » et j'ai vu sa photo ! J'ai envoyé un message mais comme il n'allait pas savoir que c'était moi, j'ai demandé à Alpha de me prendre en photo pour lui envoyer. J'étais très content et j'ai envoyé beaucoup de messages. Plus tard dans la soirée, je n'avais toujours aucune réponse. J'avais été très content de trouver son profil, puis tout était gâché parce qu'il ne voyait pas mes messages. Je m'étais dit « C'est fini moi et Michel ».

Trois jours plus tard, j'ai demandé à Alpha de me prêter à nouveau son téléphone

pour que je puisse me connecter. Il a un peu râlé mais il me l'a quand même laissé. J'ai vu que Michel avait répondu à mon message « Eh petit ! Tu vas bien ? Tu es dans quelle ville ? ». J'étais content ! J'ai répondu que je ne connaissais pas le nom de la ville mais que j'étais en Sicile.

Un des soirs suivants, il y avait le match Manchester United contre Manchester City. Alpha m'avait à nouveau laissé son téléphone. J'ai vu que Michel était connecté. Nous avons pu nous parler au téléphone. Nous avons discuté et rigolé tous les deux. Il m'a encore demandé dans quelle ville j'étais. J'ai posé la question à Maddalena qui m'a dit « On est en Sicile ». J'ai répondu « Oui mais où en Sicile ? ». Elle m'a dit d'attendre parce qu'elle était occupée. J'ai demandé à Michel où il habitait et il m'a dit qu'il était à Palerme. J'ai demandé à Maddalena « C'est où Palerme ? ». Elle a dit « C'est la capitale de la Sicile. C'est proche ». Alors, j'ai dit à Michel que je n'étais pas loin. Il m'a dit « Mais tu es où ? ». J'ai répondu « Maddalena va me le dire ». Nous avons continué à parler. Il m'a demandé si j'avais des nouvelles de ma famille. J'ai dit « Non, toujours pas ». Il m'a répondu « Je sais que c'est triste mais tu es un homme. La vie c'est comme ça mais il faut quand même continuer à se débrouiller. Ne lâche rien ». J'ai dit « Ah merci grand frère ».

Ce soir-là, j'étais content. Alpha l'a remarqué et m'a dit « Tu as quoi ce soir toi ? Tu as trouvé une fille ? ». J'ai dit « Mais non, tu parles de filles toi ! J'ai trouvé mon grand frère ! ». Il m'a demandé « Tu as un frère ? ». J'ai répondu « Oui, il est en Italie ». Il a répondu « Ah, il est en Italie ? C'est bien pour toi ! ». J'ai répondu « Oui on est venu ensemble ».

Maddalena m'a écrit l'adresse du foyer. J'étais dans une petite ville appellée Augusta. Je lui ai dit que mon grand frère allait me rendre visite. Elle m'a dit « Ah, tu as un grand frère. C'est bien ! ».

Michel a dit qu'il viendrait me rendre visite, qu'il aimerait bien que l'on se revoie. Je lui avais répondu « Oui, ce serait sympa. C'est cool ». Il disait qu'il ne savait pas encore quel jour parce qu'il devait d'abord gagner un peu d'argent. Ce jour-là, il avait pris le numéro de téléphone d'Alpha pour pouvoir m'appeler facilement.

Je voulais avoir mon propre téléphone et j'ai demandé à Maddalena comment je pouvais faire. Elle m'a dit « Tu prends sur ton argent de poche. On te donne 10 euros ». J'avais pu acheter un téléphone simple, avec lequel il n'est pas possible d'utiliser internet. J'avais utilisé une carte sim gratuite. Michel pouvait m'appeler directement. Ce qui était plus simple que de toujours devoir emprunter le téléphone d'Alpha. Lorsque j'ai averti Michel que j'avais un téléphone, il m'a envoyé un message et m'a dit « Wisdom ça va bien ? Je viens aujourd'hui ou demain soir pour te rendre visite ». J'ai répondu « Ok ça va, je t'attends ». J'ai dit à Maddalena « Il y a mon grand frère qui vient ». Elle m'a dit « Ah, c'est bien Wisdom. C'est sympa ! Je vais connaître ton grand frère ». Michel est venu le lendemain en arrivant par la gare routière. Je connaissais déjà un peu la ville parce que je me baladais souvent avec Alpha.

J'ai dit à Alpha « Viens on va chercher mon grand frère ». J'étais très content. Je n'arrivais pas à croire que je pouvais revoir Michel. Il ne voulait pas venir dans notre foyer mais c'était déjà bien de pouvoir parler. Il est arrivé et nous avons marché dans la ville en discutant. Il m'a acheté un tee-shirt et des biscuits. Il avait déjà acheté le ticket pour rentrer chez lui. Lorsqu'il est parti, Alpha m'a dit « Ton grand frère, il est bien ! ».

J'étais bien dans ce foyer mais c'était fini. Je pense que j'y suis resté entre trois semaines et un mois. Le soir j'ai envoyé un message à Michel pour dire « Salut, ça va bien ? ». Il m'a répondu « Wisdom, je te propose un truc. Bref, je te le dis directement, l'Italie c'est pas bien. Qu'est- ce que tu en penses ? On va en France. C'est mieux là-bas ». J'ai répondu « Moi je suis bien là. J'ai des amis, des potes ». Il a insisté en critiquant l'Italie « Non, tu peux pas comprendre. L'Italie c'est pourri ». J'ai répondu « Non, franchement je suis bien. J'ai déjà créé du lien avec des gens et puis avec Alpha ». Il a dit « Non Wisdom, je sais ce que je dis. J'ai des amis qui habitent en France ». J'ai juste dit « Ok ça va » pour répondre quelque chose.

Le lendemain, Michel m'a encore écrit « C'est vrai Wisdom, je suis sérieux. Qu'est-ce que tu en penses ? J'arrive et je viens te chercher, maintenant que je sais où tu habites ». Je n'en avais pas parlé à Maddalena parce que je ne savais pas ce qui allait se passer. Je l'avais seulement dit à Alpha qui m'avait dit « Non, c'est pas vrai, la France c'est pas bon ». Il m'avait expliqué qu'il avait un ami en France et que ce n'était pas bon. Alpha essayait de me retenir. J'ai lui ai dit « Oui mais mon grand frère, je l'aime et il va partir en me laissant ».

La nuit suivante, j'ai réfléchi à ce que j'allais faire, puis j'ai téléphoné à Michel en lui disant « Ok ça va, on part quand ? Et comment je vais faire ? Je dis quoi à Maddalena ? ». Il m'a répondu « Non, tu ne dis rien à personne ! Est-ce que tu l'as déjà dit à quelqu'un ? ». J'en avais parlé à Alpha mais je lui ai dit que je ne l'avais dit à personne. Il m'a répondu « Ah c'est bien ! Ne le dis à personne ! Il faut garder ta bouche fermée. Dans quelques jours, je viens et je te récupère ». Depuis ce jour, je n'en ai même plus parlé à Alpha.

Michel m'a donné rendez-vous à la gare routière. Alpha m'avait vu sortir et il m'a demandé « Tu vas où ? ». J'ai dit « Je vais me balader un peu ». Il voulait venir avec moi alors je lui ai dit « Non, j'ai pas envie. Je vais juste acheter quelque chose et je reviens ».

Nouvelle rupture amicale et de langue

Michel est arrivé en bus. Il a répété « Est-ce que tu l'as dit à quelqu'un ? ». J'ai dit « Non » et il m'a répondu « Ah, c'est bien ça ! ». Nous avons pris le bus pour aller à Palerme. Lorsque nous sommes arrivés, j'ai dit à Michel « Mais tu n'habites pas dans un foyer ? ». Il m'a répondu « Non je suis avec mon ami ». Lui aussi était nigérian. Il avait un petit studio. Michel avait dû beaucoup lui parler de moi parce

que dès qu'il m'a vu, il a dit « Wisdom, ça va toi ? ». Il m'a donné à manger et m'a dit de ne pas m'inquiéter, que ça allait bien se passer. Il m'a dit qu'il était au courant que j'avais perdu ma famille. J'ai répondu que je préférais ne pas en parler parce que cela me faisait de la peine d'y penser. Ce jour-là, l'ami de Michel m'a emmené à Palerme pour m'acheter des vêtements et des chaussures. Il m'a aussi acheté une glace. J'étais content.

Alpha m'a téléphoné pour me demander où j'étais parce que tout le monde me cherchait au foyer. Il avait passé son téléphone à Maddalena. Elle m'a dit « Wisdom, tu es où ? ». Je lui ai dit que j'étais avec mon grand frère. Elle m'a dit « Mais tu fais quoi là ? Il va faire nuit. Il faut que tu rentres ». Je lui ai dit que j'allais bientôt rentrer et elle a répondu « Ok ça va mais fais vite quand même. Tout le monde s'inquiète pour toi ». J'ai dit « Ok ça va » et j'ai raccroché.

Michel m'avait vu téléphoner et il m'a dit « Ton numéro et ta puce, jette ça ». J'ai dit « Pourquoi ? ». Il m'a répondu « Tu jettes ça, c'est pas bon. Je vais t'en acheter un autre ». Il a pris le téléphone et l'a jeté. Ensuite, il m'en a acheté un autre avec un nouveau numéro. Je n'avais même pas le numéro d'Alpha dans ma tête. Peut-être qu'il a essayé de m'appeler, mais c'était mort. Aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il est devenu. J'ai essayé de le rechercher sur Facebook mais je ne l'ai jamais retrouvé.

À Palerme, nous ne sommes pas restés longtemps. Un soir, Michel, son ami et moi avons pris la route pour la France. Nous avons pris le bus de Palerme jusqu'à Napoli, un deuxième jusqu'à Rome, puis un dernier pour Genova. Ensuite, c'était dangereux. Nous n'avions pas d'endroit pour dormir, alors nous avons continués jusqu'à arriver à un grand pont pour le train. Il y avait déjà d'autres personnes qui dormaient sous ce pont, des Soudanais et des gens d'autres pays. L'ami de Michel connaissait bien la route pour la France. Il devait sûrement faire des allers-retours. Il me disait que la France n'était pas loin, qu'il fallait marcher pour aller à Vintimille, juste à côté. Il me montrait une petite montagne en me disant « Tu vois là ? Tu montes sur la montagne et tu es déjà en France. On attend la nuit et on part ».

Nous sommes allés acheter à manger et nous avons attendu jusqu'à la nuit. J'étais pressé parce que je ne voulais pas rester sous le pont. Dans la soirée, des Nigérians sont arrivés et l'un d'eux avait mis une enceinte pour mettre de la musique. Un Soudanais est venu le voir pour lui demander s'il avait du cannabis. Le Nigérian a répondu qu'il n'en avait pas alors qu'il le tenait dans sa main. Le soudanais l'a mal pris et il l'a insulté en italien « Vaffanculo! ». Le Nigérian s'est mis à lui crier dessus, à l'insulter et il l'a frappé. Il a créé un gros problème parce que tous les autres soudanais sont arrivés avec des couteaux et des pierres. Nous sommes tous partis en courant dans la forêt et Michel m'a laissé. Il y avait de la végétation qui piquait et j'ai été blessé partout. J'avais du sang qui coulait.

J'ai couru jusqu'à une rue et j'ai vu Michel qui arrivait devant moi. Il m'a attrapé par la main. J'étais fatigué parce que j'avais mal au pied. En me tirant par la main, Michel m'a fait courir plus vite que je ne le pouvais et j'ai eu très mal. J'avais encore mal lorsque je suis arrivé au foyer à Marseille.

Nous nous sommes retrouvés tous les quatre : Michel, son ami, le Nigérian qui avait déclenché la bagarre et moi. Nous étions toujours sous ce même pont, mais un peu loin du niveau où avait eu lieu la bagarre. Il n'y avait personne, alors nous y sommes restés cachés pour la nuit. Michel m'a demandé « Ça va, tu vas bien ? ». Il avait vu le sang et les piquants des arbustes qui étaient encore plantés dans mon pied. Il me les a enlevés. Ça faisait très mal. Michel m'a dit « T'inquiète pas, on va partir en France demain. C'est trop tard pour aujourd'hui ». Le lendemain matin, nous sommes allés chercher de la nourriture à un magasin à côté. Nous avons croisé par hasard les Soudanais au supermarché. Ils nous ont regardés mais n'ont rien fait. Nous avions peur d'eux, alors nous regardions souvent autour de nous. Nous étions revenus au même endroit pour passer la journée. Le nigérian avait encore mis la musique. Ils ont dit que nous allions repartir cette nuit, alors que j'avais du mal à marcher. Je boîtais.

Au moment de partir, l'ami de Michel a dit que c'était comme la scène finale d'un film « Lâche rien. Tu fais comme si on était des militaires et c'est bon. C'est fini ». Nous avons marché à pied dans de très longs tunnels. J'étais épuisé et j'ai dit « Soit on s'arrête un peu, soit je ne peux plus ». Le nigérian avec l'enceinte a dit « Eh ouais, tu casses la tête. Tu vois où tu es maintenant ? Tu veux que les policiers te retrouvent là ? Allez c'est bon ! ». Je n'avais pas le choix. Même en ayant très mal, j'ai marché avec eux pendant peut-être deux heures de plus pour aller jusqu'à la frontière. Il y avait un panneau sur lequel était marqué « France » avec une flèche pour montrer la direction. Nous avons marché dans l'obscurité. Il y avait seulement les lumières d'une ville au loin.

Au bout d'un moment à marcher, nous sommes arrivés en France dans une ville avec un port. Cela se remarquait que ce n'était pas le même pays. L'éclairage public était différent. D'un coup, nous avons vu la police dans la rue. L'ami de Michel a dit « Vous dites rien ! ». Nous nous sommes cachés derrière un escalier. Les policiers ne nous ont pas vus. Nous avons ensuite monté l'escalier jusqu'en haut et une nouvelle fois, nous sommes tombés sur deux soudanais du groupe avec lequel il y avait eu les problèmes. Le nigérian qui avait l'enceinte leur a dit « Qu'est-ce que vous faîtes maintenant si on vous frappe ? Maintenant on peut se battre un contre un si vous voulez ! ». Il était fou ! Maintenant que les Soudanais étaient seulement deux, il les provoquait alors que dans la nuit, face à tout le groupe, il avait couru pour fuir. Michel a dit « Toi, tu es fou ! Tu vas créer des problèmes ici encore ? Les policiers vont venir ! ». Les Soudanais ne comprenaient pas mais ils se sont quand même sentis agressés. Ils essayaient de communiquer avec nous. Sans parler leur langue, je comprenais qu'ils essayaient de dire qu'ils n'avaient rien fait, qu'ils étaient innocents. La situation s'est calmée et nous sommes partis.

Plus tard dans la soirée, un monsieur était assis sur un banc au bord de la mer. Il n'arrêtait pas de nous regarder. Michel a dit « On est dans la merde là ! ». L'homme avait certainement appelé la police parce quelques instants après, nous avons entendu des sirènes. Nous nous sommes séparés, sauf Michel qui est resté avec moi. Il s'est jeté sur moi pour que l'on se cache dans les rochers d'une digue qu'il y avait à côté. Les policiers sont arrivés très proche de nous. Ils nous ont cherchés avec

leurs torches et l'un d'eux a éclairé Michel. Je pensais qu'ils allaient nous emmener. Même Michel m'a dit « C'est bon. C'est fini Wisdom» et puis le policier n'a finalement rien fait. Je n'ai rien compris. Il n'y a aucun doute que le policier a vu Michel. Il a pointé sa torche sur son visage pendant plusieurs secondes.

Michel a dit « Il faut qu'on se déplace vite fait ». Il m'a porté sur son dos parce que je n'arrivais plus à marcher. Nous sommes arrivés à un port. Il y avait des gens et de la musique. Des personnes chantaient. Les policiers ne s'éloignaient pas de nous. À ce moment, les policiers étaient devant nous et se retournaient pour nous regarder. Ils se demandaient si nous étions les personnes recherchées. Michel faisait semblant de me parler comme si de rien n'était. À un moment, nous sommes rentrés dans un restaurant et les policiers sont revenus très vite vers nous, mais ils sont juste passés devant sans rien faire. Après quelques minutes, nous sommes ressortis. Michel a vu une caméra de surveillance dans la rue et il m'a dit « Regarde il y a une caméra ! On est dans la merde ! » J'ai rigolé !

Nous avons fait attention de ne pas nous faire prendre jusqu'à ce qu'il fasse presque jour. Il devait être autour de 6 heures du matin. Michel a vu une dame dans la rue et lui a parlé en français pour demander la direction de la gare. Je ne comprenais rien du français et je ne savais pas comment Michel l'avait appris. Il connaissait beaucoup de langues : le français, l'haoussa, l'igbo, le créole et l'anglais. Même au Niger, ce n'est pas simple d'y apprendre le français. Comme je ne comprenais pas le français à ce moment-là, je ne sais pas s'il le parlait parfaitement ou pas.

Nous avons trouvé la gare et Michel a dit que nous prendrions le premier train qui allait un peu plus loin en France. Des policiers sont encore passés et il a dit « Mais qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ? C'est la guerre ! ». Je me demandais s'ils nous cherchaient ou s'ils faisaient juste des tours de sécurité.

Arrivée à Marseille sans l'accueil attendu

Nous sommes montés dans le premier train. Il était à destination de Marseille Saint Charles. Il n'y avait pas beaucoup de voyageurs. Michel m'a dit « Si tu vois des contrôleurs, tu te caches dans les toilettes ». Finalement, il n'y a pas eu de contrôles et nous sommes arrivés à Marseille vers 9h30. Je me souviens que c'était un dimanche.

À la gare, j'étais sale et les gens nous regardaient bizarrement. On aurait dit que je m'étais échappé d'un hôpital pour les fous. Nous avons pris la sortie qui va en direction du quartier de « Cinq avenue » et nous avons attendu là-bas. Au bout d'un moment j'ai posé la question à Michel « Bon, on est en France mais qu'est-ce qu'on fait maintenant ? ». J'étais bien en Italie avec Alpha et nous étions partis pour traverser toutes ces misères, comme les problèmes avec les Soudanais. Aussi, j'avais mal au pied ! Je marchais doucement et cela commençait à enfler. Michel m'a répondu « Toi tu es fou ! Est-ce que tu me laisses réfléchir ou pas ? ». Je lui ai dit « Ok ça va,

c'est toi le boss. Fais comme tu veux ». Il m'a crié dessus « Ah, tu me manques de respect ! ». Les gens autour nous regardaient. Je n'ai plus rien dit.

Michel a pris son téléphone et il a appelé un ami à lui de Marseille. Vingt minutes plus tard, il est arrivé. Il a emmené du pain et du coca puis il est parti. Michel n'était pas content parce qu'il pensait que l'on allait pouvoir aller chez quelqu'un mais il y avait un problème. Nous sommes restés à côté de la gare pendant longtemps. D'autres de ses amis sont passés pendant ce temps que nous attendions. Nous avons dormi sur place. Je ne comprenais pas ce que l'on faisait ici parce que j'étais bien en Italie. J'avais des amis et nous étions contents.

Le lendemain, nous sommes encore restés à attendre et Michel a dit « T'inquiète pas, je vais t'emmener quelque part demain, ils vont te trouver une maison ». Le mardi, nous sommes allés vers Colbert dans ce qui semblait être une association qui aide les gens[1]. Son ami qui nous avait apporté du pain et du coca est revenu et il nous a accompagné. Michel m'a dit que c'étaient des gens qui allaient prendre soin de moi, que cela allait me permettre de ne pas rester dans la rue, d'aller à l'école. Il a dit que ça allait être pareil que lorsque j'étais en Italie. En arrivant, les personnes de l'association ont dit qu'il était trop tard pour aujourd'hui, alors nous avons trainé avec Michel. Le soir, nous sommes allés dormir une troisième nuit à la gare Saint Charles.

Un regard aiguisé et une heureuse disparition

Tôt le lendemain matin, nous sommes retournés à l'association. Il n'y avait pas beaucoup de monde. Nous étions dans la file d'attente et une dame est venue directement me voir, sans attendre que ce soit notre tour. Elle m'a demandé « Tu as quel âge ? ». Je ne comprenais pas le français, alors elle m'a parlé en anglais. J'ai dit que j'avais 16 ans. Elle m'a fait rentrer dans un bureau et m'a demandé d'attendre. Michel m'a dit « Ça va, je t'attends dehors ». Il voulait que ce soit rapide, mais la dame m'a laissé attendre dans une pièce pendant peut-être une heure. Elle sortait souvent pour parler avec ses collègues puis revenait me voir. Peut-être que c'était différent pour les adultes et les enfants. Une autre dame est arrivée et m'a posé des questions « Tu as quel âge ? Tu es de quelle origine ? ». A la fin, elle m'a dit d'attendre et qu'une personne allait venir pour m'emmener quelque part. Elle m'a donné du pain et des choses à manger, puis une vieille dame est arrivée. Elle m'a parlé un peu pour me demander ce que je faisais ici. J'ai juste dit que je voulais dormir. Elle m'a dit « Ok, ça va ». Je suis ressorti avec cette vieille dame qui m'a accompagné à un autre endroit, au boulevard National[2]. Lorsque nous sommes sortis, je n'ai plus vu Michel.

La vieille dame m'a accompagné puis elle est partie en me laissant une lettre que je devais donner à une personne qui s'appelait Delphine[3]. J'ai attendu longtemps. Il y avait du monde mais je ne parlais pas. Je pensais à Michel. Je me demandais où

[1] Il s'agit de l'association Forum Réfugiés.
[2] Il s'agit de l'ADDAP 13- Association Départementale pour le Développement des Actions de Prevention.
[3] Cheffe de service de l'ADDAP 13.

il était parti. J'ai attendu pendant trois heures. J'ai dormi. Je me suis dit que j'allais rester avec eux au boulevard National. Delphine est enfin arrivée et elle a dit « Tu es là ? Tu fais quoi toi ? ». Elle ne s'était pas rendu compte que j'étais là. J'ai expliqué que l'on m'avait emmené ici et que je ne comprenais pas pourquoi. Delphine a lu la lettre que je lui ai donnée et elle a dit « Ah ça va ! Tu étais là depuis longtemps ? Je me suis même pas rendue compte ! Si j'avais su que tu étais là, je t'aurais pas laissé comme ça ».

Ensuite, elle m'a dit « Tu as mangé ? ». J'ai dit « Non » et elle m'a donné des biscuits avec des boissons. Il y avait aussi un malien avec nous qui parlait en anglais. Delphine m'a dit « On va essayer de te trouver un endroit pour ce soir mais si on ne trouve pas, tu dormiras dans un hôtel ». J'ai répondu « Ok ». Vers 14 heures, on a mangé dans un genre de restaurant avec le malien. Avec Delphine, j'ai beaucoup discuté. Elle me demandait que je lui explique mon histoire, mais pas en détail. Elle m'avait dit qu'elle me rendrait visite prochainement pour que je lui explique plus précisément. Pendant que l'on mangeait, j'ai aussi beaucoup parlé avec le malien. Nous commencions à se faire un peu amis, puis il est parti avec une autre dame et je suis resté seul avec Delphine.

Nous avons pris le métro pour aller vers « Frais-Vallon ». En arrivant dans un bureau, tout le monde a dit « Bonjour, Bonjour ». Delphine m'a dit de m'asseoir. J'ai pris un stylo et j'ai dessiné des trucs de foot. Après elle m'a dit « Ok ça va, il y quelqu'un qui va venir te chercher pour t'emmener quelque part où tu vas dormir. Ok ? ». J'ai dit « Ok, c'est bon ». J'ai attendu encore trente minutes. Un homme est venu et m'a dit « Wisdom, ça va ? ». J'ai dit « Oui » et il m'a répondu « Maintenant tu vas venir avec moi. Je vais t'emmener quelque part pour dormir ». J'ai dit « Et Delphine ? ». Elle m'a dit « Je ne viens pas mais je te rendrai visite bientôt ». À chaque fois que je me faisais ami avec quelqu'un, je devais le quitter. Je me sentais toujours seul.

Le monsieur m'a montré l'arrêt du métro sur le plan. On y est allé et nous sommes arrivés au foyer Calendal. C'était le soir vers 18 h30. Devant la porte, il y avait un éducateur qui s'appelait Julien. Il m'a dit « Ça va toi ? Quoi de neuf ? ». Le monsieur qui m'avait emmené lui a dit « Il ne parle pas français. Il parle anglais » et Julien a dit « *What's up bro ?* ». C'était pour me faire rire. Il était très drôle. Julien était en train de partir au magasin à côté pour m'acheter une brosse à dents et d'autres trucs. Il m'a donné les affaires à son retour et m'a dit « Tu vas prendre ta douche et après tu viens ici pour manger. On mange à 19h15. Je te montre ta chambre ». Il m'a fait visiter l'étage sur lequel j'étais et il m'a dit « *Ok ? See you later* ».

Je suis allé prendre la douche. Je me suis habillé avec un gros tee-shirt et des habits qu'il m'avait donnés. Ce n'était pas ma taille. Il m'a dit « Dans deux jours, on va t'emmener acheter des vêtements ». Il devait être 19h13 et je suis descendu pour manger. Il y avait un jeune qui est venu me voir « Ah il y a un nouveau ! Tu t'appelles comment ? ». Je ne comprenais pas et Julien a dit « Il ne parle pas français. Il parle anglais », alors le jeune a dit « Ah il parle anglais ? *Your name ?* ». J'ai répondu « Wisdom» et il a dit « Moi Kakoumba ».

J'ai mangé et dès que j'ai fini, je suis allé à la salle télé. Il y avait plusieurs jeunes. J'étais bien mais ils se sont mis à parler et je ne comprenais rien ! Je ne pouvais rien faire et cela m'énervait. Je ne suis même pas resté cinq minutes et je suis parti dans ma chambre. Julien est venu taper à ma porte « Ça va ? Tu as bien mangé ? Tu as aimé ? ». J'ai dit « Oui ». Il m'a dit « Tu veux pas venir avec nous en bas ? ». J'ai dit « Non ça va ». Il m'a répondu « Ok tu te reposes un peu tranquille ». J'ai dit « Oui, merci ». J'étais content. J'avais été placé dans le foyer le jour même[4]. Je pensais que cela se passait comme ça pour tout le monde mais d'autres jeunes m'ont dit après que j'avais eu de la chance. Ils étaient restés à l'hôtel où à la rue pendant des mois.

Le lendemain, j'ai su qu'il y avait au foyer un Ghanéen anglophone qui s'appelait KT Zongo. J'ai demandé « Il est où ? ». On m'a dit « Il est à l'école. Il va revenir. Il habite ici ». Quelqu'un lui avait dit qu'un petit nigérian était arrivé. Je l'ai vu venir en me disant « *Hey what's up nigger ?* ». Au début, je me suis dit « Il est fada lui ! ». Nous avons discuté et il m'a dit « Viens chez moi. Je te fais à manger ». Je lui ai dit que j'avais déjà mangé. Il reprochait aux éducateurs de trop parler anglais avec moi et qu'il fallait qu'ils me parlent plus souvent en français. Je n'étais pas d'accord. J'ai dit « Non, parlez anglais avec moi ! ».

J'ai encore essayé de contacter Michel par Facebook mais cela ne fonctionnait pas. Peut-être qu'il avait oublié le mot de passe de son compte. Je ne sais même pas où il est maintenant. C'est fou !

Peu de temps après que je sois arrivé, Delphine est revenue au foyer et je lui ai raconté mon histoire. Au début, c'était dur. En plus avec le problème de ma famille que j'avais perdue, je n'étais pas très content. Je ne savais même pas s'ils étaient vivants. C'était aussi difficile pour le français. Je ne comprenais pas les choses. Je pensais que les éducateurs habitaient ici, au foyer, et après j'ai vu qu'ils rentraient chez eux ! Je restais avec KT Zongo parce que partout où j'allais je ne comprenais rien. Parfois les gens rigolaient et je ne comprenais même pas pourquoi. Ils essayaient de me parler et, sans comprendre, je répondais « oui » ou « non ». Je suis allé voir Sébastien, un autre éducateur, et je lui ai dit « Je veux aller à l'école ! ». Cela a pris un mois.

Prune, la professeure de français, parlait anglais mais elle faisait semblant qu'elle ne le comprenait pas. Elle voulait que j'apprenne vite. Au début, elle a été gentille et elle parlait anglais avec moi et après elle a tout changé. Quand je lui parlais anglais, elle disait ne pas comprendre, mais c'était pour me faire progresser.

Le premier jour, Prune m'a montré des mots pour m'évaluer. Il y avait « pain ». Je ne comprenais pas parce qu'en français, il y a le pain que l'on mange mais en anglais c'est la « douleur ». C'est un faux ami. Je pensais que je comprenais alors elle m'a demandé de lui expliquer. J'ai dit « Par exemple, j'ai pain à la tête ». Prune m'a dit « Non c'est pas ça ». Pourtant, j'étais sûr à cent pourcent !

En allant à l'école, j'avais eu un jour un problème dans le bus. Le contrôleur n'était

[4] Wisdom a été placé en urgence pour une forte suspicion d'être en proie à un réseau de traite des êtres humains.

pas quelqu'un de bon. Avant d'avoir la carte d'abonnement du métro et du bus, le foyer me donnait des tickets. En montant dans le bus, je l'ai validé mais je ne savais pas qu'il fallait le garder jusqu'au moment de descendre. Je l'avais mis en boule dans ma poche. Dans le bus, il y avait une fille nigériane avec moi qui allait à la même école. Elle parlait mieux français que moi, alors elle m'a expliqué « C'est un contrôleur. Il demande ton ticket ». Je lui ai dit « Ah, je l'ai chiffonné ! ». Elle m'a dit « C'est pas grave, ça marche quand même ». Le contrôleur a fait « Non, pourquoi tu as fait ça ! ». Il n'a même pas voulu essayer de voir s'il était validé ou non et il l'a jeté en disant « C'est expiré » et m'a donné une amende.

Il y avait aussi Bilal avec nous, un jeune afghan du foyer. Je lui ai dit « Comment je vais faire ? ». Il m'a répondu « C'est rien ça ! ». Il a pris l'amende et il l'a jeté ! Je l'ai récupérée et finalement je l'ai jetée moi-même ! Un an plus tard, l'amende est arrivée au foyer et j'ai dû la payer avec mon argent de poche. Avec le temps, le prix avait augmenté !

Apaisement

Un jour, j'étais au foyer et j'ai retrouvé mes parents sur Facebook. Je n'ai pas pensé plus tôt à les rechercher. Je pensais à mes parents mais je n'étais pas tranquille mentalement, alors je n'ai pas eu l'idée. Depuis que je les avais perdu, j'étais un peu perturbé, puis je n'avais pas de téléphone. Lorsque j'étais en Italie, tout est allé trop vite et Michel me parlait d'aller en France.

Quand je suis arrivé au foyer à Marseille, je suis resté un mois à me reposer et c'est après que j'ai pensé à les chercher. Je me suis souvenu que mon père avait un compte sur Facebook, même si je ne l'avais pas dans mes amis. Je lui ai écrit. Il m'a répondu et nous nous sommes téléphonés. Cela faisait plus de six mois que je les avais perdu.

Quand j'ai dit que j'étais en France, mes parents ont dit « Quoi ! Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu as fait toi ? Comment tu as fait pour venir en France ? C'est fou ça ! ». Ma mère pleurait au téléphone. Elle disait « Merci à Dieu pour t'avoir retrouvé ! ». Elle pensait que j'étais mort ou que j'étais perdu. Elle n'arrêtait pas de pleurer ! Avec mon père, ils étaient très contents !

Ma mère m'a expliqué qu'au Nigéria, le jour des attentats, personne ne sortait de chez soi à part elle. Elle m'a dit « J'ai couru partout. Je te cherchais. La ville était dangereuse mais je cherchais partout comme une folle ». Mon père lui disait « Rentre ! Rentre ! On va le retrouver ». Elle disait « Non, non ». Elle a attrapé le coach qui nous avait emmenés au foot. Elle lui a dit « Mon fils, il est où ?! ».

J'ai raconté à mes parents tout ce qu'il m'était arrivé et ma rencontre avec Michel. Ils m'ont posé beaucoup de questions « Il est où Michel maintenant ? Il fait quoi ? ». J'ai dit que j'avais essayé de me connecter avec lui mais que je n'y étais pas arrivé. Je ne sais plus où il est. C'était quelqu'un de bien même s'il m'a fait parfois des trucs

mal. Je ne sais pas pourquoi, il réagissait parfois comme un fou agressif et à d'autres moments comme quelqu'un de calme et gentil. Je ne sais pas pourquoi non plus il ne m'a plus donné de nouvelles. Même en mettant son nom sur Facebook, je ne l'ai pas trouvé. Je n'ai pas non plus son numéro de téléphone.

Lorsque j'étais avec lui et encore une fois au foyer à Marseille, je me suis posé la question de pourquoi il m'a ramené en France. Je pense qu'il voulait juste m'aider par rapport à la situation dans laquelle j'étais. Peut-être qu'il faisait ces voyages et comme il m'avait emmené chez lui, il ne voulait pas m'abandonner.

Mes parents m'ont dit qu'ils sont repartis vivre dans le sud, à Benin city. Quand je les ai retrouvés, je me suis demandé si je devais rentrer au Nigéria. J'ai réfléchi et je me suis dit que c'était mieux que je reste en France, pour obtenir un diplôme et travailler. Je gagnerai ma vie et je pourrai aller les voir.

Trois ans après le récit

Je n'avais jamais pensé aux intentions du réseau de traite des êtres humains. Je comprends seulement maintenant. Michel me disait toujours qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que ça allait aller, mais il n'a jamais fait un effort pour retrouver mes parents.

Il y avait des choses évidentes que j'aurais dû voir mais je n'ai pas compris. Cela m'étonnait que Michel sache parler français, italien, arabe. Au Nigeria, il est rare d'apprendre une langue sans raison précise. Il est certain que ce n'était pas la première fois qu'il faisait le voyage du Nigeria à la France. Il était déjà venu. Il connaissait le chemin et il avait des liens, des connexions. Il avait aussi des amis à Marseille. Même en Italie, il a cherché à me récupérer. Il ne voulait pas me lâcher.

C'est maintenant que je comprends certaines choses qui étaient bizarres, comme lorsque nous étions à la gare de Marseille. Il appelait ses amis qui sont venus nous voir, puis sont finalement partis. Est-ce qu'il essayait de me vendre ?! Il n'était pas content parce qu'il pensait qu'on allait pouvoir aller chez quelqu'un, mais il y avait un problème.

C'est la raison pour laquelle nous sommes allés finalement à l'association à Colbert (Forum Réfugiés). A l'association, ils ont sûrement compris la situation parce que les dames me posaient beaucoup de questions et c'est peut-être pour cela que Michel est parti. Il voulait que ça se passe vite pour trouver un hébergement et à manger, mais la dame m'a laissé dans une pièce pendant longtemps. Puis, elle partait parfois parler avec ses collègues. Elle a dû faire exprès de me retarder autant de temps. En sortant, elle me demandait où était Michel. Je ne comprenais pas pourquoi il était parti. Nous étions venus ensemble et maintenant il partait pour quelle raison ? Ce n'était pas logique.

Il y a des choses qui étaient évidentes mais je considérais Michel comme mon grand frère et je n'avais personne d'autre à qui parler. Je lui faisais confiance. C'est inhumain de faire ça.

Je n'ai pas encore lu mon récit. Je l'ai transmis parce qu'il ne faut pas ignorer sa propre histoire. Ce n'est pas possible de l'oublier parce qu'elle revient toujours que l'on soit d'accord ou non, alors il faut essayer de l'accepter. En même temps, j'avais besoin de la laisser un peu partir pour dégager ma tête. Un jour, je serai content de me dire que c'est mon histoire et que elle peut laisser une trace.

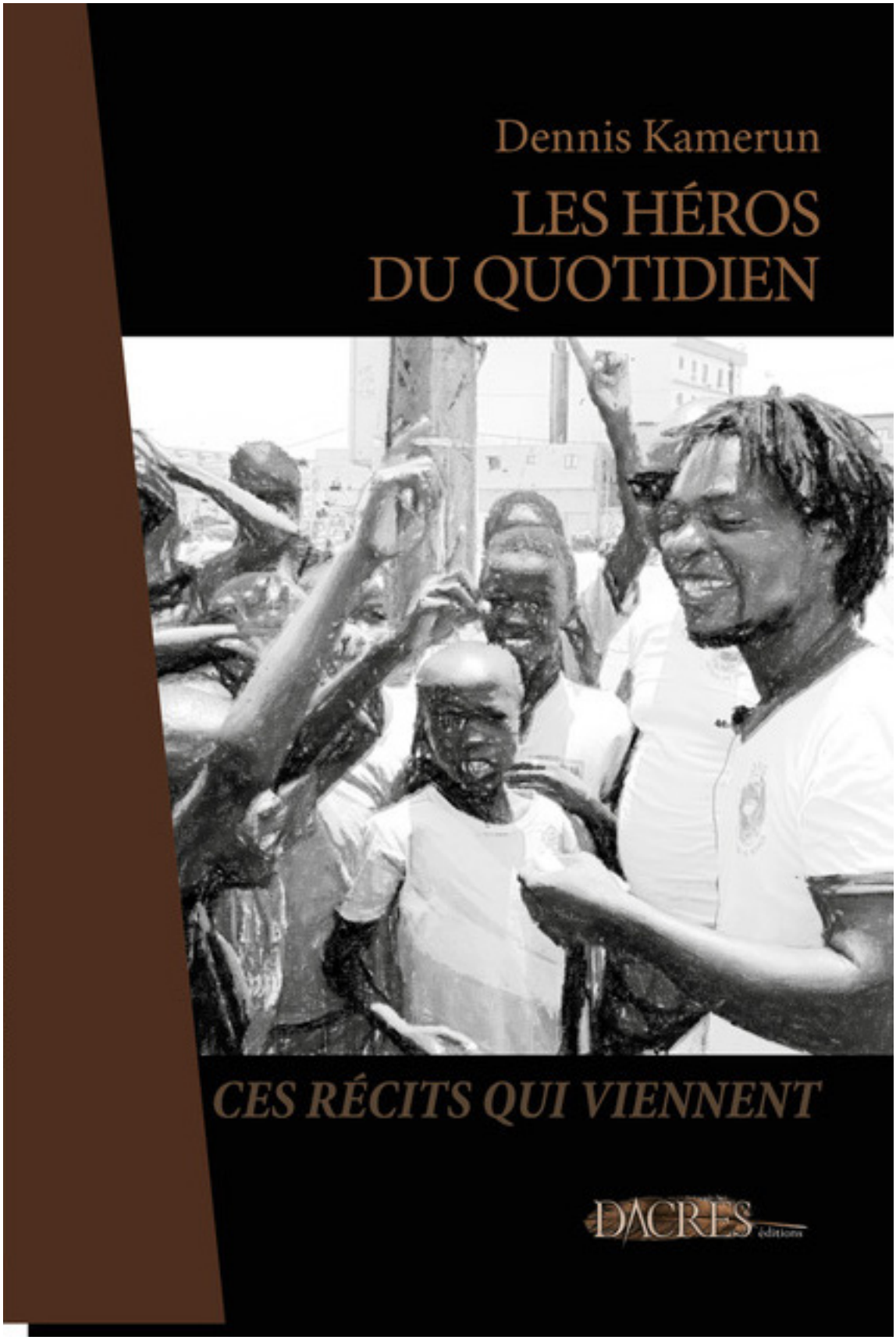


Croquis : Eddy Vaccaro

{LU, VU ET ENTENDU}

Loin de s'arrêter aux frontières académiques, la thématique des jeunes en migration suscite l'intérêt d'acteurs aux profils variés et aux productions protéiformes (romans, films de fiction, films documentaires, musique, reportages…). L'objectif de cette rubrique est de présenter et de rendre compte de celles qui ont retenu notre attention et notre adhésion.

LU
« Les heros du quotidien »
de Dennis Kamerun



« *Passager de l'automobile, j'admirais le paysage désertique à travers les vitres sales, éclaboussées, de la vieille voiture. Bandes de poussières collées et asséchées, si sales que je doutais que même des années auparavant la pluie les ait effleurées. Des huttes en pailles plantées çà et là le long des sentiers sablés, jalonnés d'arbustes presque moribonds sous la canicule saharienne. Il faisait une chaleur à vous brûler les cheveux, le ciel d'un bleu limpide projetait de son éclat les rayons lumineux du soleil brûlant de l'après-midi, nous étions en pleine traversée du territoire des Touaregs* »

Les Héros du quotidien de Dennis Kamerun est un texte écrit après une aventure, après un voyage interdit, c'est un texte de témoin, c'est le texte témoin d'un monde, celui des espaces qu'on franchit alors qu'ils sont infranchissables. C'est un texte halluciné et fabuleux, un texte rescapé.

Disponible sur http://www.dacres.fr/livre_les_heros_du_quotidien.html

L'auteur

Né en 1982 à Zébédé au Cameroun, Denis Mvogo, alias Dennis Kamerun, quitte le village qui l'a vu naître à seulement huit ans. À dix ans, il devient pour la première fois locataire alors qu'il fait ses premiers pas au collège. Très tôt il prend goût à l'aventure et sillonne, pendant qu'il est encore élève, plusieurs régions du Cameroun. Il est issu d'une lignée de griots, passionné de Kãmssi, musique griotique du pays Eton dans la région du centre. Il est l'héritier de cette musique ancestrale, après le décès de son mentor et jeune oncle homonyme. Après les échauffourées qui aboutirent à la grande déportation de Melilla en 2005, sa passion pour l'aventure s'intensifie. Il quitte son pays en janvier 2007 et se lance dans une aventure qui le mène tour à tour en Afrique de l'Ouest, au Maghreb et dans l'enclave espagnole de Melilla. C'est à Abidjan, où il est basé actuellement, qu'il créera l'ONG Accross the World, avec pour objet la sensibilisation des jeunes sur les risques et les enjeux de la migration.



Entretien avec Denis Mvogo

Chaine Youtube Migration Positive

https://www.youtube.com/watch?v=g-85tvQnfp4E&t=749s

« Au coeur du voyage interdit » par Juliette Keating

Disponible sur: https://delibere.fr/voyage-interdit-les-heros-du-quotidien-dennis-kamerun/

Voici un livre extraordinaire. Un livre important, un roman dont presque tout est vrai, surtout le plus terrible. L'auteur, Dennis Kamerun, a risqué l'expérience du voyage. Ce voyage vers « l'Eldorado » que font tant d'hommes et de femmes, l'aventure du grand départ au risque de la vie. Horrifié par ce qu'il advient de ceux et celles qui partent, Dennis le Camerounais a voulu se rendre compte pour rendre compte de que ça veut dire, le voyage, dans la réalité du déplacement d'un pays l'autre, quand on est « clandestin », c'est-à-dire interdit par tous les gouvernements de passer les frontières. Sortir de la torpeur et de devant son poste de télévision pour aller voir et témoigner.

« *Les images à la télévision éveillaient en moi un sentiment de culpabilité. Culpabilisé de l'indifférence devant tous ces actes révoltants et indignes. Ne serais-je pas celui qui pourrait donner tout ce qu'il possède non pas pour changer les choses ou le monde, mais pour apporter sa petite pierre à l'amélioration de la désolante situation ?* »

Dennis croit au pouvoir des mots, la force de son récit il la puise peut-être dans la transmission familiale du savoir-conter des griots. Dès la première page on est pris, emmené avec le narrateur dans cette folie meurtrière du voyage. C'est, vécu de l'intérieur, ce que traversent étape par étape les candidats et candidates à l'exil. Une succession de scènes entre hallucination et horreur que l'étrange beauté de la langue de Dennis Kamerun transfigure en tableaux d'une surprenante vivacité. On est avec les passagers des 4X4 lancés sur les pistes sablées du désert, « *l'endroit le plus dangereux de la terre* » entre cimetières en plein Sahara, ossements de ceux qui ont péri sur le chemin et, malgré tout, émerveillement. Le regard du narrateur se porte aussi sur la beauté du monde.

« *Dans la nuit claire, le land cruiser broyait des dunes de sable sur son passage. Une nuit, mais pas comme nous la connaissons dans nos forêts d'Afrique-centrale. Les étoiles semblaient se poser sur le sable, formant autour de nous un grand cercle et nous étions merveilleusement le centre d'une autre galaxie. Sous le charme et la contemplation j'ai laissé échapper mon émotion : C'est merveilleux* »

Découvrir le monde, faire l'expérience de l'aventure, des hasards, des mauvaises rencontres mais aussi de l'amitié et de l'amour, se laisser mener par son destin. Nul ne peut prédire qu'il sera vivant au bout du voyage. Le roman de Dennis Kamerun nous fait découvrir un univers sombre, cruel, où les lois sont celles de la chairmania, « *ces gouvernements clandestins commanditaires du trafic sanglant des migrants* », des coxeurs, des connexion-men, des passeurs, des différents profiteurs-exploiteurs de misère qui se multiplient, se font la guerre, recrutent pour le terrorisme, se disputent les gains du trafic. On passe par Tamanrasset, dans le quartier ghetto des immigrés subsahariens, à Tizawati écrasé par la canicule, cet endroit perdu au cœur du Sahara

où dit-on « *Lucifer et ses enfants furent précipités et condamnés pour s'être rebellés contre leur créateur* », Oran puis « la vallée du sang » où les voyageurs interceptés sont retenus dans des grottes, otages libérables contre une rançon exorbitante.

« *L'ambiance était toute particulière dans ce trou de Satan, une ambiance fantomatique. Assez calme, lugubre, parler à voix basse était la règle première et le gouverneur du bunker veillait à ce que cette règle soit respectée de tous. Sur les cinq murs de la cave, des inscriptions diverses, certaines rappelant le passage de leurs auteurs dans cette 'tombe du mal' comme elle a été baptisée. Car, dit-on, le mal a fait sa demeure en ce trou* »

Le narrateur nous entraîne alors dans le récit fabuleux des origines de cet endroit qui paraît hors du monde mais est une part de notre monde. Le Maroc, enfin la périlleuse traversée des eaux méditerranéennes en direction de l'Espagne. «Boza», l'arrivée, la victoire, pas pour tout le monde.

Dennis Kamerun fait vivre une diversité de personnages, portraits saisis sur le vif ou êtres de fiction à portée symbolique, telle cette jeune Eden, l'européenne travaillant pour une ONG. Eden, femme admirée, femme aimée, paradis tout proche mais interdit, inaccessible. Personnages vivants, héros du quotidien dont on s'épouvante et s'émeut du destin, tel Tino le survivant du désert, tel Steeve, ce copain du lycée méconnaissable, déjà mourant, tels ces hommes et ces femmes rencontrées sur la route, qui accueillent, nourrissent, aident sans rien attendre en retour.

Ce qui arrive à l'humanité, depuis tant d'années maintenant que disparaissent ces voyageurs qui n'atteignent pas l'Europe espérée, nous savons qu'il faudra en porter la responsabilité devant l'histoire. Le récit de Dennis Kamerun rappelle magistralement que « le premier perdant est bel et bien la communauté internationale et autres organisations non-gouvernementales qui s'évertuent à mettre à disposition tout un arsenal d'une valeur estimée à des millions d'euros pour combattre l'immigration et n'obtiennent jamais la réussite de ce combat, alors que la seule possibilité serait de permettre l'égalité devant le déplacement, la circulation plutôt que l'errance. » Parce qu'il n'est pas possible d'empêcher les hommes et les femmes de voyager, parce que le voyage est au fondement de l'humanité :

« *Pour sûr, sans déplacements, le monde serait un canevas de petits mondes perdus au milieu du grand monde dont nous sommes tout fiers aujourd'hui d'explorer les contours ; et les hommes de pauvres miséreux plongés dans un nuage d'ignorance, l'ignorance de leurs propres limites et aussi celle de l'immensité qui nous entoure* »

Juliette Keating, 8 novembre 2022, texte publié sur delibere.fr

VU ET ENTENDU
« Y a du bon, Y a du mauvais »
Alpha Record 86 & OMM- Migrinter

Clip disponible : https://www.youtube.com/watch?v=vSFDHhxH9bE



Production musicale : Alpha Records- Young Revolution 86
Chant : Joseph Mangungu
Slam : Noir Cœur
Chores- Syriane Guerineau et Lucia Senovilla—Lesrel

Produit dans le cadre du projet MEM- Messages sur l'Expérience Migratoire

Projet coordonné par l'Observatoire de la Migration de Mineurs (UMR Migrinter)
en collaboration avec la Maison des Trois Quartiers de Poitiers (Pôle REMIV)
et Dennis Mvogo – Association Across the World (Abidjan)

Les paroles de cette chanson sont issues des plusieurs ateliers d'écriture organisés auprès de jeunes migrants à Poitiers en 2022 par Syriane Guérineau, Berenger Guei et Daniel Senovilla. Le texte a été ensuite adapté par l'association Alpha Records 86 afin de la production musicale.

Les paroles représentent donc les voix et opinions des jeunes migrants qui ont souhaité librement participer à ce projet. Dans aucun cas, les porteurs du projet ne se positionnent pas sur les messages et contenus transmis dans ce texte.

Je te parle, tu ne m'écoutes pas
Je raconte mais tu ne me crois pas
Tu veux croire en ma réussite
Mais regarde au-delà du mythe
Y a du bon, Y a du mauvais
Mauvais

Sur le bruit des balles tu es parti de ton pays
Sur le coup de la famine, ta famille tu l'as quitté
Avec un avenir sombre et incertain chez toi, personne ne veut rester
Dans un pays dictatorial où il n'y a aucune opportunité
Parfois la seule solution c'est de fuir
Ou encore rester et subir
Ou même risquer et survivre
Même si je ne l'encourage pas,
Je sais qu'il est très difficile de faire ce choix
De risquer sa vie en prenant cette voie
De partir en laissant ceux que l'on aime sans voix
Toute la famille compte sur toi, mais personne n'est sûre de ton arrivée
D'une vie meilleure que tu as toujours rêvé

Je te parle, tu ne m'écoutes pas
Je raconte mais tu ne me crois pas
Tu veux croire en ma réussite
Mais regarde au-delà du mythe
Y a du bon, Y a du mauvais
Mauvais

C'est toujours mieux de rester positif chez nous
Travailler dur pour avoir du pain sur la table
Malgré les conditions parfois insupportables
Au lieu de parcourir des milliers de kilomètres
Entre souffrance et peine
Entre regret et désespoir
Il vaut mieux rester chez soi et se battre
Car la vie c'est la patiente

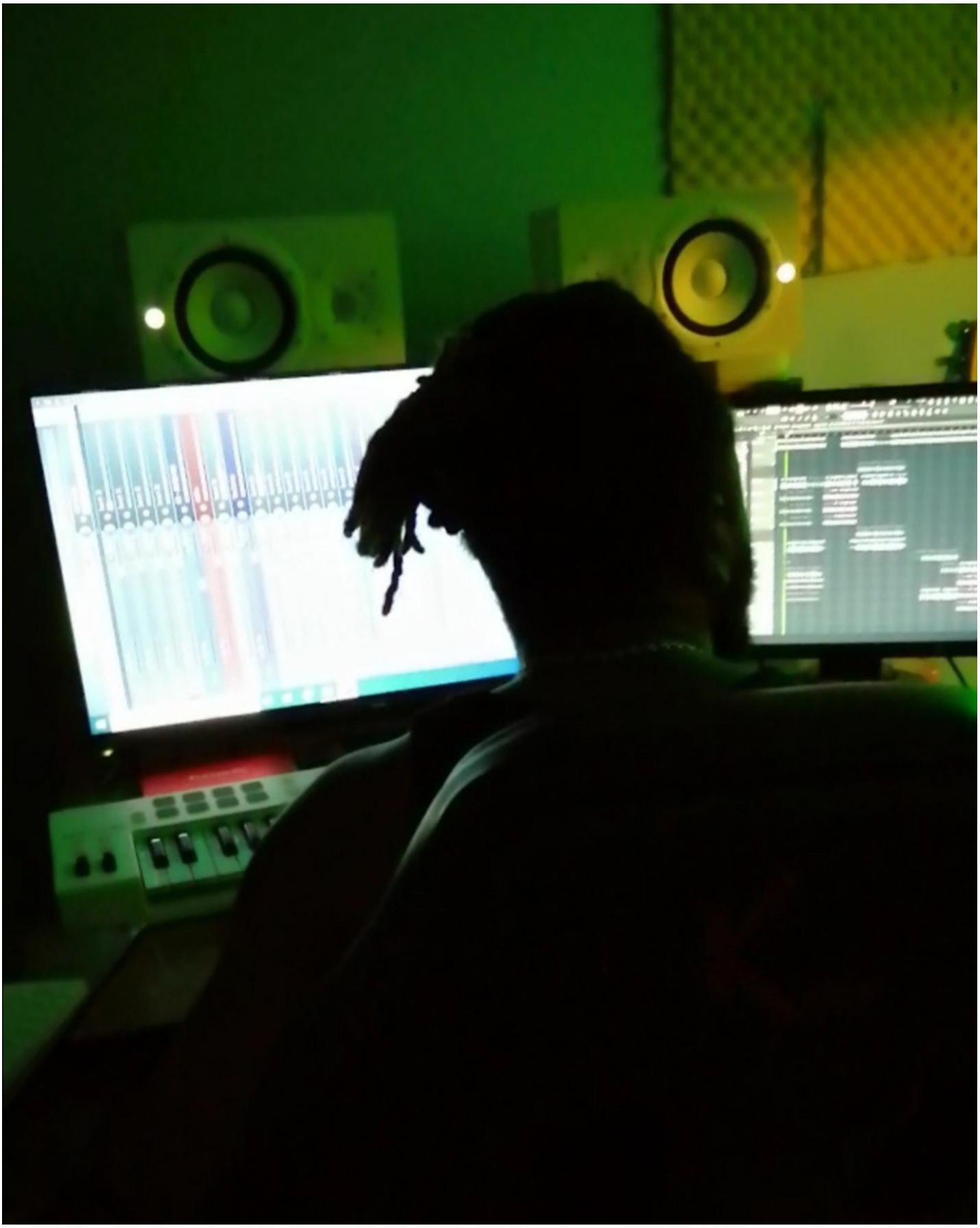
En Afrique comme en Europe
A ceux qui sont en Afrique et rêvent de prendre le désert
Ou encore la Méditerranée pour joindre l'Europe
Sachez que c'est un parcours très risqué
C'est un chemin terrifiant et horrible
Ceci n'est pas pour vous décourager
Plutôt un conseil de frère pour vous sensibiliser
Je ne veux pas que vous vous retrouviez dans la même situation que moi
Ou encore celle de beaucoup d'autres frères migrants
A ceux qui veulent venir pour des études ou encore des vacances
C'est bien de penser à retourner
Car notre continent a besoin de ses enfants
Pour son évolution et son développement

Je te parle, tu ne m'écoutes pas
Je raconte mais tu ne me crois pas
Tu veux croire en ma réussite
Mais regarde au-delà du mythe
Y a du bon, Y a du mauvais
Mauvais

Oui Joseph, y a du bon et du mauvais
Si tu savais, ici j'ai passé des nuits à dormir sur le pavé
Tout comme moi beaucoup sont victimes de racisme et discrimination
Vivre sans réelle destination, sans-papiers ta vie est toujours en dégradation
Eviter la police pour être loin des expulsions
Bien qu'il y ait des associations qui aident
Mais pour tes attente leur aide n'est pas suffisante
On veut tous réussir
Malheureusement chacun vit individuellement
Tu raconteras des personnes sociables, gentilles et aimables
Mais aussi des personnes dont de ta situation elles seront insensibles
Sache que pour que ta vie change
Tu resteras le seul responsable

Je te parle, tu ne m'écoutes pas
Je raconte mais tu ne me crois pas
Tu veux croire en ma réussite
Mais regarde au-delà du mythe
Y a du bon, Y a du mauvais
Mauvais

Alpha Records & Migrinter-OMM, 2022



Alpha Record 86: https://www.alpharecord86.com/

JEUNES ET MINEURS EN MOBILITÉ
YOUNG PEOPLE AND CHILDREN ON THE MOVE

Jeunes et Mineurs en Mobilité
Young people and Children on the Move

Revue électronique éditée par l'Observatoire de la Migration des Mineurs
Laboratoire MIGRINTER - Université de Poitiers - CNRS

N° 7 - 2022

Parôles de Jeunes
Les récits d'Ismaël et Wisdom

Coordonné par Cédric Morère et Daniel Senovilla

Observatoire de la Migration de Mineurs

MIGRINTER - CNRS - Université de Poitiers

ISSN 2492-5349
Exemplaire gratuit - ne peut être vendu